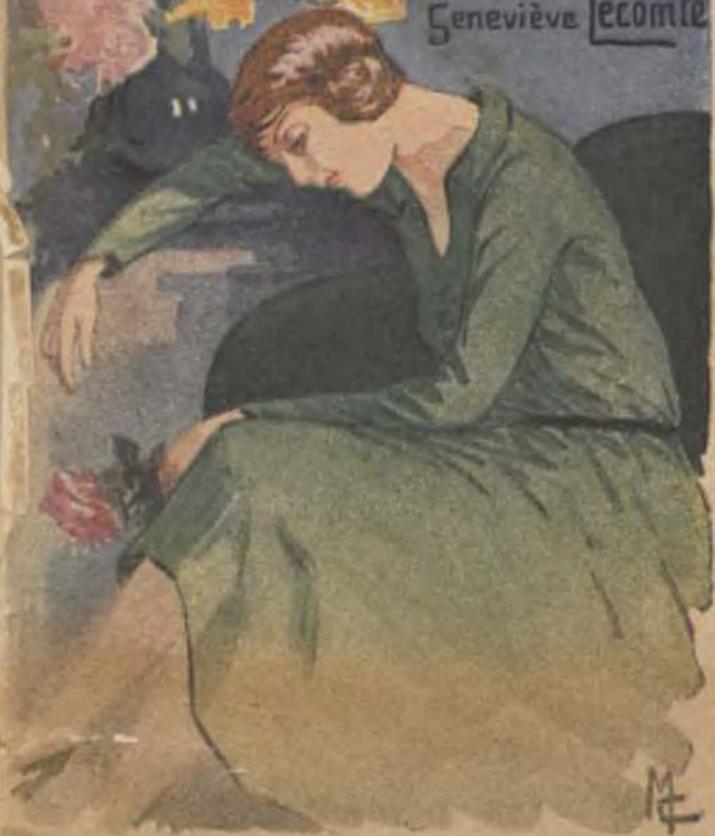


ATOMN

LES ROSES D'Automne

293

par
Geneviève Lecomte



PRIX :
1^{fr}.
50.



Éditions du
"Petit Echo
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

[1933]
Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

292711

**LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION**

“STELLA”

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienna*.
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
 Lucy AUGE : 154. *La Maison dans le bois*.
 Marc AULES : 253. *Tragique méprise*.
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.
 Salva du BEAL : 160. *Autour d'Yvette*.
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Jean de la BRETE : 3. *Réver et Viore*. — 25. *Illusion masculine*. —
 34. *Un Réveil*.
 Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Matndroz*.
 André BRUYERE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des
tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raïstn-Vert*.
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
 Anda CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*. — 252. *Lyne aux
Roses*.
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 199. *Amitié ou Amour ?*
 — 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
 Comtesse de CASTELIANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancellise*. — 209. *Le Vœu d'André*.
 — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
 Eric de CYS : 236. *L'Infant à escarboucle*.
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La comtesse Edith*.
 Manuel DORE : 226. *Mademoiselle d'Herwic, mécano*.
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer*.
 — 261. *Au-dessus de l'amour*.
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousés*.
 Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.
 Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludivine*.
 Marthe FIEL : 215. *L'Audaceuse Décision*.
 Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce
pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* —
 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier
Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —
 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*.
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
 — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —
 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*. — 232. *S'aimer encore*.
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
 Mary HELIA : 238. *Quand la cloche sonna...*
 M. A. HUILLET : 259. *Seule dans la vie*.
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
 Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*. — 228. *Mieux que l'argent*.
 Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
 M. LA BRUYERE : 165. *Le Rachat du bonheur*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Généviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*
Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
Hélène LETTRY : 249. *Les Cœurs dorés.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Georges de LYS : 141. *Le Logis.*
MAGALI : 221. *Le Cœur de tante Mîche.*
William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
Jean MAUCLERE : 193. *Les Liens brisés.*
Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
B. NEULLIES : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme une fleur se fane.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui!* (Adapté de l'anglais.)
Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.*
— 257. *L'Aube sur la montagne.*
Precope LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*
Isabell SANDY : 49. *Maryla.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Jean THIERY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* —
210. *En lutte.*
Marie THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La
Petite.* — 42. *Odette de Lymalle.* — 50. *Les Mauvats Amour.* —
61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune
fille moderne.* — 122. *Le Droit d'atmer.* — 144. *La Roue du moulin.*
— 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
Camille de VERINE : 255. *Telle que je suis.*
André VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
Vesco de KEREVEN : 247. *Sylola.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prix
de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.*
Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 : franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92.711

Geneviève LECOMTE

Les Roses d'Automne



COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, Paris (XIV^e)

A mes cousines,
Maggy et Roberte LANDRIN
en souvenir d'Avignon.

Les Roses d'Automne

I

« MADAME EST SORTIE »

La sonnerie du timbre vibrant dans l'office rompit le silence où s'enlisait l'appartement.

En se dirigeant vers le vestibule, Maria — la vieille femme de chambre — se remémora les instructions données par M^{me} Sternel après le déjeuner : « Je me retire dans ma chambre pour me reposer. S'il vient un ami, vous l'introduirez. Dans le cas contraire, vous direz que je suis sortie. »

Depuis trente ans qu'elle servait chez les Sternel, où elle était arrivée avec sa coiffe creusoise et ses quarante sous en poche, Maria connaissait toutes les relations de ses maîtres. Elle savait, avec une respectueuse affabilité, recevoir les familiers et les intimes ; elle savait, avec grâce mais fermeté, éconduire les importuns. Aussi ne pouvait-elle se tromper sur la qualité du visiteur de cet après-midi d'avril, et, prête à l'accueil comme à la défense, elle ouvrit la porte d'entrée.

Sa surprise fut grande d'apercevoir, sur le

seuil, une jeune fille inconnue, grande et mince, de mise soignée, dont les cheveux dorés luisaient sous le grand chapeau de paille.

D'abord, Maria crut à une méprise. Elle n'avait jamais reçu cette visiteuse. Et il était inadmissible que, au cours des mois d'hiver que Maria venait de passer auprès de sa mère souffrante, les Sternel eussent fait de nouvelles connaissances sans l'en avoir prévenu.

Mais déjà la jeune fille s'informait :

— Pourrais-je voir M^{lle} Hélène?

Une amie de Mademoiselle, cette étrangère? Maria, ne se trouvant plus au courant des habitudes de ses maîtres, en eut honte comme d'une déchéance.

Sans remarquer l'émotion de l'inconnue, elle renseigna, sans bienveillance :

— M^{lle} Hélène est partie hier avec Monsieur dans leur propriété de Jouy-en-Josas, pour les fêtes de Pâques.

— Ah! elle est partie? répéta la visiteuse en pénétrant d'autorité dans le vestibule. J'arrive trop tard. Tout le monde est là-bas?

— Non, répondit la domestique. Madame et son fils, M. Guy, ne partiront que samedi, M. Guy devant encore plaider demain.

— Alors, pourrais-je voir M^{mo} Sternel?

— Madame est sortie, affirma Maria, ignorant dans quelle catégorie ranger la jeune personne, et désirant éviter à sa maîtresse une visite importune.

— Voilà qui est vraiment ennuyeux. M^{lle} Hélène m'avait priée de lui procurer un renseignement urgent. Je venais le lui remettre. Pourrais-je lui écrire un mot ici? M^{mo} Sternel le lui

fonnerait dès son arrivée à Jouy. Cela irait plus vite que par la poste.

— Si Mademoiselle veut me suivre, elle pourra écrire.

La jeune fille connaissait l'appartement car elle entra, sans hésiter, dans le salon qui, de ses trois fenêtres, dominait le Boulevard Raspail.

Et comme Maria disposait sur une table un buvard et une plume, la jeune fille, comme frappée d'une inspiration, posa la question qui motivait sa visite :

— M^{me} Sternel est sortie, mais vous m'avez dit, je crois, que M. Guy ne partait que samedi? S'il était ici, ne pourrais-je le voir?

— Vous désirez voir M. Guy?

— Oui. Mon renseignement est difficile à donner par lettre, je m'expliquerai mieux de vive voix, et M. Guy, au courant de l'affaire, le transmettrait à sa sœur.

Elle accumulait les arguments pour faire admettre l'incorrection de sa démarche ; la simplicité rustre de la domestique ne s'offusquait pas.

— M. Guy est dans son cabinet. Je vais le prévenir. Qui dois-je annoncer?

L'inconnue, une seconde, hésita. Puis elle dit :

— Il ne se rappellera pas mon nom. Dites-lui seulement que je suis une amie de M^{lle} Hélène.

Dominée par l'accent autoritaire et très doux de la charmante créature, Maria s'inclina et sortit.

Alors, la rougeur qui colorait les joues de la jeune fille tomba brusquement. Elle s'appro-

cha de la glace, fit bouffer autour de ses oreilles ses cheveux fous. Une figure aux lignes nettes aurait demandé une coiffure régulière, mais elle savait que des frisons enjolivaient ses traits fins et chiffonnés. Puis, prête à la défense, elle attendit.

Un pas vif sonna dans le corridor. La porte en s'ouvrant donna passage à un jeune homme d'une trentaine d'années, brun, le visage rasé, au regard froid. Il ne put maîtriser un mouvement de surprise :

— Emmanuelle... Vous...

Ils se mesurèrent du regard, chacun des deux se tenant sur ses gardes.

D'un coup d'œil, il détailla son costume ramené à la mode mais datant de plusieurs saisons, son teint de fleur et ses lèvres fraîches. Et il rompit le silence avec l'assurance de l'homme à qui tout, jusqu'alors, a réussi :

— Quelle bizarrerie de ne pas vous faire annoncer ! Maria me dit : une amie d'Hélène. Je ne me doutais pas qu'il pût s'agir de vous.

— Vous ne pensiez pas à moi, répliqua la jeune fille dont la voix, en dépit de ses efforts, tremblait légèrement. Avouez, Monsieur, que si vous aviez su mon nom vous ne seriez pas venu ?

Il protesta :

— Oh ! comment pouvez-vous ?...

— Vous auriez fait répondre que vous étiez sorti, qu'un travail urgent vous empêchait de paraître. Pourquoi vous défendez-vous ? N'y a-t-il pas plus d'un mois déjà que lorsque je vins rendre visite à votre mère, voir Hélène, vous restiez invisible ?

Guy s'adossa à la cheminée, croisa ses bras sur sa poitrine. Son arrogance hautaine pour la première fois l'abandonnait, et il pesait les mots avant de les prononcer. Il tenta de se défendre, pour gagner du temps, retarder l'explication à venir, atténuer la scène qui ne pouvait manquer de se produire :

— Eh oui ! j'ai du travail. Me le reprochez-vous ? Bien souvent, la préparation de plaidoiries, les visites de mes clients, me mettent dans l'impossibilité d'assister, autant que je le désirerais, aux réunions de ma famille.

— Oh ! je vous dispense de cérémonieuses allégations. Elles ne sont plus, depuis longtemps, de mise entre nous. Je savais, par une lettre d'elle, qu'Hélène partait hier, et qu'une audience vous retiendrait à Paris demain. Je suis venue voir M^{me} Sternel, vous, mieux encore, si je pouvais.

Elle s'assit dans un fauteuil, le visage en pleine lumière, et le soleil printanier fit étinceler ses boucles d'or.

— Il y a un mois, Monsieur, que je vous cherche, que je viens ici dans l'intention de vous rencontrer. Vous me fuyez. Comment ne m'en rendrais-je pas compte ? Vous redoutez une explication que vous sentez inévitable.

« J'aurais de beaucoup préféré une parole nette à vos atermoiements.

« Par hasard, j'ai appris, la semaine dernière, la grande nouvelle vous concernant. Permettez-moi de vous en féliciter. »

Guy blémit. L'ironie mordante le cinglait comme la lanière d'un fouet, et Émmanuelle

le tenait sous son regard si méprisant qu'il ne pouvait le soutenir.

— Quelle nouvelle? demanda-t-il brièvement. Alors, vous, Emmanuelle, vous ajoutez du crédit à des potins de salon?

Un fugitive rougeur colora les joues fraîches. Mais l'espoir, prompt à renaître dans un cœur de vingt ans, ne dura qu'un éclair. Emmanuelle ne reconnaissait plus le Guy qui l'avait conquise. Non, un homme n'a pas cette attitude devant la femme qu'il aime.

Un voile passant sur ses yeux, elle se sentit chanceler. Sa fierté lui donnant un apparent courage, elle poursuivit, et sa voix ne tremblait plus :

— Finissons cette comédie, ridicule pour nous deux. Pourquoi ne pas m'avoir dit, simplement, que nous ne pouvions réaliser nos projets édiflés cet hiver? que vos parents s'opposaient à notre mariage et que vous vous fianciez?

L'attaque était trop directe pour permettre une retraite. Guy le comprit; et retrouvant la facilité qui lui donnait tant de succès quand il défendait une cause, il plaida pour lui-même les circonstances atténuantes :

— Eh bien, oui, Emmanuelle, j'ai manqué de franchise; pour vous éviter de la peine, j'ai retardé le moment de parler. J'ai cru que vous, si intelligente, si fine, si pleine de tact et de jugement...

Il ne se démonta pas sous le geste qui voulait l'arrêter :

« Vous comprendriez ce que signifiaient mes absences renouvelées, ma persistance à vous fuir.

« Faites-moi la grâce de reconnaître que, dès le début, je vous ai avertie des difficultés futures. Mon père désirait pour moi un riche mariage. J'ai cru, pendant deux mois, pouvoir vaincre sa résistance, d'autant plus que je sentais ma mère favorable à mes vues. Depuis quelques semaines, je me suis rendu compte de la présomption de mes espoirs. Je ne suis pas assez riche pour me permettre un mariage d'amour. Et braver l'autorité de mon père eût été, entre lui et nous, créer la rupture.

« Vous le comprendrez, Émmanuelle, vous n'aurez pas trop de chagrin, et... »

Elle l'interrompit avec hauteur :

— Ne vous excusez pas. Ce n'est pas de n'avoir pu vaincre la résistance de votre famille que je vous reproche. C'est d'avoir envers moi manqué de loyauté et de courage. C'est d'avoir été lâche.

Le mot cinglant souffleta Guy. La protestation mourut sur ses lèvres. Oui, il avait été lâche, et la lâcheté le retenait encore, timide et indécis, devant la fiancée pauvre qu'il avait trahie.

Émmanuelle, avec une angoisse grandissante, contemplait l'homme qu'elle aimait depuis trois mois, si fort, si fier, si séduisant. Que lui offrait-elle, à lui, vers qui montaient les hommages ? Son charme incontestable, elle le savait, mais ce poids-là ne l'emporte pas dans la balance des conventions modernes. Pauvre folle qu'elle avait été de prétendre renverser, à son profit, les barrières mondaines qui étouffent les cœurs des jeunes filles quand ils ne rendent pas le son d'une dot ! Et la compassion qu'elle eut pour

sa naïveté atténua, une seconde, l'atroce souffrance qui la poignardait.

Habile psychologue, Guy se rendit compte des sentiments de la jeune fille. Et il se réjouit que la crise de nerfs ou le déluge de larmes redouté ne se produisît pas.

Emmanuelle parla à nouveau :

— Vous me rendez votre parole. Je vous rends la mienne. Nous sommes quittes. Mais ce n'est pas pour connaître les raisons de votre abandon que j'ai tant tenu à vous voir.

Conservant son attitude fière et dégagée, sans paraître ressentir de trouble, et toute trace d'émotion éteinte, elle demanda :

— Savez-vous que mon frère aime Hélène?

Surpris de la question, Guy, prudemment, se tint sur la réserve :

— J'ai remarqué comme tout le monde les prévenances de Maurice pour ma sœur.

— Maurice, continua Emmanuelle, est assez pauvre pour s'offrir le luxe d'un mariage d'amour. Il n'a pas de fortune, mais sa situation d'archiviste est aussi lucrative qu'honorable.

« Je ne ferai pas son éloge. C'est un modeste, mais c'est un savant. Ses travaux récents lui ont valu un brillant succès. Tout le monde sait qu'il ira loin.

« Hélène ne semble pas insensible à ses hommages. Mais, avant de s'avancer, mon frère veut savoir s'il sera agréé. Il n'a jamais parlé, à ma mère ou à moi, de ses espoirs et de ses craintes. Je les ai devinés.

« Et à vous, je vous demande : vos parents consentiraient-ils à ce mariage? Caressent-ils

des projets ambitieux pour leur fille comme ils en forment pour vous? Fille respectueuse autant que vous des volontés paternelles, Hélène préférera-t-elle marcher sur son cœur plutôt que de désobéir ou de lutter?»

Guy, ignorant encore où la jeune fille voulait en venir, mais heureux pour sa part d'en être quitte à si bon compte, affirma avec vivacité :

— Ma sœur a repoussé bien des prétendants, et mes parents ne l'ont jamais obligée à une union qui n'aurait pas son approbation. Si elle n'a pas repoussé Maurice, c'est qu'elle serait décidée à accéder à ses vœux. Mes parents, je le sais, la laisseront entièrement libre de son choix.

« Emmanuelle, pourquoi m'accablez-vous? Une femme ne peut avoir les mêmes exigences qu'un homme auquel il faut des relations, des... »

— Hélène est trop loyale pour avoir accepté les avances d'un homme qui l'aime si elle ne partageait pas ses sentiments. Elle est seulement trop réservée pour s'avancer la première. Vous m'assurez donc que Maurice, s'il parle, sera agréé?

— Je vous l'affirme.

— Êt alors, voici maintenant pourquoi je suis venue.

— Pourquoi donc, Emmanuelle?

— Finissons-en avec cette appellation. Reprenons, même dans l'intimité, le distant Monsieur et Mademoiselle que jamais nous n'aurions dû abandonner.

« Dans la situation délicate où nous nous

trouvons, vous et moi, mieux vaudrait ne plus nous revoir. En d'autres circonstances, nous le pourrions ; mais notre rupture entraînerait la cessation complète des relations qui unissent nos familles. Nous n'avons pas le droit, pour des considérations personnelles, de créer le malheur de deux autres.

« Pour assurer le bonheur de Maurice et d'Hélène, nous devons garder, vis-à-vis l'un de l'autre, les mêmes apparences amicales, accepter les occasions de nous rencontrer, de nous parler. Pas plus que notre entente secrète notre mésentente ne doit transpirer.

« J'y suis décidée. Et vous? »

— Moi aussi, répondit l'avocat avec une hésitation visible. Emmanuelle, ne m'en veuillez pas de trop.

— Ce serait vous faire beaucoup d'honneur.

— Nous pourrions demeurer amis.

— Nous le devons pour sauvegarder les apparences.

— Vous méritiez mieux que moi.

— Je n'aurai pas de mal.

« Mais encore une fois, laissons le passé en paix. L'avenir seul nous importe avec Hélène et Maurice que nous chérissons.

« J'étais venue parler de Maurice à votre mère. Par vous, je suis au courant de la situation. Le but de ma visite est atteint. Je m'en vais. »

Elle se leva. Peut-être espérait-elle entendre un mot de douceur, un revirement. Rien ne vint. Guy restait contre la cheminée, silencieux et hautain. Elle appuya sa main sur un guéridon pour se raffermir. Elle sentait si bien

qu'elle n'en pouvait plus ! Il était temps qu'elle partît si elle voulait garder, jusqu'à la fin, son rôle d'indifférente, quand tout se brisait en elle.

Elle marcha vers la porte. Guy, prévenant son geste, voulut la lui ouvrir. Elle le repoussa avec une brutalité involontaire qu'il ne remarqua pas. Il n'avait qu'une hâte : qu'elle s'en allât.

Quand, dans le vestibule, la porte d'entrée claqua, il reprit conscience de lui-même, pensa qu'il aurait dû la reconduire jusqu'au seuil, et, pensif, appuya son front contre la fenêtre.

Une foule joyeuse, sur le boulevard, goûtait la tiédeur du printemps revenu. Une nouvelle vie circulait ; des rires éclataient dans l'air.

Guy exhala un grand soupir comme si un poids levé de sa poitrine lui eût permis de respirer mieux.

II

APRÈS LA VISITE

M^{me} Sternel s'éveilla.

Après le sommeil qui l'avait terrassée sitôt le déjeuner, elle éprouvait une détente de ses membres comme au sortir d'un bain vivifiant. Elle eut, en même temps, la sensation d'avoir manqué à ses devoirs de maîtresse de maison, et le désir de reprendre contact avec la vie.

Elle appuya sa main sur la sonnette placée à sa portée ; comme si elle n'attendait que ce signal, Maria entra.

— Madame s'est-elle bien reposée ? s'enquit-elle, avec cette familiarité respectueuse, apapage des fidèles domestiques.

— Très bien, ma bonne Maria ; je me suis même endormie.

— Le dîner est servi ; M. Guy attend Madame.

— Est-il donc déjà si tard ? Personne n'est venu me voir, cet après-midi ?

— Si, répliqua Maria avec humeur. Une jeune fille qui désirait parler à M^{lle} Hélène.

— Une de ses amies. Laquelle ?

— Je ne sais pas.

— Comment, vous ne savez pas ?

— Ainsi que j'ai l'honneur de le dire à Madame.

— Ne l'avez-vous pas reconnue ?

— Je n'ai pas eu à la reconnaître, ne l'ayant jamais vue. Elle a demandé Mademoiselle, puis Madame. Ignorant qui elle était, je n'ai pas voulu déranger Madame et ai répondu qu'elle était sortie. Alors, elle a voulu voir M. Guy.

— Guy ?

— M. Guy, a-t-elle prétendu, pouvait transmettre le renseignement à Mademoiselle.

— Guy l'a reçue ? Mais enfin, qui est-ce ? Elle a dit son nom ?

— Elle a commandé, avec un petit air qui n'admettait pas de réplique, je prie Madame de le croire : « Dites que je suis une amie de M^{lle} Hélène. »

— Ah ! voilà qui est singulier, murmura

M^{me} Sternel. Pouvez-vous au moins me la dépeindre?

— Grande, mince, élégante, et des cheveux comme du soleil.

— Ah ! fit M^{me} Sternel, frappée de la description, il ne peut s'agir que d'Emmanuelle Lassens.

Une contrariété très vive plissait le front déjà ridé sous les cheveux d'argent.

— Et elle est restée longtemps avec Guy?

— Je ne sais au juste... Vingt minutes, une demi-heure...

— Mais vous paraissez navrée, Maria. Auriez-vous autre chose à me communiquer?

— Eh bien ! oui, avoua Maria. Je suis fâchée de ne plus être au courant des habitudes de Monsieur et de Madame. Avant mon départ, je connaissais leurs amis, leurs relations, leurs intimes. La visite de cet après-midi m'a déroutée. Pendant mon absence, Monsieur et Madame ont fait de nouvelles connaissances. Et il me semble être devenue, chez eux, une étrangère, ou une nouvelle débarquée.

M^{me} Sternel sourit, touchée de cette preuve d'attachement fidèle, et se hâta d'expliquer :

— Ne vous troublez pas, ma brave. Vous retrouverez ici tous nos amis, parmi lesquels nous comptons, depuis cet hiver, M^{me} Lassens et ses deux enfants : un jeune homme, et sa fille Emmanuelle, la visiteuse de tantôt. M^{me} Lassens est la tante de la femme épousée par mon neveu au début de l'année. Tous trois font, à présent, partie de notre cercle intime, et vous les verrez souvent à la maison.

— Alors, je comprends, fit Maria rassérénée.

Et je regrette d'avoir été un peu bourru avec M^{lle} Emmanuelle.

— Maintenant, prévenez Guy que je passe dans la salle à manger. Je suis en retard, contrairement à mes habitudes.

Restée seule, M^{me} Sternel déplissa sa robe froissée pendant le sommeil. L'inquiétude née en elle aux paroles de Maria ne s'apaisait pas. Elle s'était endormie, et, pendant ce temps, Emmanuelle était venue, avait vu Guy.

La mère et le fils parlèrent de choses indifférentes pendant le premier service. M^{me} Sternel réfléchissait au moyen d'aiguiller la conversation vers le point désiré. Comme Maria était allée à la cuisine surveiller la cuisson des galettes montluçaises, elle se décida :

— Cette pauvre Maria m'a fait des excuses sur la façon dont elle a reçu Emmanuelle Lassens ; ne la connaissant pas comme amie d'Hélène, elle n'a pas voulu me déranger pour la recevoir.

Guy ne répondit pas. S'efforçant de paraître naturelle, M^{me} Sternel reprit :

— Car il paraît qu'elle est venue voir Hélène ?

— Oui, dit enfin le jeune homme sans apparente émotion. Hélène étant absente, toi so-disant sortie, elle a exprimé le désir de me parler.

— Le renseignement pour Hélène était-il donc si important ?

Maria revenait avec les galettes. La mère et le fils se turent, sentant que l'entretien qui s'amorçait devait se dérouler sans témoins.

M^{me} Sternel trouva que la femme de chambre

s'attardait sans raison dans la salle à manger, et elle lui réclama, un peu brièvement, sa tasse de tilleul.

Maria sortie, la vieille dame répéta :

— Était-ce donc si important ?

Le jeune homme repoussa sa chaise et se leva. Un mensonge de plus envers sa mère n'effrayait pas sa conscience ; mais il redoutait, ce soir, le clairvoyant regard qui le scrutait.

— Oui, c'était important ; elle m'a jugé digne de la confiance et m'a demandé mes conseils.

— Sur quoi ?

Par contenance, Guy alluma une cigarette, s'enveloppa dans la première bouffée.

— Maurice aime Hélène.

— En voilà une nouveauté ! Tout le monde le sait.

— Sauf moi.

— Tu n'es jamais là.

— Enfin, peu importe. Mais si tout le monde le sait, pourquoi ne dites-vous rien ?

— Parce qu'Hélène ne veut pas faire le premier pas.

— L'aime-t-elle ?

— Elle me l'a dit.

— A tort ou à raison, Maurice se trouve indigne de nous. C'est un modeste, comme les hommes de valeur. Il n'a pas de fortune, mais son intelligence et son travail lui ont valu, déjà, un commencement de célébrité. Ah ! en donnant Hélène à Maurice, je ne tremblerais pas pour son avenir !

« Mais Hélène se tient sur la réserve, et Maurice craint un refus. Alors, nous pouvons vivre

longtemps comme cela sans voir les choses avancer. Il faudrait à notre ami un encouragement. »

— Mais enfin, qu'est venu faire ici Émma-nuelle?

— Dire que son frère aimait Hélène, et demander s'il avait des chances d'être agréé.

— Étrange démarche!

— Oh! tu le sais, elle n'est pas à une extravagance près!

— Oui, son éducation l'a fait sauter par-dessus le protocole mondain; et sa liberté d'allures, son indépendance, sa spontanéité sont le secret de son charme. Que lui as-tu répondu?

— Je n'ai fait, je crois, qu'interpréter votre opinion en lui assurant que, si Hélène l'aimait, vous accepteriez Maurice.

Ils se turent. La lumière n'entrait plus dans la pièce; Guy finissait sa cigarette, dont les volutes l'enveloppaient moins.

— Et toi? demanda tout à coup M^{me} Sternel, parvenue à son but sans paraître l'avoir cherché. N'as-tu pas encore songé à fixer ta vie?

— Moi? dit le jeune homme avec un rire bref. Mais tout le monde ne me marie-t-il pas avec Éliane de Verneuil? Ce bruit, je l'ai appris court les salons.

— Elle te plaît, cette petite?

— N'est-elle pas fort gentille? Ne me la conseillerais-tu pas?

— Nous sommes liés avec sa famille depuis longtemps. Éliane est sympathique... un peu jeune... Ce mariage réaliserait les ambitions que ton père forme pour toi.

« Guy, me suis-je trompé en pensant que tu recherchais Émma-nuelle? »

La fumée aux essences orientales voila de nouveau les traits froids.

— Emmanuelle? Je n'ai pas, je l'avoue, résisté à son attrait, à sa séduction. L'épouser? Non, je n'y ai jamais songé.

M^{me} Sternel cacha sa tête dans ses mains. Elle adorait son fils, elle savait qu'il l'aimait. Mais, entre eux, aucune intimité n'existait. Souvent, il lui refusait sa confiance en usant de mensonges.

Elle releva son front que le crépuscule pâlisait :

— T'e dissimulerais-je mon affection pour Emmanuelle? Je m'effraye de son sort : pauvre, intelligente, sans dot, elle se mariera difficilement, car elle n'épousera pas le premier venu. J'ai remarqué ton empressement auprès d'elle. Et je m'en suis réjouie.

« Quand on s'aime, qu'importent les soucis de l'existence? Et quand, seules, l'habitude ou l'indifférence vous lient, de quel poids sont la fortune et la situation? Ne te méprends pas, Guy. Ne crois pas être plus heureux parce que tu seras plus riche.

« Eliane? Je ne lui reproche rien. Mais es-tu sûr de l'aimer assez pour vouloir la rendre heureuse? Es-tu certain de trouver en elle l'épouse idéale? La femme, dans certains cas, doit devenir, pour son mari, l'amie. J'ai peur qu'Eliane, si différente de toi, ne te comprenne pas.

« Que de désillusions on sème sur la route de la vie, continua plus doucement M^{me} Sternel. Les philosophes blasphèment l'amour. Oui, quand il se fonde sur des apparences. Mais quelle existence stérile quand jamais le cœur ne parle!

« Pour notre part, nous n'avons pas eu de grands malheurs, nous avons ignoré les difficultés matérielles. Pourtant, nous avons eu nos ennuis, nos inquiétudes ; je me tourmente sur ton avenir, celui de ta sœur. Mais, toujours, l'affection, qui nous a unis tous les quatre, fut le secret de notre force.

« Tu ne t'en rends pas compte. Mais si le jour où, ayant fondé, à ton tour, un foyer, ta femme ne te donne pas cette tendresse dont tu jouis ici sans la comprendre, ah ! j'ai peur, Guy, que tu ne sois très malheureux ! »

— Mais, maman, réplique Guy un peu impérieusement, qui te dit que je n'aime pas M^{lle} de Verneuil ?

— Parce que tu ne fais pas figure d' amoureux ni près d'elle, ni loin d'elle. Tu ne nous en as jamais parlé, cet hiver, alors qu'elle se trouvait dans le Midi avec ses parents. Ils sont revenus depuis un mois, et c'est ce soir que tu m'exprimes ton désir de l'épouser. Tout le monde te marie avec elle, dis-tu ? Qui ? Des désœuvrés, des gens avides de savoir les nouvelles ! Nous nous fréquentons ; aussitôt, on en déduit qu'il est question de mariage !

« Éliane est élevée d'une manière différente de toi. A côté d'un frère aîné, elle est gâtée, choyée, adulée. Parce qu'elle est riche, elle croit posséder l'univers. Les réalités de l'existence, elle les ignore. Elle entre dans la vie, comme à son premier bal. Qu'est-ce que le mariage pour elle ? Un perpétuel enchantement. Oh ! non, elle n'est pas la femme que je souhaiterais pour toi !

« Je n'insinue pas, Guy, que tu songes à

l'épouser uniquement pour sa fortune, uniquement parce que, par sa famille, elle t'apportera les relations utiles à ta situation. Mais, à ton insu, n'est-ce pas cela qui t'attire vers elle? »

Guy ne répondit pas. Dans son esprit flottait un visage chiffonné, sous des cheveux qui semblaient retenir une écaille de lumière. Mais cette vision ne l'attendrissait plus.

L'obscurité était complète quand Maria apporta le tilleul. M^{me} Sternel l'avalala d'un trait ; puis, considérant son fils duquel, elle le savait, elle n'obtiendrait plus aucune confiance, elle se leva :

« Eh bien ! au revoir, mon petit, je vais me coucher. »

— Au revoir, maman, répondit Guy en embrassant avec élan le doux visage ridé de sa mère.

M^{me} Sternel ne se pressa pas de se dévêtir. La nuit était douce et claire, parfumée des premiers lilas. Les arbres du Luxembourg balançaient leurs fleurs blanches sous le ciel argenté.

« Mon Dieu ! murmura M^{me} Sternel, j'ai peur de l'avenir. Mon Dieu ! quel sort est-il réservé à nos deux chers enfants. »

II

DÉTRESSE

Quand Emmanuelle eut refermé sur elle la porte que Guy ne lui avait pas ouverte, elle descendit précipitamment l'escalier, comme si, en fuyant la maison, elle fuyait sa souffrance. Devant Guy, elle avait pu rester ferme, par fierté, par affection pour son frère. Maintenant, elle devenait une petite loque n'ayant plus qu'un désir : mourir. Mourir pour ne plus souffrir. Ah ! pourquoi ne pouvait-on pas s'arracher le cœur à la première souffrance ?

Dans la rue, elle fut emportée par la foule des passants qui montaient vers le Luxembourg. Elle ferma les yeux, sous le flot des souvenirs. Par cet instinct qui nous pousse à revoir les lieux où nous avons aimé, elle suivit les promeneurs et entra dans le jardin.

Le printemps chantait dans les bocages rafraîchis par les pluies précédentes ; les arbres exhalaient la senteur de la verdure mouillée. Des enfants, sur les tas de sable, faisaient des petits pâtés sous l'œil admiratif des mères.

Emmanuelle reconnut l'allée où elle et Guy, par hasard, s'étaient rencontrés en janvier dernier, et où l'aveu, spontanément, avait jailli de leurs lèvres

Oh ! comme tout semblait changé ! Comme tout le monde respirait la joie de vivre ! Pourquoi donc, à elle, le bonheur était-il refusé ?

Quoi donc ! Ces mois passés devaient aboutir à cette fin banale et stupide ! Ah ! le sort était injuste ! Elle ne méritait pas une telle souffrance ! Son cœur lui donnait l'impression d'être brisé, comme une vitre qui vole en éclats, et, à sa bouche, montait un goût de fiel. Sa tête, entre ses doigts, se fendait sous le grand chapeau protecteur. Elle ne pleurait pas, pourtant. Les larmes se massaient dans le cœur avant de monter aux yeux.

Et alors, comme une écluse qui s'ouvre, les souvenirs débordèrent dans sa mémoire ; et sans le vouloir, presque sans le savoir, Emmanuelle revécut sa vie...

Elle se revit, enfant indépendante, aux allures tapageuses, un peu livrée à elle-même, entre un père âgé occupé de ses travaux, une mère dolente dont le mariage avait eu lieu par l'intermédiaire d'un tuteur pressé de se débarrasser d'une pupille pauvre, et un frère aîné dont la gravité l'impressionnait.

Elle jetait dans la maison les éclats de son rire, la franchise d'une gaiété saine, et son père disait que sa pétulance le rajeunissait.

Peu à peu, une intimité s'établit entre la petite fille et le savant que les étrangers prenaient pour son grand-père. Il découvrit la sensibilité ardente sous les fusées de rire, et le rare bon sens sous l'imprévu des saillies. Il forma cette intelligence avide de savoir, et descendant à son niveau, avec des mots clairs, il lui découvrit l'univers.

Fière d'être comprise, Emmanuelle conçut pour son père une admiration touchant l'idôlatric. Et comme la démarche du vieillard chancelait, que ses yeux se brouillaient, elle lui servit de guide dans les promenades, de lectrice pour le déchiffrage des manuscrits, et de secrétaire pour prendre, à la dictée, les créations de son cerveau toujours en activité.

Elle vivait heureuse, ignorant qu'elle fût pauvre, sans amies, sans distraction mondaine, sans études régulières, mais recevant une culture générale qui la faisait, intellectuellement, supérieure aux bachelières modernes.

Son genre de vie lui donna une assurance qui surprenait d'abord ; son charme se piqua d'originalité, et, différente des autres, elle séduisit par son étrangeté même.

Entre le savant et sa fille, Maurice gardait une attitude distante. Pensant, à part lui, que sa place eût été, mieux que sa sœur, auprès du père, il ne troublait pas cette grave intimité. Modeste, silencieux, cachant un grand cœur sous des apparences timides, il ne croyait pas en sa valeur ; un encouragement, un mot de félicitation, il l'eût payé au poids de l'or. Des avis autorisés l'engagèrent à publier ses travaux, et son succès l'avait plus étonné qu'ébloui.

La famille vivait ainsi en complète harmonie quand, par une grippe contractée au début d'un automne, M. Lassens fut emporté en trois jours de temps.

Sa veuve ressentit plus de désarroi que de réel chagrin. Elle aimait son mari comme un

ami très bon, la déchargeant de toute initiative et prenant pour lui les responsabilités.

Elle demanda des comptes. Les chiffres présentés l'épouvantèrent. Elle se croyait riche, découvrait que seule la situation du défunt faisait vivre la maison. Elle se crut réduite à la misère ; et, l'action répugnant à sa nature, elle crut faire beaucoup en pleurant abondamment.

Quelques amis fidèles lui offrirent leur concours. Elle ne sut pas les utiliser et les découragea.

Alors, Maurice, qu'on considérait comme un rêveur, un irrésolu, se révéla aux jours d'épreuve. Il prit en mains la direction de la famille et assuma la place du chef.

Car son amour du passé n'avait pas fait perdre, à ce penseur, le contact des réalités de la vie. Il tirait un enseignement des événements lointains, et l'histoire des peuples représentait, pour lui, la répétition des mêmes sentiments. Avec la tranquillité qu'à toutes choses il apportait, il s'institua le protecteur de sa mère et de sa sœur.

Émmanuelle, d'abord écrasée de chagrin, trouva, dans son amour pour sa mère, des ressources insoupçonnées. Elle cessa de pleurer pour ne pas attrister la veuve que les spectacles pénibles et les figures maussades rendaient neurasthénique.

Alors, le frère et la sœur se rapprochèrent. Ils s'entretinrent du disparu, et la jeune fille, avec surprise, constata que son frère avait, tout aussi bien qu'elle, pénétré dans l'esprit du savant et capté sa pensée.

Psychologue autant par tempérament que

par nécessité, Maurice continua l'œuvre d'éducation commencée par le père ; et sans paraître s'imposer à l'indépendante, si prête toujours à la révolte, il la dirigea, la conseilla, gagna sa confiance, et ainsi leur vague affection fraternelle se transforma en une tendresse qu'une circonstance pouvait élever en héroïsme.

M^{me} Lassens, déchargée, grâce à son fils, des questions financières, se créa un nouveau souci ; car c'était une de ces femmes qui éprouvent le besoin d'être plaintes et s'ingénient à se créer des appréhensions. Et elle se lamenta sur l'avenir d'Emmanuelle.

Elle, mariée à dix-sept ans avec un quadragénaire, tomba dans l'erreur qui consiste à croire qu'une femme a manqué sa vie si elle n'est pas épousée.

Emmanuelle se rit des craintes maternelles. Elle, rester pour compte, devenir une vieille fille ! Allons donc ! Sûre de sa puissance, elle avançait confiante dans la vie, s'enivrait de sa jeunesse qu'elle croyait éternelle. L'abandon, l'infidélité ? C'était le lot des autres. Ces bassesses, ces mesquineries ne pourraient l'atteindre. Et l'homme qui l'aimerait, il l'aimerait toujours.

Elle atteignit pourtant ses vingt et un ans sans avoir reçu rien d'autre que des hommages. On la savait pauvre. Les jeunes gens se prenaient à son charme, mais cherchaient la grosse dot. Un peu de lassitude entra dans son âme. Lui faudrait-il attendre longtemps encore ?

Le mariage d'une cousine, l'hiver précédent, la fit demoiselle d'honneur. Au jour des fiançailles, on lui présenta son cavalier. Il s'appe-

lait Guy Sternal, était avocat, et cousin du marié. Tout de suite, elle le conquit. Pour elle, il déploya la séduction de sa parole, surtout de son sourire. Le jour du mariage, elle le retrouva aussi empressé.

Elle était si différente des autres avec ses larges prunelles sombres reflétant l'ardeur de vivre, et l'amour de la lutte, sa liberté de langage et d'allures que le sens de la mesure retenait dans le bon ton. Pour un dilettante comme Guy, elle était une étude ; et pour un homme sensible à la grâce des femmes, ses cheveux dorés, frisant autour de ses joues roses, étaient fort plaisants à regarder.

Ils se retrouvèrent chez le jeune ménage. Hélène invita Emmanuelle à venir la voir. Dans la maison des Sternal, elle fut reçue en amie. M^{mo} Lassens prit l'habitude de venir déverser ses doléances dans l'oreille compatissante de M^{mo} Sternal.

Maurice d'abord n'y parut que rarement. M. Sternal, par son érudition, l'apprivoisa. Et Hélène l'y ramena.

Cet être pensif s'éprit d'Hélène dont les beaux cheveux cendrés encadraient un visage noble aux lignes nettes et pures.

Inconscient de son mérite, et plaçant l'idole sur un piédestal, il la jugeait inaccessible. Il connut la grande souffrance qui crucifie les cœurs délicats. Mais Emmanuelle la devina.

Et le jour vint où elle-même ne put se dissimuler qu'elle aimait Guy.

Elle aimait Guy de toute la force de ses ardeurs contenues, de tout son cœur brûlant de

se donner. Et elle comprit que, si Guy ne l'aimait pas, sa vie serait brisée...

Et puis, un jour, par un après-midi du mois de janvier, en longeant le Luxembourg, elle rencontra Guy qui traversait le jardin pour rentrer chez lui. Il la salua, et, connaissant son mépris des conventions, il osa venir à elle. Ils échangèrent quelques paroles. Et le vent poussant des rafales glacées, ils firent ensemble quelques pas. Les feuilles sèches craquaient sous leurs pieds, et Guy parlait de sa situation, de son avenir, d'un récent succès remporté à la barre, et soudain, dans la discussion, il dit tout court « Emmanuelle ».

Ils tressaillirent. Elle le regarda sans fausse honte, trop loyale pour laisser un trouble subsister entre eux. Et les mots coulèrent, bas, très bas, emportés dans la tourmente : « Emmanuelle, voulez-vous devenir ma femme? »

Qu'était-il advenu ensuite? Elle n'en avait jamais rien su. Des heures, des jours, qui avaient coulé, elle en avait perdu la souvenance.

Les mois qui suivirent cet après-midi d'hiver participèrent à la magie du rêve. Elle et Guy renfermaient leur amour dans leur cœur, tenaient leur engagement secret. Car Guy la savait pauvre, et son père tenait à lui voir contracter un mariage riche. Guy se faisait fort, assurait-il, de vaincre sa résistance, de lui imposer, par persuasion, la femme de son choix ; mais la prudence était fort nécessaire, il fallait agir avec patience. Et lorsqu'ils se trouvaient seuls, ils parlaient de leur bonheur proche. Guy faisait, à Emmanuelle, partager ses espé-

rances. N'avaient-ils pas, devant eux, tout l'avenir ouvert? La jeunesse, l'amour, ne sont-ce pas les deux leviers qui soulèvent le monde?

Et puis, quand, comment, cela s'était-il fait? Après trois mois de joies exaltantes, l'attitude de Guy s'était modifiée. Quand Emmanuelle venait en visite chez les Sternel, il était sorti. Quelquefois, il prétextait un travail urgent pour fuir le salon. Il ne lui adressait plus la parole qu'en public, ne la recherchait plus, et ne serrait plus sa main comme autrefois.

Un mois mortel était ainsi passé. Elle ne doutait pas, oh! pas encore! Le doute ne vient que lorsque la confiance est atteinte.

Et puis, la semaine dernière... comment un court instant contient-il tant de souffrances?... chez des amis communs, quelqu'un, elle ne savait plus qui, avait insinué : « Savez-vous qu'il est question d'un mariage entre Guy Sternel et Éliane de Verneuil?

Comment la souffrance ne vous tue-t-elle pas d'un seul coup? Sans doute, parce que dans la vie il faut donner, goutte à goutte, le sang de son cœur!

Le choc passé, Emmanuelle s'était ressaisie. Allait-elle apporter quelque créance à des rancœurs de désœuvrés? Guy ne lui avait-il pas promis qu'elle serait sa femme? Quelle folie et quelle injure de souffrir d'un soupçon!

Et puis, la petite phrase perfide avait fait son chemin, trouvé la route du cœur; la petite phrase traînait à sa suite une foule de réflexions; elle arrivait, escortée de petits faits, de coïncidences, qu'on n'avait pas, sur le moment, re-

marqués... et alors, avec un frémissement de tout son être, Emmanuelle avait pensé :

« S'il ne m'aimait plus? »

L'angoisse la tordit sous son étreinte de fer. Et son énergie coutumière lui rendit ses forces que le doute épuisait. Elle décida de savoir. La souffrance lui importait moins que l'incertitude. Elle se promit : « Quand je le verrai, je le lui demanderai. »

Mais Guy la fuyait. Maintenant que les soupçons devenaient certitude, elle se rendit compte que le jeune homme redoutait une entrevue intime. Il lui fallait agir par ruse, prendre Guy par surprise.

Les circonstances la servirent. Par une lettre, Hélène lui apprit son départ à Jouy, pour les fêtes de Pâques, et la présence à Paris, pour deux jours encore, de sa mère et de son frère.

Emmanuelle résolut de tenter la chance. Si elle rencontrait Guy, elle lui parlerait directement. Si elle voyait M^{me} Sternel, elle plaiderait la cause de Maurice, prendrait prétexte de l'amour de son frère comme but de sa visite, et habilement elle saurait bien lui faire dire, au cours de la conversation, la vérité sur les fiançailles de Guy...

Maintenant, elle savait. Car Guy s'était mal défendu. Il n'avait même pas nié. Il allait en épouser une autre.

Quelque chose se tordait en elle. Il y avait dans son être un ressort de brisé.

Oh! comme elle la détestait, cette autre! Comme elle la haïssait!... Les de Verneuil... Elle ne les connaissait pas, ayant, l'hiver, été retenus dans le Midi pour des affaires de fa-

mille. Elle les savait seulement fort riches.

Eliane... dix-huit ans, disait-on... Oui, une enfant gâtée, une de ces poupées à la mode, fabriquées à l'emporte-pièce, avec l'aplomb arrogant donné par le portefeuille garni du papa... une de ces jeunes filles ayant déjà bon nombre de flirts à l'actif... et à son passif... Eliane, nom banal qui ne signifie rien... sans personnalité, sans valeur... comme celles qui le portent...

Et pour tenter d'apaiser sa douleur, Emmanuelle jeta un cri d'orgueil : « Ah ! je suis bien sûre qu'elle ne me vaut pas ! »

Ces mots, prononcés presque à haute voix, la tirèrent de sa prostration. Il devait être tard. Depuis combien de temps était-elle écroulée sur le banc, inconsciente et du monde et de l'heure ? Le jardin semblait désert ; on n'entendait plus les exclamations des joueurs de tennis, sur le court, ni les appels effrayés des mamans.

Le soir fraîchissait. Un frisson passa entre les épaules courbées de la jeune fille. On devait s'inquiéter, chez elle...

Des minutes encore glissèrent, et les verdures pâlirent. Les forces lui manquaient pour se lever, rejoindre une mère gémissante, un frère qu'une nouvelle tendresse absorbait. Ah ! elle était bien seule pour souffrir. Et tout en elle était mort : jeunesse, espérances, illusions.

Alors, une révolte la cabra de nouveau. Elle, éprise de droiture et de justice, ne comprenait pas l'inégalité des parts. Étaient-ils donc comme cela, les hommes ? L'amour fidèle ? Un leurre, un conte de fées, dont on endort les jeunes filles pour fermer les yeux aux réalités

décevantes de la vie. Était-ce donc vrai que l'argent seul régissait les cœurs et les consciences? que les déshéritées de la fortune devaient ignorer les joies de l'amour et du foyer? Elles étaient donc vouées, celles-là, à l'indifférence, à l'oubli? On les aimait un jour, et on les rejetait le lendemain...

Guy l'abandonnait... et il en épousait une autre qui était riche.

Ah! il ne méritait que le mépris! Il ne valait même pas la rancune, le regret! Ah! pourtant, qu'il était dur de ne plus pouvoir l'aimer!

Des gardes passaient, la regardaient. Elle se leva, franchit les grilles. L'étroite rue filait entre deux rangées de maisons noires. Ses pensées déchirantes mettaient son cerveau en feu, son cœur à la torture. Oh! non, tout n'était pas fini! Il y avait erreur, malentendu! Guy s'était cabré sous ses soupçons, son ironie cinglante, sa fierté parlant plus haut que sa douleur! Il reviendrait, quand il la jugerait plus calme; il lui expliquerait les raisons de son apparent délaissement; il apaiserait ses angoisses, et le rêve renaîtrait...

Elle se berçait de ces espoirs, moins par conviction que pour avoir la force d'avancer, sentant trop qu'en sombrant dans le noir creusé devant elle, elle faiblirait, s'écroulerait sur elle-même, demeurerait là, rivée au sol, sans plus pouvoir marcher...

Et la souffrance présente ne pouvait se comparer à celle à venir. Il lui faudrait revoir Guy, faire bonne contenance, jouer la comédie de l'amabilité envers la fiancée. Le bonheur de Maurice exigeait le sacrifice entier. Elle ne de-

vrait pas se replier sur elle-même ; elle devait rire, toujours, ne chercher personne pour la plaindre et la consoler.

Emmanuelle s'appuya contre la devanture d'un libraire, feignit de s'absorber dans la contemplation des livres dont les titres dansaient devant ses yeux brouillés :

« Mon Dieu ! murmura-t-elle, je n'aurai jamais le courage de rentrer ! »

IV

TENDRESSE FRATERNELLE

M^{me} Lassens reposa sa question :

— Quelle heure est-il, Maurice ?

La pendule derrière elle égrenait son tic-tac ; mais elle ne pensait même pas à se retourner.

Du même ton respectueux, un peu protecteur, Maurice répondit :

— Six heures trente-cinq, maman.

Alors M^{me} Lassens jugea bon, après ses lamentations, de s'alarmer :

— Le retard d'Emmanuelle devient inexplicable. Jamais elle ne rentre après six heures. Il lui est certainement arrivé quelque chose. Où peut-elle être depuis le début de l'après-midi ?

— Tu ignores où elle est allée ?

— Jamais je ne lui pose de questions. D'ailleurs, quand elle est venue me dire au revoir, je sommeillais. Je me sentais si fatiguée.

— La plus élémentaire prudence exigerait de connaître le but de ses sorties.

— Tu as raison. Désormais, j'y veillerai. Les journaux racontent tous les jours une foule d'accidents.

— Ne t'inquiète pas inutilement. Elle est retardée par une panne de métro, une conférence, peut-être, qui a fini plus tard qu'elle ne le supposait. Elle oublie l'heure chez une amie.

— Ah ! quand donc serai-je tranquille ? soupira M^{me} Lassens. Qu'ai-je donc fait au Ciel pour être si malheureuse ?

— Tu n'es guère aimable pour tes enfants, maman. On croirait, à t'entendre, que nous te martyrisons.

— Eh ! oui, je me tourmente sur vous, votre avenir, votre situation !

— La mienne est faite.

— Je voudrais te voir marié. Êt Emmanuelle m'inspire les plus vifs tourments. Que deviendra-t-elle ? Vingt et un ans déjà et pas de mari à l'horizon. Qui donc l'épousera, sans dot ?

— L'argent ne fait pas le bonheur.

— Mais il y contribue, comme dit un proverbe sage. Quel homme désintéressé voudra d'elle ? Êt si elle fait un mariage quelconque, elle connaîtra la médiocrité. Ah ! si je vous voyais, un jour, l'un ou l'autre, aux prises avec les difficultés matérielles, j'en mourrais de chagrin !

M^{me} Lassens répétait à tout moment qu'elle

mourrait de chagrin prématurément. Cependant, en dépit des soucis dont elle se disait accablée, elle conservait une allure jeune avec sa taille fine, ses cheveux blonds entourant un visage resté délicat, et son soin à rester élégante.

Oisive, elle restait étendue sur une chaise longue, et, bien qu'il ne fit pas nuit complète, elle avait fait allumer les lampes, redoutant, autant que la tristesse, l'obscurité qui lui donnait des idées noires. Un léger souffle par la fenêtre entr'ouverte soulevait les rideaux, et es bruits de Paris ne montaient qu'atténués dans l'appartement situé dans une des rues calmes qui s'ouvrent entre le portail de l'église Saint-Augustin et les grilles du Parc Monceau.

Sept heures sonnèrent.

Alors, le jeune homme s'inquiéta.

Le retard d'Emmanuelle permettait toutes les suppositions. Accident de métro, d'auto-bus? Si elle s'était trouvée mal dans un magasin, une salle de conférence, sur quels indices se baser pour la chercher? Quelle imprudence de sortir sans dire de quel côté elle se rendait!

Maurice, fermant son livre, réfléchit. Certains faits, qui ne l'avaient pas frappé, lui revinrent en mémoire. La jeune fille, depuis un certain temps, devenait singulièrement trépidante; elle sortait, elle rentrait, au hasard, suivant sa fantaisie, sans but précis. Son indépendance s'accusait de plus en plus, touchait la témérité. Elle riait souvent pour des riens, parfois, sous un mot vif, semblait prête à pleurer.

« Il est vrai, pensa Maurice, un remords

bourrelant sa conscience, que je ne la surveille plus comme je le devrais. Absorbé par mes préoccupations, je l'ai délaissée, cette pauvre petite ; j'ai cessé les bavardages amicaux dont nous avions pris chaque soir l'habitude, où elle se confiait à moi librement. »

Les jeunes filles... si sensibles, si frémissantes, si influençables... Maurice ne craignait pas le mal pour sa sœur. Mais le mal seul n'est pas à redouter ; des troubles, des effluves qui passent... Il en faut peu pour monter une imagination... Maurice s'avoua : « Je deviens égoïste. » Et il se promit de reprendre, le soir même, la douce intimité fraternelle.

Le timbre vibrant par deux fois retentit dans l'appartement.

— La voilà ! cria M^{me} Lassens.

— Je vais lui ouvrir, dit Maurice.

Son inquiétude avait été si vive qu'il ne la gronda pas en la voyant, saine et sauve, sur le seuil.

— Comme tu rentres tard ! dit-il seulement. Et, dans son baiser plus tendre, il mit une demande de pardon.

La voix d'Émmanuelle jeta dans le vestibule ses sonorités claires :

— Je me suis attardée. Il faisait si beau, dehors ! Étiez-vous tourmentés ?

— Ma pauvre petite, gémit la mère, si tu savais tout ce que j'ai imaginé !

— Imaginé, voilà bien le mot juste, maman. Ton esprit évoque toujours des dangers, des malheurs. Enfin, puisque me voilà, passons à table. J'enlève mon chapeau et je vous suis.

Dans sa chambre, Émmanuelle laissa tom-

ber, comme un manteau qu'on ôte, son entrain factice, et devant la glace s'effraya de sa pâleur.

D'un reste de fard, souvenir d'un dernier bal, elle se rosit les joues, les voila d'un nuage de poudre, et, la tête haute, entra dans la salle à manger.

M^{me} Lassens, rassurée, ne songeait plus à interroger sa fille. Moins discret, Maurice demanda :

— Pourrions-nous savoir où tu es allée?

— Oh! j'ai fait beaucoup de choses!

D'abord, j'ai été chez les Sternal.

— Ah! fit Maurice, une rougeur au front, et qui as-tu vu?

— La bonne, répondit brièvement Emmauelle. Ils sont partis à Jouy.

— Hélène ne te l'avait-elle pas écrit? dit

M^{mo} Lassens avec indifférence.

— Si, mais j'ai confondu les dates.

Le regard de son frère pesait sur elle avec insistance. Elle se troubla. « Se douterait-il de quelque chose? » pensa-t-elle.

Elle s'attendait, comme depuis quelques semaines, à le trouver distrait, préoccupé. Pour dérouter ses soupçons, elle continua, plus gaie :

— Ensuite, je suis restée longtemps au Luxembourg. La température y était exquise. Je me croyais à la campagne.

« Après cela, eh bien! j'ai attendu l'autobus. Ils sont tous passés complets. Je me suis rabat-tue sur le métro, et, avec les deux changements, le temps a passé. Et voilà. »

— Et voilà! répéta Maurice. Pendant ce

temps, nous nous morfondions. Je m'apprêtais à courir chez le commissaire de police ! Je te croyais enlevée.

— Enlevée ? fit-elle en se redressant. Oh ! n'aie pas peur ! Le jour où l'on m'enlèvera...

— Eh bien ?

— C'est que je l'aurai voulu, assura-t-elle en riant.

La repartie les désarma, et ils ne songèrent plus à la réprimander. De crainte d'être entraînée, sous l'afflux des questions, à en dire plus long qu'elle ne voulait, elle jugea prudent de ne pas donner de plus grandes explications sur sa visite de l'après-midi. Maurice, à son tour, parla d'une miniature du *xiv^e* siècle qu'il avait découverte chez un libraire des quais, égarée dans un lot des *Mystères de Paris*.

Après le dîner, M^{me} Lassens prévint ses enfants :

— Au revoir, mes petits. Je me sens fatiguée. Je vais me coucher.

C'était sa phrase de tous les soirs. Elle sortie, Maurice mit la main sur l'épaule de sa sœur :

— Il y a longtemps, ne te semble-t-il, que nous n'avons pas fait une intime causerie ? J'ai été, ces temps-ci, très occupé ; je me reproche de t'avoir délaissée. Ne m'en tiens pas rancune.

Elle lui aurait su gré d'un égoïsme de deux jours encore. Elle n'en pouvait plus de souffrance après son effort pour paraître insouciant. Forcée de se rendre à l'invitation, elle glissa son bras sous celui de son frère pour gagner le salon :

— Justement, j'allais te faire la même proposition. J'ai bien des choses à te raconter.

La lumière voilée de rose jetait une lueur indécise dans la pièce meublée de guéridons, de bibelots inutiles, de vitrines dans lesquelles des Boudhas contemplaient leur ventre avec adoration. Maurice s'accouda à la cheminée. Émmanuelle, comprenant qu'elle serait observée, s'assit dans un fauteuil, le visage hors du cercle lumineux, et, mentalement, une seconde, compara Maurice et Guy.

Guy, brillant causeur, élégant, hautain et sceptique, éclipsait Maurice, d'allure modeste, de taille moyenne, et qu'on ne pouvait apprécier que lorsque, mis en confiance ou entraîné par son sujet, il parlait d'abondance. Pourtant, entre les deux jeunes gens, la sympathie allait à Maurice, dont on devinait la grande bonté dans le regard limpide, presque candide, des yeux bleus, dans le contour de la bouche que voilait, contrairement à la mode, de courtes moustaches blondes. On n'aurait pas hésité à lui demander un service, sa protection, un appui. Ah ! la femme qu'il aimerait serait assurée de son bonheur ! Et sa souffrance engendrant la rancune, Émmanuelle, un instant, fut jalouse d'Hélène.

— Que veux-tu me dire ? questionna Maurice qui suivait sur la physionomie de sa sœur les phases d'une lutte dont il ignorait la cause.

Elle se dompta, à nouveau, par un grand effort :

— Eh bien ! tout à l'heure, je n'ai pas dit la vérité.

« Je n'ai pas employé mon temps, comme je l'ai raconté. »

— Que dis-tu?

L'inquiétude du jeune homme arracha un sourire à sa sœur.

— Oh ! ne suppose pas des choses extraordinaires ! J'ai menti, mais c'était forcé, par rapport à maman.

« Je suis allée chez les Sterne¹ parce que je savais ne pas les trouver. »

— Es-tu folle?

— J'ai pourtant vu qui je voulais voir.

— Hélène?

Il ne pensait qu'à elle.

— Non, pas Hélène, partie hier avec son père ; mais je savais que M^{mo} Sternel ne quittait Paris que demain. J'ai été voir M^{mo} Sternel.

— Dans quel but?

— Elle était sortie.

— Alors, tu es revenue?

— Non, car j'ai pu faire quand même ma commission.

— Mais à qui? cria-t-il exaspéré.

Elle ne répondit pas, incapable de prononcer le nom sans un trouble qui l'eût trahie. Ce fut Maurice qui le dit :

« Aurais-tu vu Guy? »

Elle tressaillit, brûlée à vif par le ton désinvolte avec lequel il avait jeté ce nom qu'elle ne murmurait, tout bas, qu'avec ferveur, en savourant la brève syllabe. Sous le regard qui la fouillait, elle trouva l'énergie d'achever :

— Oui, je l'ai vu et lui ai dit ce que je désirais.

— Mais quoi donc, enfin? Me donneras-tu une explication claire?

— Oh! Maurice, j'ai peur, tu vas me gronder! J'ai accompli une démarche de ma propre autorité, sans prendre l'avis de personne! Je savais trop bien qu'on me l'aurait interdite! Et pourtant, je ne la regrette pas!

— Mais parle! Tu me fais mourir à petit feu!

— J'ai été, pour toi, demander la main d'Hélène.

— Oh! fit Maurice, une bouffée de sang aux joues.

Alors, consciente enfin de l'extravagance de son acte, elle débita d'un trait :

— C'était incorrect, je le sais; j'ai manqué de réserve, de discrétion; j'ai failli à tous les devoirs d'une jeune fille bien élevée. Mais tu étais si malheureux! Crois-tu, en dépit de tes efforts pour nous le dissimuler, que je ne m'apercevais pas de ton chagrin? Allais-je te laisser dans le doute quand je pouvais quelque chose pour ton bonheur!

« Certain qu'Hélène ne t'aimait pas, tu aurais eu, je le sais, le courage de renoncer à de chimériques espoirs.

« Si au contraire tu acquerrais la certitude de l'amour d'Hélène, et du consentement de ses parents, alors...

Elle se tut. Maurice éperdu n'osait rien demander. Triomphante, elle conclut :

« Hélène t'aime, et ses parents te désirent pour fils! »

— Ma chère petite sœur!

Il l'avait saisie dans ses bras, serrée sur son

cœur. Elle s'y appuya et, pouvant enfin se laisser aller à son émotion personnelle, consentit à pleurer.

Lui, se méprenant sur la cause des pleurs, répétait :

« Tu as fait cela, tu as fait cela? Emmanuelle, ma chérie! »

— Alors, ce n'est plus incorrect? murmura-t-elle, jouissant de l'affection désintéressée qui bientôt lui manquerait.

— Je ne retire pas l'incorrection, mais je ne peux t'en vouloir.

— C'est heureux. Oui, Monsieur le Modeste, Hélène vous aime et sa famille attend avec impatience votre demande. Mais, dans votre bonheur, vous n'oublierez pas votre mal élevée de petite sœur!

Trop ému pour porter attention à l'accent triste, il caressa les cheveux ébouriffés :

— Ma pauvre petite, il ne faut pas pleurer. Je ne te gronderai pas. Mais je comprends ton émotion. Comme cette démarche a dû te coûter!

— Oh! pour cela, oui! et plus encore que tu ne le penses! Ce fut un moment pas trop drôle!

— Guy devait être stupéfait de ton audace?

— Non, il m'a très bien comprise.

— Comment lui as-tu dit cela?

Elle se débattit, se raidit soudain sous l'étreinte protectrice.

— Oh! je ne peux pas te le répéter! Je ne m'en souviens plus! Et puis, je ne veux plus en parler!

— Oui, tu as raison. Mais calme-toi. Maintenant, c'est fini, n'y, pensons plus.

Elle savait bien, elle, y penser toujours.

Maurice murmurait : « ma chérie ». Était-ce à sa sœur qu'il s'adressait, où, à travers l'espace, à une figure grave qui, dans l'auréole de ses cheveux, enfin lui souriait?

Emmanuelle perçut la confusion. Une grande faiblesse la saisit, la fit plus encore se blottir sur l'épaule de Maurice.

— Tu ne répéteras jamais cela à maman? Elle ignorera toujours ce que j'ai fait?

— Mais bien entendu, ma pauvre petite. C'est un secret entre toi et moi. Puisque je suis certain, maintenant, de l'approbation des Sternal, je demanderai à maman d'aller demander sa main.

Emmanuelle se dégagea de l'étreinte, jeta les bras autour du cou de son frère :

— Eh bien ! au revoir, mon grand. Des journées pareilles vous épuisent. Je me sens bien lasse. Je te souhaite, cette nuit, de ne pas faire de cauchemars.

Elle s'enfuit dans sa chambre, et là, libérée de toute contrainte, hors de tout regard, elle put, à son aise, éclater en sanglots. Jamais Maurice ne saurait à quel prix son bonheur avait été acheté. Jamais il ne saurait que sa sœur l'avait constitué avec le sang de son cœur.

Car il ne s'agissait pas seulement, d'un seul coup, comme on retire un poignard de la plaie, de renoncer à Guy. Le mariage de Maurice entraînait la souffrance continuelle, quotidienne, versée à petites doses. Tous les jours, elle entendrait parler de Guy, serait mise au courant de sa vie. Elle s'exposait à le voir, à le rencontrer, à lui parler. Elle entrerait, par

Maurice, dans l'intimité du ménage de Guy, elle devrait recevoir son hospitalité, celle de sa femme...

Emmanuelle sentait le besoin absurde de se tordre, de se rouler sur le parquet, de se broyer les mains, de se faire mal, dans cet instinct qui nous fait chercher la souffrance physique comme dérivatif à la souffrance du cœur.

La femme de Guy... elle répétait ces mots, comme une litanie, savourait leur amertume...

Oh ! non, elle n'aurait pas le courage de revoir Guy, de lui parler, d'être reçue chez lui... Jamais elle ne pourrait faire bon visage à sa femme...

Elle attendrait le mariage de Maurice. Puis après, elle s'en irait... elle ne savait où... elle chercherait... institutrice... infirmière au Maroc... Oh ! oui, elle partirait bien loin, dans les colonies, à l'étranger... pour tâcher d'oublier...

Et, broyée de chagrin, sanglotante et désespérée, avec l'impression qu'elle coulait dans un abîme, elle s'endormit, vaincue de souffrance et de fatigue, affaissée sur son lit.

V

PROJET DE VENGEANCE

Quelques jours plus tard, un dimanche, en revenant de la messe, Emmanuelle trouva une lettre d'Hélène.

La jeune fille regrettait de n'avoir pu, avant son départ, faire ses adieux à son amie, exprimait le vœu qu'au cours de ces vacances elle vînt, avec sa mère et son frère, passer une journée à Jouy.

— Pourquoi n'iriez-vous pas tous les deux, aujourd'hui? proposa M^{me} Lassens.

Un bond de joie fit battre le cœur du jeune homme, le déchirement s'agrandit dans celui d'Emmanuelle. La jolie maison de Jouy dansa devant ses yeux, avec ses allées ratissées, son perron à double rangée, la terrasse dominant la vallée où gazouillait la Bièvre. Quelquefois, au cours de l'hiver, elle avait accompagné les Sternel qui profitaient d'un dimanche de froid sec pour séjourner dans la villa; elle y avait joui d'une intimité plus grande avec Guy, et des souvenirs exquis montaient de chaque buisson. Dans cette maison où elle avait espéré être reçue en souveraine, lui faudrait-il y voir, traitée en fille, Eliane de Verneuil, la fiancée de Guy?

Maurice, après un silence, reprit :

— Je ne demande pas mieux. Maman, ne viens-tu pas?

— Non, à cette époque-ci, je crains la fraîcheur du soir.

— Et toi, Emmanuelle?

— Certainement non. Je désire mettre au clair les dernières notes sténographiques d'une conférence ; je veux étudier mon piano, bien délaissé depuis plusieurs semaines. Tu diras, de ma part, bien des choses à Hélène... si tu y penses !

— Taquine !

Elle lui glissa à l'oreille quand il partit :

— J'espère pouvoir te dire bientôt : Embrasse-la pour moi.

M^{me} Lassens, en bâillant, s'allongea sur sa chaise longue, découpa un roman, le dernier paru. Emmanuelle se retira dans sa chambre. Le soleil d'avril l'éclairait à flots, des oiseaux pépiaient sur le balcon. Elle ferma les persiennes, et la pièce s'endeuilla.

La jeune fille ouvrit un coffret où, sur le velours, une lettre reposait. Elle la déplia et la relut.

MA BIEN-AIMÉE FIANCÉE,

Vous devez avoir appris par ma famille qu'une plaidoirie m'a appelé au Tribunal de cette ville. Deux jours encore doivent s'écouler avant mon retour. Les heures me semblent si longues, si grises loin de vous, que je ne résiste pas au besoin de vous redire, avant de vous revoir, mon amour.

Je vous aime tant que ma vie sera trop courte

pour vous le dire, vous remercier à genoux de vouloir bien m'aimer.

Car je ne suis pas à votre hauteur. Mais votre amour me rendra moins indigne de vous. Et laissez-moi la joie de m'humilier devant vous.

Vous dirai-je que je vous aimerai toujours? Quand on s'aime, n'est-ce pas pour toute la vie, à travers le temps, à travers l'espace, et malgré les obstacles? Et je vous rendrai plus heureuse que toutes les femmes de la terre, bien plus que les reines des légendes et les princesses des contes de fées. Car vous êtes celle que j'ai rêvée, que j'ai tant attendue.

Je suis malheureux loin de votre chère présence, mais votre pensée me guide et me soutient. Car à mon retour je vous ferai l'hommage d'un nouveau succès remporté à la barre, qui vous rendra fière de votre fiancé.

Nous ne possédons pas de fortune, mais nous sommes riches de notre tendresse. Qu'importent les vanités du monde, qu'importe la pauvreté même, quand on s'aime? Ayons confiance, et bientôt nous pourrons, devant tous, proclamer notre amour, et réaliser enfin nos rêves.

Aimez-moi comme je vous aime, et croyez en votre Guy.

Un gémissement contracta les lèvres d'Emmanuelle. Par quelle aberration avait-elle cédé à la tentation de relire cette lettre qui ravivait son mal au lieu de le guérir? Pourquoi avait-elle cédé à la force qui nous fait nous déchirer nous-mêmes au lieu de laisser l'apaisement se faire par le temps et l'oubli?

Guy avait renié ce qu'il avait promis. Il ne voulait plus d'elle, et il en épousait une autre.

Ah ! oui, ils sont éloquents les ouvrages des philosophes qui crient orgueilleusement : « Douleur, tu n'es qu'un nom ! » Oui, il est beau de parler résignation, pardon, générosité, sagesse. Mais quand la souffrance est là, et qu'elle vous envoûte, force est pourtant de la subir !

Alors, ils étaient tous comme cela, les hommes ? C'était cela, l'amour : des promesses, puis le parjure ! Ah ! alors, pourquoi donc les romanciers et les poètes le chantaient-ils avec tant de ferveur ?

Alors, c'était cela, le monde ? Le mensonge, l'hypocrisie s'y donnaient libre cours ! Mais qu'y faisait-elle dans ce monde, elle, si intègre et si fière ? Qu'y ferait-elle que d'y jouer, à jamais, le rôle de victime et de dupe ?

Le mépris... Guy ne méritait que le mépris. Elle se tordit les mains. Ne plus être aimée, c'était une douleur possible. Elle ne supportait pas la souffrance de donner le mépris quand elle avait offert son âme.

Mais puisqu'elle le méprisait, elle ne l'aimait plus. Et si elle ne l'aimait plus, pourquoi donc souffrait-elle ?

Elle appuya sa tête sur ses bras repliés, et recommença de pleurer. Ah ! comme la vie se vengeait d'elle qui pendant vingt et un ans avait follement ri !

Soudain la voix dolente de M^{me} Lassens traversa les murs :

— Emmanuelle, que fais-tu donc ?

Emmanuelle se redressa. Elle ne pouvait goûter la joie amère de pleurer à son aise. Vivre seule avec sa souffrance eût été encore supportable. La dissimuler aux yeux de sa mère, de

son frère, devant le monde continuer à rire, elle n'en trouverait jamais la force.

— Emmanuelle, ne m'entends-tu pas?

Elle rejeta sur sa nuque ses cheveux en désordre ; de peur de voir sa mère surgir à l'improviste, elle répondit d'une voix calme :

— Je viens tout de suite.

Et, retenant ses sanglots qu'on aurait pu entendre, elle répéta comme une enfant colère :

— Je ne veux pas voir maman... Je veux rester ici...

Une impatience l'emportait contre sa mère qui ne s'était pas aperçue de son amour, et qu'elle jugeait responsable de son malheur.

Puis, sans qu'elle s'en rendît compte, ses pensées prirent un autre cours. Sa mère... des souvenirs d'enfance revenaient, montaient des coins de la chambre... Elle se revit, toute petite, malade, soignée tendrement, câlinée... Elle se revit debout, rétablie, et reprenant sa vie libre en délaissant sa mère...

Sa mère? Qu'avait-elle donné à cette pauvre mère qui la chérissait, à sa manière sans doute, mais qui ne tremblait que pour elle? Indifférence, froideur, désinvolture.

Maurice remplissait bien mieux que sa sœur son rôle d'enfant respectueux, déférent. Maurice parti, qui donc le remplacerait?

Que deviendrait-elle, cette mère lymphatique, quand elle n'aurait à ses côtés qu'une fille indifférente avec laquelle elle devrait vivre jusqu'à la fin?

Car Emmanuelle, bien entendu, ne se marierait jamais. Peut-on aimer deux fois? Qui donc a prétendu cette chose absurde?

Alors, elle se devait de prendre la place de Maurice, de devenir, à son tour, affectueuse, tendre. Et, dans ce dévouement tardif, peut-être enfin son cœur trouverait-il l'apaisement.

Emmanuelle se leva, prête, déjà, avec sa nature prompte, à commencer sa mission filiale. La lettre d'amour était sur la table. La détruire? Emmanuelle y pensa. Elle ne s'en sentit pas le courage. On ne détruit pas une lettre d'amour; ou alors, c'est plus tard, quand le calme est venu. Emmanuelle la rejeta dans le coffret, du bout des doigts.

Puis elle alla s'agenouiller auprès de la chaise longue au pied de laquelle le roman gisait.

— Chère petite mère, dit-elle, bien des fois je fus négligente envers toi. J'ai laissé remplir par Maurice le rôle qui m'était dévolu. Je t'en demande pardon. A partir d'aujourd'hui, je veux réparer.

Peu accoutumée à ces expansions, bien entendu M^{me} Lassens s'inquiéta :

— Es-tu malade, Emmanuelle?

— Voilà une grave injure, maman. Parce que je t'embrasse, tu me crois souffrante.

Elle posa sa tête lourde sur l'épaule maternelle. Elle comprenait enfin le prix de cette tendresse qui jamais ne lui ferait défaut, ne renierait ses serments. Elle avait été chercher le bonheur bien loin. Peut-être lui viendrait-il de l'accomplissement de son devoir de fille.

Et quand, le soir, Maurice revint de Jouyen-Josas, il trouva les deux femmes tendrement enlacées.

Lui portait sur son visage le reflet de la joie de cette visite. Et afin de laisser secrète la dé-

marche d'Emmanuelle, il avoua à sa mère et son amour pour Hélène et la certitude qu'il avait acquise, au cours de la journée, de voir sa démarche agréée.

M^{me} Lassens, ravie de la nouvelle, promet :

— J'irai voir M^{me} Sternal dès son retour.

Devant le bonheur de son frère, Emmanuelle pensait : « Voilà mon œuvre. » Et elle ne se plaignait plus, trouvant, dans l'ivresse du sacrifice, un miel à sa douleur.

Mais un mot du jeune homme raviva la haine qui, un instant, s'était atténuée :

— N'y avait-il personne chez les Sternal? demanda M^{me} Lassens.

— Si, ces fameux amis dont nous avons si souvent entendu parler : les de Verneuil.

— Tiens, et comment sont-ils?

— Fort bien. M. de Verneuil est un ancien magistrat ; la mère est tout à fait grande dame. Je ne sais au juste quelle est la situation du fils, un jeune homme de mon âge avec lequel j'ai longuement conversé.

— N'ont-ils pas aussi une fille?

— Si. Mais j'avoue l'avoir à peine regardée. D'ailleurs, elle paraissait fort bien s'entendre avec Guy.

— Allons, fit M^{me} Lassens, on célébrera peut-être deux mariages le même jour.

Alors, la révolte une fois de plus emporta Emmanuelle, bouleversa le travail de paix effectué durant cette journée. La haine déborda de son cœur, après la jalousie. Elle détestait cette Eliane qui parce qu'elle était riche lui prenait son fiancé. Et un désir immense de vengeance la souleva.

Se venger ! On l'avait fait souffrir, injustement. A son tour, elle ferait souffrir. C'était justice. C'était son droit.

La vue du coffret lui fut un trait de lumière. La vengeance, comme elle était simple ! La lettre d'amour, elle l'enverrait à la fiancée !

Ce projet calma sa rage, et elle put enfin se croire en paix. Sur une enveloppe, dans laquelle elle glissa la lettre, elle écrivit le nom : « Mademoiselle de Verneuil ». L'adresse, elle l'apprendrait plus tard. Et le mariage de Maurice accompli, elle enverrait la lettre, anonymement, à la jeune fille.

La lettre ne portait pas de prénom. On ne saurait à qui elle faisait allusion. Eliane saurait ainsi que son fiancé avait aimé une autre femme, qu'il l'avait abandonnée, et qu'il ne l'épousait, elle, que parce qu'elle était riche.

Eliane, ensuite, agirait comme bon lui semblerait. Pour Emmanuelle, Guy serait toujours perdu. Une rupture avec Eliane ne le lui rendrait pas.

D'ailleurs, Eliane sans doute se marierait quand même. Les souffrances des deux jeunes filles ne seraient pas égales ; Emmanuelle avait aimé Guy ; Eliane de Verneuil, avertie et flirteuse comme elle devait l'être, ne se berçait pas d'illusions ; elle épousait Guy sur l'instigation de ses parents, heureuse de se marier, de s'appeler *Madame* à dix-huit ans. Avait-elle une personnalité ? Comment auraient-elles un cœur, ces poupées modernes ? Elles n'ont que des dots !

— Oh ! Eliane, murmura Emmanuelle en s'endormant, si vous saviez comme je vous hais !

VI

FÊTES DE FIANÇAILLES

La fiancée de Guy...

Emmanuelle croyait rêver...

Le soleil de mai frappait joyeusement les hautes vitres, allumait des étincelles sur les cristaux et dans les verres, changeait en flots d'or le champagne dans les coupes ; et les fleurs, les premières roses au teint d'ivoire, s'épanouissaient en bouquets blancs aux coins des tables.

Les doubles fiançailles se fêtaient le même jour, par un déjeuner, afin d'éviter, à M^{mo} Sternal, les fatigues d'une soirée.

Et les visages radieux des jeunes gens, les mines satisfaites des parents, auguraient bien du bonheur futur.

Guy et Emmanuelle, en se revoyant pour la première fois depuis leur entrevue du mois précédent, n'avaient échangé, au milieu de l'animation, qu'un salut froid. Une gêne persistait chez le jeune homme ; Emmanuelle affectait une gaieté trop bruyante pour être sincère.

Son émotion, sa volonté d'être belle, lui donnaient ce coup de fouet qui embellit les jolies

femmes, donne un éclat aux plus ternes. Et Hubert de Verneuil, son voisin de table, se réjouissait à l'avance de devoir, au mariage, l'escorter au service d'honneur.

La conversation abordait des tons graves ; et, sous une courtoisie raffinée, on choquait des idées.

L'entretien s'orienta sur les dernières élections ; chacun donnait son opinion. M. de Verneuil, les mains étendues, donnait son avis d'un ton grave et mesuré. Il semblait, toujours, parler devant un auditoire.

Il écrasa de son mépris les Parlementaires, après s'être assuré qu'aucun des convives présents ne brigait un siège au Palais-Bourbon.

Hubert se pencha vers sa voisine :

— Mon père parle fort bien, dit-il, mais il semble oublier que je me suis présenté aux élections.

— Vous êtes député ?

— Vous me faites trop d'honneur, Mademoiselle, je ne suis qu'un blachoulé.

Cette simplicité la fit sourire. Hubert, encouragé, reprit :

— Vous intéressez-vous à la politique ?

— Je m'intéresse à tout. J'ai l'horreur de la formule « Cela m'est égal. » Les questions sociales me passionnent autant qu'un journal de modes ou le déchiffrement d'un manuscrit.

— Vous seriez à la Tribune, Mademoiselle, que je vous applaudirais. Vous paraissez, en effet, être universelle. Me permettez-vous de vous exposer mon humble cas ?

Intéressée, Emmanuelle observa Hubert de Verneuil auquel elle n'avait porté, jusqu'alors

qu'une vague attention. Le nez bourbonien descendait sur la bouche aux contours spirituels ; le menton s'avancait, volontaire, sous la barbe blonde taillée en pointe. Emmanuelle, mentalement, compara le jeune homme au célèbre duc Henri de Guise.

— Je suis entré à l'École des Sciences Politiques avec l'intention de devenir, un jour, député. Mon ambition était modeste. Aucun de mes camarades ne doutait d'être élu, dans un temps plus rapproché que long, Président de la République.

« Dans mon entourage, on se voila la face, criant au blasphème. Moi, de vieille souche vendéenne, avec mes quartiers de noblesse, je prétendais servir le Gouvernement ?

« Il était autre, mon idéal. Je voulais servir la France. Au lieu de m'enfermer dans une tour d'ivoire, comme une reine en exil, déchue de ses privilèges, et, sans rien connaître du pays, j'ai tenté de refaire de la France une nation homogène, et non plus une division de partis qui se déchirent et qui luttent chacun pour son intérêt, aucun pour une idée. »

Son beau regard clair brillait d'enthousiasme. Emmanuelle, oubliant Guy, sa fiancée, la fête, écouta, vibrante de curiosité.

— Mademoiselle, dans notre société moderne, chacun croit faire beaucoup en disant qu'il n'y a plus rien à faire. On se complait dans son inaction, et comme l'autruche, on se cache la tête pour ne pas voir le danger venir.

« Ah ! quand, enfin, comprendrons-nous que résignation n'est que trop souvent synonyme de lâcheté ?

« J'ai voulu porter au Parlement la parole du patriotisme et du bon sens français. J'ai voulu réconcilier les classes, les éclairer sur leurs devoirs autant que sur leurs droits, leur prouver que leurs aspirations, sont semblables, que les mots seuls changent pour les exprimer. J'ai voulu, comme autrefois, les faire marcher unies, et la main dans la main.

« J'ai voulu défendre le peuple, non en m'abaissant jusqu'à lui, comme le font trop de scélérats qui flattent ses passions pour mieux s'en servir, mais en l'élevant au-dessus de ses instincts, de sa déchéance morale, née trop souvent de sa misère.

« J'ai fait part alors de mes idées à des personnes compétentes, possédant des relations, de l'influence. Je conquîs mes adversaires les plus farouches, au sein même de ma famille, et parmi mes amis. On m'approuva. On m'applaudit. On me promit des appuis.

« A ma première réunion, je n'ai pas trouvé, dans la foule, un seul de mes amis qui consentît à me servir d'assesseur. »

L'intonation vibrante tomba sur une note triste. Rît plus lentement, Hubert de Verneuil poursuivit :

— J'ai connu les déboires, les défections, alors que je m'avançais rempli de confiance. Être incompris de mes concurrents, raillé par la foule, être sali, calomnié, oh ! ces souffrances-là, je les attendais ! Mais être trahi par ses amis, voilà quelle fut ma vraie souffrance. Ah ! par ces défaites-là, on connaît la valeur des hommes !

Une sympathie attirait Emmanuelle vers ce

jeune homme dont l'histoire ressemblait si fort à la sienne. Lui aussi, il avait subi la lâcheté, l'abandon, jugé le monde.

Mais les désillusions n'avaient pas éteint l'enthousiasme dans son âme ardente. Avec une nouvelle force, il l'affirma :

— Je luttais, bien que me sachant vaincu d'avance. Je donnai des réunions, je placardai des affiches. Devant un auditoire mêlé, que la hardiesse de mon programme étonnait, je revendiquais pour tous les Français la liberté, les droits de la famille. La bourgeoisie me traita de socialiste, et le peuple lui-même ne comprit pas le respect que, pour lui, je professais en faisant, par ces mots, débiter mes appels : *Messieurs les Electeurs*.

Un éclat de rire fusa entre les lèvres d'Emmanuelle. Ét elle ne mit pas en doute la déclaration du jeune homme, tant sa foi convainquait.

— Mademoiselle, dans quatre ans, j'aurai l'honneur, au Parlement, de vous représenter.

Espiègle, elle leva son doigt.

— Et si les femmes, dans ce temps, ont obtenu le droit de vote, je vous promets ma voix.

· Il s'inclina, en remerciement, mais il se tut. On portait un toast aux fiancés. A travers les roses blanches, les regards d'Emmanuelle et d'Eliane se croisèrent. Alors, Emmanuelle pensa :

« Mais elle est jolie, cette petite. »

En la regardant mieux, sa conviction s'accrut. Des cheveux châtain, relevés sans re-

cherche, moussaient autour d'un fin visage à l'ovale régulier. Les yeux de couleur indécise, bleu sombre et vert d'eau, à l'expression douce et résignée, révélèrent, comme une eau pure, l'innocence et la candeur d'une âme paisible.

La fiancée de Guy... Emmanuelle avait imaginé une jeune fille hardie, rompue à tous les sports et à toutes les séductions, arrogante et sûre d'elle. Et c'était une enfant que Guy épousait, timide et frêle dans sa robe de tulle blanc comme une première communiant.

Et parce qu'elle ne pouvait lui reprocher les défauts d'avance présumés, Emmanuelle la détesta davantage.

Au dessert, les mères, en s'essuyant les yeux, débattirent la date des mariages. On pensait les célébrer le même jour. M^{me} de Verneuil objecta qu'Éliane n'aurait que dix-huit ans en octobre, qu'elle désirait attendre cette époque pour la marier, exprima son désir de passer avec elle ses dernières vacances de jeune fille. Cette revendication, très juste, remporta les suffrages ; on convint que le mariage de Maurice et d'Hélène serait célébré le mois suivant, et on fixa, d'ores et déjà, au 20 octobre, celui d'Éliane et de Guy.

Le lunch d'après-midi réunit les relations des familles. Emmanuelle, pétillante d'entrain, fut très entourée. Son émotion persistante la paraît mieux que des fards. Pour se venger de la trahison, elle usurpa la place de l'élue, et fut reine de la fête. Ceux qui venaient pour qu'on leur présentât la fiancée de Guy se méprirent, crurent un instant que c'était cette jeune fille si gaie et si radieuse. La fiancée

n'était qu'une enfant timide, rougissante sous les regards de Guy.

Emmanuelle s'aperçut soudain de la disparition de M^{me} Sternel. Fatiguée, elle se reposait quelques minutes dans sa chambre. Emmanuelle connaissait la disposition des pièces, et elle frappa à la porte.

— Je ne vous dérange pas, Madame? s'enquit-elle.

— Du tout, mon enfant. Que désirez-vous?

— L'autorisation de vous tenir compagnie.

— Ne vous amusez-vous plus?

— Je me suis beaucoup amusée, ce qui me donne à penser que, seule, vous devez vous ennuyer. Je suis bien présomptueuse en supposant ma présence distrayante, mais j'espère que votre bonté se contentera de mon intention.

Assise sur un tabouret, elle levait sa tête dorée, mais la tristesse du regard démentait le brillant du sourire.

Très touchée, M^{me} Sternel serra les mains de sa jeune amie.

— Combien c'est aimable, à vous, de préférer la société d'une vieille femme à l'entrain de la jeunesse!

— Oh! la jeunesse! répéta Emmanuelle avec amertume.

— Déjà désillusionnée, petite? S'il existe des méchants, il faut croire aux bons.

M^{me} Sternel devinait le douloureux secret de ce précoce désenchantement. Elle voulait croire à la sincérité de son fils quand il affirmait n'avoir jamais, à la jeune fille, parlé mariage. Mais qu'Emmanuelle aimât Guy, M^{me} Sternel

n'en doutait pas. Et elle sondait la souffrance de ce cœur blessé.

Pour sa part, elle aurait préféré pour Guy cette femme énergique plutôt qu'Éliane qui resterait, longtemps encore, une petite fille à protéger. Et les hommes, même ceux qui s'affirment les plus fiers, ont besoin, à certaines heures, de se sentir compris et soutenus.

Et comme pour donner une conclusion logique aux paroles prononcées, M^{mo} Sternal reprit, dans le but d'apaiser le chagrin qu'elle présentait trop bien :

— Croyez-le, la douleur, sous quelque forme elle se présente, n'est jamais inutile. Sur le moment, on se révolte. Puis il vient une heure où l'on bénit le mal qui vous a frappé.

« Sans la souffrance, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue. Elle nous rend meilleurs, elle nous donne un secret instinct pour découvrir les plaies des autres, fussent-elles les mieux cachées. Quand on a un peu souffert, on plaint. Quand on a beaucoup souffert, on aime. »

Emmanuelle écoutait ces paroles d'espoir. Se résigner... accepter... la paix serait la récompense. Mais la révolte grondait en elle. Elle tenait, maintenant, plus à sa vengeance qu'à son bonheur. En holocauste à sa souffrance, elle immolerait une victime.

L'entrée imprévue de Guy les interrompit. Il demeura interdit devant sa fiancée abandonnée, blottie tendrement contre sa mère à lui.

Avec une froideur qui l'étonna elle-même, M^{mo} Sternal demanda :

— Que désires-tu?

— Rien... Ne te voyant plus, je craignais que tu ne fusses souffrante...

— Je me repose, et vais revenir parmi vous. Tu constates que je ne suis pas délaissée. Tu peux te retirer.

Guy referma la porte, mais, au lieu de regagner les salons, il s'enferma dans son cabinet. En cette fin de fête, une irritation sourdait en lui.

Il avait aimé Emmanuelle avec fougue, avec passion. Il l'avait aimée assez pour croire, quelque temps que, en lui, l'amour vaincrait l'ambition. Il savait bien que, en usant de patience et de persuasion, son père consentirait à un mariage qui n'aurait pas eu, d'abord, son approbation.

Puis il s'était lassé, comme déjà bien des fois... Emmanuelle n'avait été qu'un caprice... comme tant d'autres... Et avec une sincérité qui l'épouvanta, Guy comprit qu'il ne saurait jamais aimer et que son ambition le dévorerait toujours.

Sachant que son père désirait le marier avec Eliane de Verneuil, dont le nom, la fortune le flattaient ; fier aussi de sa force devant cette petite fille qui l'admirait, alors qu'Emmanuelle, bien souvent, le traitait avec désinvolture, Guy ne résista plus.

Il n'aimait plus Emmanuelle... Son union avec Eliane favorisait ses projets...

Rendre sa parole? Forfaire à l'honneur? Il fit taire ses remords. Qu'en saurait le monde! L'engagement avait été tenu secret.

Et sa lâcheté tergiversant, réclamant des

délais, permit à Emmanuelle d'être au courant des faits avant qu'il se fût décidé à les lui avouer.

Seul dans son cabinet, il essayait de deviner les sentiments intimes d'Emmanuelle.

« Me regrette-t-elle? songeait-il, accoudé à son bureau, les échos de la fête de ses fiançailles venant jusqu'à lui. Elle ne le paraît pas... Elle n'a pas eu de chagrin... C'est ce que je souhaitais... J'eusse été fâché qu'elle souffrît... »

Pourquoi donc alors s'irritait-il?

... Quand il rentra dans le salon, les invités s'apprêtaient à partir.

— Ah! il pleut! cria quelqu'un.

La journée de soleil s'achevait dans la pluie. Nature de mai, capricieuse comme une belle coquette...

Emmanuelle sourit :

« Oui, pensa-t-elle, voilà un symbole. Eliane, vos fiançailles ont commencé dans la lumière. Elles s'achèveront dans les larmes. »

Triomphante, elle pensait à la lettre d'amour, arme terrible entre les mains d'une femme trahie.

VII

LA MAISON DES HEUREUX

Le mariage de Maurice et d'Hélène fut célébré le 15 juin.

Ce fut un mariage très parisien, annoncé à l'avance dans les échos mondains, un déploiement de lumières et de fleurs, une rivalité de toilettes et de jalousies. On s'écrasa dans la sacristie le matin, autour du buffet l'après-midi. Chaque invité donna l'impression d'avoir attendu le lunch pour satisfaire son appétit, et l'on croqua la réputation des absents en même temps que les petits fours.

La perspective d'un second mariage au retour des vacances enchantait tout le monde, et au mariage de Maurice et d'Hélène on ne parla que de celui de Guy.

Les nouveaux époux ne s'en froissèrent pas, n'ayant qu'un désir : disparaître.

Hubert et Emmanuelle, peu attirés par les danses exotiques qu'on lançait à la mode, firent plus ample connaissance en conversant longuement.

— J'ai essayé de dissuader mon frère de son projet, expliqua la jeune fille ; lui et Hélène ont choisi la Hollande comme lieu de leur séjour. Ils veulent visiter les musées d'Amsterdam, les

roses de Harlem. Ne trouvez-vous pas ridicule de consacrer un voyage de noces à la contemplation d'œuvres d'art? Je crois qu'ils trouveront plus intéressant de s'admirer mutuellement.

Hubert riait, de plus en plus séduit par l'originalité d'esprit de la jeune fille, ses allures indépendantes et ses réflexions à l'emporte-pièce.

— Mon frère m'a promis, à son retour, de me faire un cours sur l'École Flamande. Ah! les frères devraient bien se marier tous les jours! De quelle humeur charmante ils sont!

Malgré ses dires, Emmanuelle voyait avec joie s'achever cette journée bruyante. Après l'agitation dans laquelle, depuis un mois, elle vivait, elle aspirait au calme, à la solitude. Elle comptait passer l'été avec sa mère dans quelque coin de campagne, refaire la paix en elle, surtout fuir Guy! Aussi l'acceptation de M^m Lassens à l'invitation faite par les Sternal, au moment de prendre congé, d'aller à Jouy pour les trois mois de vacances afin d'y retrouver Maurice et Hélène, au retour de leur voyage, faillit-elle lui arracher un cri de détresse. Dans l'impossibilité d'opposer un refus, de prétexter une raison valable, elle dut, encore une fois, s'incliner devant les événements qui déjouaient ses projets.

— Alors, Mademoiselle, j'aurai bientôt le plaisir de vous revoir? dit Hubert de Verneuil en présentant ses hommages à sa demoiselle d'honneur; car lui aussi, avec ses parents, acceptait l'hospitalité des Sternal.

Êt ravi de la perspective, sans en chercher la raison, Hubert, avec impatience, attendit le moment du départ.

Chaque été, les Sternal recevaient de nombreux amis dans leur propriété de Jouy.

Dès le début de juillet, la maison se remplit des appels joyeux de la jeunesse, des causeries plus intimes des mères sous les tilleuls ombrageant la terrasse. La salle de billard reçut les amateurs de bridge et de carambolage, et le temps superbe favorisa les excursions. On partait à pied, à bicyclette, à cheval même, dans la campagne avoisinante, jusque dans les bois de Versailles ; et le landeau, attelé de deux fringants chevaux, permettait aux parents de se joindre aux pique-nique organisés dans la forêt de Marly et la vallée de Chevreuse.

La froideur entre Emmanuelle et Guy passait inaperçue. On jugeait naturel les attentions du jeune homme envers sa fiancée, et qu'il préférât, autant que la politesse l'exigeait, la compagnie d'Éliane à celle des autres femmes ; et les sautes d'humeur d'Emmanuelle, ses impatiences et puis ses rires, la brusquerie parfois de ses paroles, son agitation succédant à ses prostrations, ne se remarquaient que d'une seule personne dont les yeux inquiets la suivaient.

Une main s'offrait pour elle dans les passages difficiles, jetait sur ses épaules un manteau quand le vent fraîchissait. Elle relevait la tête pour remercier, certaine de rencontrer le visage fin, allongé d'une barbe blonde, qu'elle compa-

rait de plus en plus à celui d'Henri de Guise.

Un matin, Emmanuelle se dirigeait vers la terrasse qui, au fond du jardin, dominait la vallée de la Bièvre. Un vent d'orage tournoyait, soulevait le sable en remous. Aveuglée, elle tendit les bras, dans sa surprise parla tout haut :

— J'ai du sable plein les yeux !

— C'est votre faute, dit une voix masculine derrière elle.

Elle se retourna, vit Hubert de Verneuil à ses côtés.

— Comment, c'est de ma faute ? protesta-t-elle indignée.

— Si vous avez du sable plein les yeux ? Parfaitement. Pourquoi les avez-vous si grands ?

La réplique la laissa, une seconde, décontenancée. Puis elle esquissa un geste sceptique.

— Oh ! la galanterie, dit-elle, railleuse.

— Eh bien ! la galanterie ?

— Un tas de phrases qu'on apprend aux hommes et qu'ils répètent avec plus ou moins de naturel !

— Quel pessimisme ! remarqua Hubert en relevant devant sa compagne une branche d'arbuste que le vent ployait ; pourquoi la galanterie ne serait-elle pas, en certains cas, synonyme de franchise ?

Elle n'expliqua pas qu'elle ne croyait plus à la sincérité des hommes. Il répéta :

— Ne le pensez-vous pas ?

— Non. Bien des faits m'ont édifiée sur la valeur du cœur humain.

— Qui donc a prétendu que nous étions parfaits ? Les hommes, jamais, ne seront des anges.

Les meilleurs d'entre nous forment de belles résolutions qui défont au premier choc? Mais pourquoi englober l'humanité dans votre dédain? Le mal s'étale effrontément. Le bien s'ignore. Mais si le bien, dans le monde, ne dominait pas le mal, le monde croulerait.

Ils parvenaient sur le plateau. Le ciel lourd pesait sur la campagne; les hirondelles affolées rassaient la terre; la Bièvre, sous le soleil jaune, coulait comme un collier d'ambre, et les arches de l'aqueduc de Buc découpaient une porte sur l'infini.

— Que c'est beau! murmura Emmanuelle.

— Oui, c'est beau, approuva Hubert. Voyez, l'orage menace. Le ciel se voile. La campagne pourtant ne s'émeut pas. Elle sait que la tourmente sera passagère et que la splendeur de l'été lui rendra la lumière. Voilà l'image de l'âme affermie dans son devoir. La tempête peut gronder et le mal l'envelopper. Elle demeure sercine, convaincue du triomphe, un jour ou l'autre, du bien sur le mal.

— Vous parlez comme un traité de méditation, convint Emmanuelle moqueuse.

Hubert se rapprocha. Observateur des passions humaines, il avait deviné qu'une souffrance ravageait ce cœur de jeune fille. Il ne pouvait s'agir que d'une souffrance d'amour. Un sentiment très vif, qu'il nommait sympathie, l'incitait à faire renaître l'espérance dans ce cœur endolori, si pur et si vibrant. De bonne foi, il se laissait emporter par ce qu'il croyait être son ardeur généreuse, son désir d'apostolat.

— Mademoiselle, vous que je sais si droite,

si juste, pourquoi vous laissez-vous dominer par la rancune et l'injustice? Qui de nous n'a à se plaindre de froissements, de trahisons, de lâchetés? Sommes-nous sûrs, nous-mêmes, de n'avoir jamais été l'occasion d'un chagrin? N'avons-nous jamais, sans le vouloir, sans savoir, porté atteinte à un être? Ah! je vous en supplie, montez plus haut, voyez plus clair. Ne rendez pas l'univers responsable de la faute d'un autre rencontré sur votre chemin! Ne regardez plus les mesquineries et les bassesses, songez aux héros cachés ou connus, aux martyrs de la foi et du patriotisme.

« Si j'osais, je dirais que le mal est nécessaire. Car si l'ombre n'existait pas, quel charme aurait pour nous la lumière? Parce qu'il fait nuit, commettons-nous la folie de nier le jour. Pour avoir, ce matin, souffert de l'orage, nous jouirons plus, demain, de l'été triomphant. »

Subjuguée, Emmanuelle écoutait. Hubert disait vrai. L'injustice lui faisait horreur. Et pourtant, dans son cœur, elle entretenait la haine.

— La paix ne s'acquiert pas en un instant. Il faut se donner le mal de la chercher. Il faut parfois, pour la trouver, verser des larmes de sang. La paix est un don de la persévérance, et par cela même, un fruit de la volonté.

Le vent tordait les arbres. Un faible rayon glissa entre deux nuages gris. Une lueur curieuse courut au ras de l'horizon. Dans l'air oppressant, une cloche sonna.

— Midi, dit Hubert à regret. Il nous faut rentrer.

Emmanuelle aurait désiré rester longtemps.

encore, appuyée à la balustrade, écoutant les mots réconfortants. Elle protesta :

— Oh ! nous avons encore quelques minutes ! Ce n'est que le premier coup du déjeuner. Laissons à ces dames le temps de se refaire une beauté.

— Il est vrai, affirma Hubert avec plus de chaleur, que vous n'avez pas besoin de fard pour votre teint.

Elle ne se troubla pas. Les hommages masculins qui, dans un temps, l'avaient grisée, la laissaient indifférente. Elle était pauvre ; les pauvres attirent, mais ne retiennent pas. Et que lui importaient tous les hommes du monde puisque Guy ne l'aimait plus ?

Mais entre eux le charme était rompu, et ils ne poursuivirent pas l'entretien ; ils revinrent en silence. Quand tout le monde, à table, fut assis, M^{me} Sternel parla :

— Mes amis, dit-elle, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

Des cris de joie firent écho à la déclaration. Une grande nouvelle... le mot magique excite la curiosité des plus blasés... Des questions se croisèrent :

— Qu'est-ce donc ? Dites-nous vite !

M^{me} Sternel expliqua :

— Une lettre de Germaine Laronce reçue ce matin nous apprend son entrée au couvent.

Un « ah ! » de stupeur jaillit de toutes les bouches. La nouvelle dépassait les prévisions imaginées. On connaissait, on appréciait fort Germaine Laronce, si vive, si gaie, à l'esprit caustique, qui savait si bien interpréter les say-

nètes, et dont le mariage devait avoir lieu à la fin de l'année.

Les demandes se pressèrent. On exigeait des détails. Dans quel ordre? Et le fiancé?

M^{me} Sternel reprit, le tumulte apaisé :

— Elle entre chez les Petites Sœurs de l'Assomption.

— Que font-elles, ces religieuses? demanda un ignorant.

— Elles visitent les pauvres, font la cuisine, soignent les enfants quand la mère est malade.

— Un bel ordre, il faudrait beaucoup de ces religieuses, approuva une vieille femme.

— Eh bien, moi, je ne crois pas aux vocations! déclara un jeune homme, André Vindy réputé pour ses facéties. Une jeune fille qui entre au couvent, c'est par dépit.

— Comment cela?

— Parce qu'elle craint, pour une raison quelconque, de ne pas trouver de mari.

— Ah! voilà bien une prétention masculine. Tous les hommes sont vexés de se voir préférer Dieu!

Les protestations accablèrent le malheureux garçon qui n'en défendit pas moins sa thèse.

— Ou alors, ce sont celles qui ont eu un chagrin; fiancé mort ou infidèle.

Émmanuelle piqua la tête sur son assiette pour cacher sa rougeur. Mais une petite voix cristalline monta du bout de la table :

— A Dieu, Monsieur, on offre la primeur. On ne donne pas les restes!

On se retourna. Toute rose d'avoir osé donner son avis, Eliane de Verneuil écrasait sous son regard indigné ce hâbleur d'André.

— Fort bien, approuva M^{me} Sternal. D'ailleurs, tel n'était pas le cas de Germaine, fort-gentille et qui devait se marier.

— Au fait, que devient le fiancé dans cette histoire?

— Il paraît, me dit la mère de Germaine, qu'il a menacé de se tuer ; qu'ensuite, vaincu par les raisons de Germaine, il s'est résigné devant le fait.

— Ah ! le beau sujet de roman pour une dame sentimentale ! Germaine au couvent. D'abord désespéré, le fiancé fait amende honorable et s'enferme à la Trappe !

— C'est égal, remarqua une jeune fille ; ce doit être bien pénible d'annoncer à son fiancé qu'on lui rend sa parole !

— Croyez-vous ? questionna la voix lointaine d'Emmanuelle. Il est si simple de se débarrasser des gens !

Guy perçut l'allusion. Déjà fort mal à l'aise, il se tourna vers Eliane dans le but de détourner l'attention d'Emmanuelle :

— Surtout, vous, ne me jouez pas ce tour-là !

Pour le rassurer, Eliane osa le regarder. Une telle tendresse illumina les prunelles candides qu'Emmanuelle frémit.

— Quelle valeur a donc une parole ? reprit-elle, emportée par sa fougue. Pourquoi prendre des formes pour rompre ? La fantaisie, le caprice, doivent-ils durer éternellement ?

— Peste ! s'exclama un jeune homme, savez-vous, Mademoiselle, que vous n'êtes pas rassurante ? On dirait que vous avez une expérience...

— A moins que ce ne soit par les romans, su-

surra une vieille fille dont l'humeur noire avait fait sauver, jadis, les prétendants possibles. On laisse tout lire aux jeunes filles d'aujourd'hui, et pourtant !

Elle leva les yeux au plafond comme pour prendre le ciel à témoin de son courroux.

Violente, Emmanuelle répliqua :

— Je ne lis jamais de romans. Les plus tristes finissent toujours trop bien.

Elle ne calculait plus ses paroles, parlant soudain plus pour elle-même que pour ceux qui l'écoutaient.

— Alors, vous ne croyez pas à la tendresse fidèle, au désintéressement. Vous ne croyez pas à l'amour ?

Le monsieur qui posait la question avait bien des raisons pour douter des affirmations pessimistes. A ses côtés, sa compagne, depuis cinquante ans, partageait sa vie sans jamais qu'une ombre eût terni leur entente mutuelle.

Les paroles d'Hubert sonnèrent aux oreilles d'Emmanuelle. Elle le revit, appuyé à la terrasse, cherchant de toutes ses forces à lui redonner l'espoir. Domptée, elle avoua :

— Je ne prétends pas qu'un sexe plus qu'un autre ait droit à nos foudres. Laissez-moi parler de la généralité.

— C'est déjà mieux.

— Et moi, je ne m'avoue pas vaincu et j'en reviens à mon idée, intervint André Vindy. Sauf des cas isolés (vous voyez, Mesdemoiselles, je m'amende), je maintiens que les jeunes filles qui prennent le voile ont subi des déceptions !

Guy perdit contenance. Il se baissa, simulant de ramasser sa serviette. Les vacances n'en

étaient qu'à la première semaine, et il avait déjà hâte de les voir achevées. Comment tiendrait-il trois mois en ces circonstances?

Mais, près de lui, la même petite voix claire domina le tumulte :

— Vous vous faites trop d'honneur, Monsieur. Alors, selon vous, un homme a le droit de briser la vie d'une femme?

La fiancée de Guy suscitait un vif intérêt. Cette jeune fille silencieuse, rougissante et timide, possédait donc une personnalité?

Et les lèvres aux rondeurs enfantines s'avancèrent dans une moue adorable :

— Une créature n'a pas le droit de briser la vie d'une autre. Et quand elle prend ce droit, on ne lui en laisse pas le pouvoir.

— Mademoiselle, je veux discuter avec vous ! Ainsi, une jeune fille — prenons l'exemple d'une jeune fille pour généraliser, bien que cela, hélas, arrive souvent aux pauvres hommes — trahie par son fiancé, doit-elle mourir de chagrin ou se cloîtrer?

— Ni l'un ni l'autre, Monsieur. Quand l'un des deux, comme c'est le cas de Germaine, abandonne son fiancé pour se consacrer à un idéal supérieur, il ne trahit pas ; il transforme sa tendresse.

« Mais quand l'un des deux abandonne sans raison, par inconstance, par caprice, alors il ne mérite ni chagrin ni regret.

« Moi, je suis sûre ; quand on méprise, on n'aime plus ! »

A la déclaration succéda le silence. Cette théorie nouvelle déconcertait plus d'un. André Vindy étendit la main vers Eliane de Verneuil :

— Mademoiselle, je m'incline devant votre innocence. Si, au ciel, j'ai le droit, comme ici, de discuter avec vous sur ces questions, je consens à vous suivre !

— Me suivre, répliqua Eliane. Non, j'ai assez de mal à y aller seule. J'aurais trop de peine à vous remorquer.

Un éclat de rire accueillit la spirituelle répartie dont les parents profitèrent pour mettre fin à la dispute.

Et la radio n'étant pas, à cette époque, encore découverte, on oublia l'orage, Germaine et son fiancé en tanguant au son du phonographe.

VIII

HAINES DE FEMME

Maurice et Hélène revinrent à la mi-juillet. Ils étaient trop bien élevés pour manifester publiquement leur bonheur, et trop intelligents pour le dissimuler. Et, de fort bonne grâce, ils se laissèrent entraîner par la jeunesse exubérante dans les joyeuses randonnées.

Un jour, ils allèrent visiter le camp d'aviation de Saint-Cyr où, peu de temps auparavant, Pégoud, en une heure devenu célèbre, avait réussi le looping ; et les avions, tournoyant dans la lumière, bouclaient à leur tour. Comme

une phalange d'oiseaux, ils volaient dans les nuages ; on eût dit un départ d'hirondelles, l'immigration des cigognes, et le bourdonnement des moteurs, couvrant les grandes voix de la ville, résonnait comme un chant d'espérance.

Les pilotes en pantalons rouges, sans apparence d'émoi, montaient dans la carlingue sur laquelle éclatait, comme un bouquet de fleurs de France, la cocarde tricolore. Les spectateurs se pressaient aux grilles, enivrés du spectacle, vibrant de la même fièvre, de la même émotion. Le patriotisme, qu'on croyait mort, faisait, au même rythme, battre les cœurs. De grands souffles d'espoirs, venus on ne sait d'où, avec le vent soulevé par les avions, passaient sur la foule. On attendait un prodige, on espérait un miracle. La France enfin avait confiance dans l'avenir.

— L'aviation, elle deviendra notre cinquième arme, expliquaient les officiers aux privilégiés admis dans l'enceinte. Elle n'est pas encore au point, mais, avec quelques as comme Pégoud, elle prendra la suprématie sur nos concurrentes. Laissez-nous travailler encore quelques années, et dans la prochaine guerre vous verrez : nos aviateurs étonneront le monde.

Rien pourtant ne respirait plus la paix que ces familles venues de Versailles et des environs, de Rocquencourt et de Louveciennes, assister à ce spectacle nouveau. Rien pourtant n'évoquait la guerre dans les rues ombragées de tilleuls ; et ils ne donnaient pas l'impression de vouloir mourir, les gentils Saints-Cyriens qu'on croisait, le plumet flottant au vent,

et que le baptême de leur Promotion élèverait, le mois suivant, au grade de sous-lieutenant.

Emmanuelle s'enthousiasmait pour ces raids audacieux.

— Oh ! que je désirerais, moi aussi, monter en avion ! m'élever très haut, dans l'azur ! croire que je vais toucher le ciel !

Hubert se pencha vers elle :

— S'élever, on le peut toujours. Monter, c'est aller droit dans la lumière, vers l'idéal et le beau. Je voudrais vous apprendre à monter.

Elle ne donna à ces paroles qu'un sens symbolique, le désir du jeune homme à l'engager à plus d'optimisme. Mais les mots qu'il venait de dire, spontanément, révélèrent à Hubert le secret qu'il portait dans son cœur sans l'avoir encore compris :

Il aimait Emmanuelle.

Le sentiment qui le jetait vers elle, c'était l'amour. Et, dans la voiture qui, au trot cadencé du cheval, les ramenait à Jouy, il se laissait envahir par un trouble jusqu'alors inconnu.

Tout bas il répétait, dans l'émoi de son cœur : « Emmanuelle, je vous aime. »

Les arbres glissaient le long des routes. Sur la terre lassée de la chaleur du jour, la paix du soir lentement descendait. Sous les futaies, on entendait l'eau courir.

« Emmanuelle, je vous aime. » répétait Hubert, le regard perdu sur l'infini.

Le pas vif du cheval rythmait l'hymne d'amour, et le parfum des roses traînait dans l'or du soir. Les étoiles s'allumaient, jetées

dans l'espace bleu, et les grillons dans l'herbe sonnaient le couvre-feu.

« Comme c'est bon d'aimer par un soir pareil ! » pensa Hubert avec un frisson.

Après le dîner, on s'attarda sous les tilleuls. La lune répandait une lueur blanche. Émma-nuelle, sans savoir pourquoi, la compara à un suaire qui les envelopperait tous. Elle frémit, comme à l'approche d'une menace. Hubert, près d'elle, la contemplait.

Dès le lendemain, le jeune homme s'ouvrit de ses désirs à ses parents. M. et M^{me} de Verneuil firent quelques réserves.

— Son frère a une grande valeur. Elle, nous ne la connaissons pas.

— Moi, je la connais. C'est une nature d'une sensibilité ardente sous des dehors légers. La seule objection que vous pourriez m'opposer serait son manque de fortune.

— Le mariage représente pour nous une union de cœurs, et non une association de bourses, un échange de noms.

— Elle ignore mes sentiments, continua Hubert, et j'ignore encore plus si elle les partage. Je préfère lui parler en premier, la sonder, avant la demande officielle.

— Ce n'est pas du tout protocolaire, affirma M. de Verneuil.

— Laisse-nous avant, conseilla la mère, prendre l'avis de M^{me} Sternel. Elle nous donnera, sur les Lassens, une opinion impartiale.

Seule avec son mari, M^{me} de Verneuil expliqua, avec une pointe de mélancolie.

— Mon ami, nous devons vivre avec notre temps. Les mariages ne se contractent plus

comme autrefois. Rappelez-vous : à dix-huit ans, le jour de ma sortie de pension, on m'apprit que je devais vous épouser. J'ignorais votre existence. Vous ne me connaissiez pas. Le jour de notre première entrevue, on nous fiança. Trois semaines après, nous partions en voyage de noces.

— L'avons-nous regretté ?

— Non, parce que nous étions aveuglément soumis à nos familles, que notre vie était tracée d'avance. Était-ce un bien ? Était-ce un mal ? Je ne juge pas je constate. Le ménage de nos enfants ne ressemblera pas au nôtre ; sans doute, s'aimeront-ils autant.

« Laissez, laissez. Il n'est pas bon de rester sur ses positions. Il faut comprendre, admettre les courants d'idées. Un peu de romanesque, un grain de poésie, n'ont jamais altéré le bonheur. »

Et M. de Vernueil, cette fois encore, comme depuis trente ans, reconnut la sagesse de sa femme.

M^{me} Sternal accueillit avec joie la possibilité d'une union entre Émmanuelle et Hubert. Jamais la jeune fille ne trouverait mari plus dévoué que ce jeune homme qui l'avait si bien comprise. Et elle oublierait bien vite sa déception.

Fort du consentement de ses parents, Hubert, pourtant, ne se pressa pas de parler. Il savait trop aller au-devant d'un refus. Mais comme, quelques jours plus tard, il croisa Émmanuelle au détour d'une allée, il la retint, et les mots vinrent à ses lèvres, presque involontairement :

— Mademoiselle, je désirerais vous parler.

Il remarqua son étonnement. Elle ne soupçonnait rien. Les bruits extérieurs, la vibration de l'âme des autres ne trouvaient plus en elle de résonance. Cloîtrée dans son chagrin comme dans une tour d'ivoire, elle ne se prêtait qu'au monde, et ne s'y mêlait plus.

Au-dessus des frondaisons vertes, les cimes violacées se découpaient sur un fond d'or. Silencieux, ils laissèrent, l'un à côté de l'autre, glisser quelques minutes. Le soleil, derrière les crêtes, tombait comme un gros ballon rouge ; une étoile s'alluma, fragment de diamant dans une coupe irisée.

Émmanuelle, gaiement, demanda :

— Que voulez-vous me dire ?

Le plus simple, avec une nature aussi franche, était d'aller de l'avant, droit au but. Sans préambules, Hubert avoua :

— Mademoiselle, mon aveu va vous surprendre ; je sais que vous ne vous en doutez pas. Je vous aime. Voulez-vous devenir ma femme ?

Elle eut un sursaut, les yeux agrandis de stupeur, les idées en déroute.

Les mots prononcés quelques mois plus tôt elle allait à nouveau les entendre. Et cela lui parut à la fois ridicule et odieux.

Devant les yeux bruns que remplissaient les larmes, larmes de surprise, d'émoi, et de souffrance aussi, une pitié immense souleva Hubert, une pitié plus grande que son amour.

Il reprit, très bas :

— Pardonnez-moi l'émotion que je vous cause. Je vous aime, non par caprice, non pour

un temps, mais pour toujours. Me refuserez-vous votre confiance? Me refuserez-vous le plus léger espoir?

Elle s'effondra sur le banc, la tête dans ses mains ; une telle détresse le bouleversa. Il ne supposait pas le mal aussi profond.

Il saisit les mains qui voilaient le visage ; il faisait peine à voir, meurtri par les larmes, lui qu'un sourire, forcé ou réel, toujours illuminait.

— Ma chère petite enfant, ne m'obligez pas à me taire. Je sais tout. J'ai deviné votre secret. J'ai compris qu'on vous a pris votre cœur, et qu'on vous a...

Il se tut, devant l'épouvante qui se peignit sur les traits ravagés.

— Vous savez? vous savez? balbutia-t-elle à travers ses sanglots.

Se méprenant sur le motif de sa terreur, Hubert continua :

— Il me fallut peu de temps pour connaître qu'une grande désillusion avait brisé en vous la confiance en la vie, la source de toute joie. Et c'est ainsi que je vous ai aimée.

« Suis-je franc? C'est peut-être parce que, sans le savoir, je vous aimais déjà que j'ai voulu vous redonner la gaieté, l'espérance. A mon insu, peut-être, plaidais-je ma cause en vous forçant à croire à la sincérité des autres.

« Oh! Emmanuelle, vous avez foi en mon amour? »

Elle fit un geste d'affirmation. Sa tête se fendait. Elle les connaissait, ces mots. Mais dits par un autre, ils ne la faisaient pas frémir

de la même émotion. Son cœur était bien mort. Personne jamais ne le ferait revivre.

Son silence était plus éloquent qu'une réponse. Hubert ne s'avoua pas vaincu.

— Je n'exige pas, de vous, une promesse immédiate. Ah! prenez tout le temps nécessaire. Confiez-vous à mon affection. Vous avez été déçue par un être. Je le fus par plusieurs. Je ne vous demande qu'un mot d'espoir. Je vous aime tant!

Les paroles remuaient en elle de lointains échos. Ah! n'en existait-il pas de nouvelles, et fallait-il donc toujours employer les mêmes?

Sa loyauté lui donna le courage de parler.

— Je suis désolée, mais je ne peux pas... Oh! vous n'aurez pas trop de peine... Vous m'oublierez...

— Le croyez-vous? ricana Hubert. Vous me donnez bien la preuve du contraire!

Elle sanglota plus fort. Elle souffrait autant de la souffrance qu'elle occasionnait que de la sienne propre.

Éxaspéré, Hubert voulut à toutes forces défendre son bonheur.

— Alors, cria-t-il, parce que je suis honnête, parce que je suis sincère, vous brisez ma vie! Vous n'avez pas pitié de moi! Vous conservez le souvenir et le regret d'un homme indigne de vous, qui ne sut pas vous apprécier, vous mériter. Alors, parce qu'il a plu à un misérable, à un lâche, à...

— Taisez-vous!

Elle avait bondi pour arrêter ce flot d'injures. Sans le savoir, il insultait le fiancé de sa sœur.

— Taisez-vous, répéta-t-elle avec autorité, et ses larmes séchées ; il ne vous appartient pas de juger.

Une telle supplication se lisait dans ses yeux qu'Hubert eut conscience d'un secret qu'il ignorait. Il se tut, ne pouvant plus lutter.

— Merci, dit-elle plus calmement. Merci de me donner un peu de tendresse, un peu de pitié, dans la solitude ou depuis si longtemps je m'enlise. Mais il m'est impossible, je vous assure, de vous donner un espoir.

— Même dans quelques mois ? Même dans très longtemps ? Je vous attendrai tout le temps nécessaire.

Il répétait les promesses de l'autre. Elle se sentait mourir.

— Ah ! murmura Hubert, debout devant elle, je ne pourrai pas tenir rigueur à celui qui vous fit tant de mal si sa trahison vous permet d'être à moi !

Éperdue, elle s'enfuit, sans se retourner, comme une folle, heureusement, sans rencontrer personne, monta l'escalier, dans sa chambre s'abattit dans un fauteuil, les idées en fuite.

Hubert l'aimait. Comme Guy. Mieux que Guy. Hubert était un homme loyal, un homme de cœur. Elle savait qu'il l'attendrait... qu'il n'épouserait qu'elle...

La magie de l'amour opérait sur sa détresse. Un peu de douceur descendait en elle... Être aimée... Cette saveur ne lasse jamais...

Elle n'aimait pas Hubert, mais Hubert servait d'instrument de haine... Épouser Hubert, ce serait renoncer à l'envoi de la lettre. Par

contre, quel triomphe de l'épouser, lui, riche titré, trois mois après la trahison !

Epouser Hubert... quelle vengeance superbe et qui dépasserait l'autre ! Quelle revanche éclatante !

Elle ne l'aimait pas. Jamais elle ne l'aimerait. Mais aimer, est-ce donc là l'essentiel ? Et n'est-il pas plus avantageux de se faire aimer ? Tous les jours, des femmes épousent des hommes qu'elles n'aiment pas. En sont-elles plus malheureuses ?

Alors, parce qu'il avait plu à un homme de faire d'elle son jouet, deviendrait-elle une épave dans la vie ? Vieillirait-elle sans but, sans foyer, sans amour ?

Elle se berça de ces fantômes. Son cœur, depuis trois mois, se nourrissait de haine. C'était bon d'y sentir renaître un peu de joie.

Soudain le revirement s'opéra. Elle arpenta la pièce, dans sa fureur massacrant les coussins, tordant, entre ses doigts, les objets malléables :

« Qu'est-ce que cela peut me faire qu'il m'aime ? murmurerait-elle blême, et les dents serrées. Suis-je responsable s'il flambe comme de l'amadou ? L'ai-je recherché, encouragé ? Ai-je fait la coquette ? Ne pouvait-il me laisser tranquille ? N'avais-je pas assez de chagrin ? Non, non, je ne l'épouserai jamais ! Il est méchant ! Je le déteste ! »

Sa haine contre Éliane, dans son esprit cause de tout le mal, s'exaspéra. Sa jalousie renversait les rôles. Elle oubliait que Guy l'avait délaissée avant de songer à Éliane. Elle accusait Éliane de lui avoir pris Guy.

Tremblante de rage et de douleur, elle s'adressait à Eliane comme si la jeune fille, présente, eût pu l'entendre.

« Oh ! vous êtes sûre de vous, parce que vous êtes riche ! Vous me l'avez volé, mais je me vengerai ! Vous recevrez la lettre, et, si vous refusez le mariage, ce sera un scandale abominable ; et si vous, enfant timide et timorée, vous ne vous défendez pas, vous serez malheureuse ! Je me vengerai de vous, de Guy, d'Hubert ! Je me vengerai de tous ! Mon malheur sera votre triomphe ! Et quand vous serez tous malheureux, ah ! alors, peut-être, connaîtrai-je enfin la joie ! »

IX

LE PARDON

L'échec d'Hubert auprès d'Emmanuelle ne fut connu que des intéressés. M^{mo} de Verneuil, froissée dans son orgueil de grande dame et de mère, se départit, envers la jeune fille, de sa bienveillance, et la traita avec autant de froideur qu'il était possible sans éveiller de soupçons.

M^{mo} Sternal fut peut-être la plus émue. Emmanuelle aimait-elle donc Guy au point de re-

fuser tout mariage? Et M^{me} Sternel pressentit que son fils, dans ses hommages, avait dépassé les limites permises.

Après un moment de désespérance, Hubert reprit espoir. Ses trente ans, son tempérament de luttteur lui redonnèrent le goût de l'effort. Il comptait sur le temps, il s'entêta dans sa volonté de vaincre la résistance d'Emmanuelle. Et pour l'avoir plus âprement conquise il ne l'en aimerait, plus tard, que davantage.

Quelques jours encore passèrent, lumineux et dorés. Les bruits du monde s'éteignaient aux portes de ce village que l'été transformait en roseraie. Les vacances semblaient devoir être éternelles, et chacun s'abandonnait à la béate insouciance des heures bleues de farniente.

Emmanuelle, un matin, une raquette sous le bras, se rendait sur le court lorsqu'elle croisa Eliane qui rentrait du jardin, un bouquet de roses dans les mains. Emmanuelle allait passer, froide à son habitude, quand Eliane l'arrêta :
— Regardez ces fleurs, dit-elle gentiment. Je les ai cueillies moi-même, toutes fraîches de la rosée, et les fais porter dans le cabinet de Guy.

Une crispation tordit les lèvres d'Emmanuelle.

— Des roses? fit-elle sèchement, sans même savoir ce qu'elle disait ; il ne les aime pas.

Une contrariété très vive passa sur l'aimable visage qui presque aussitôt se rasséréna :

— Je l'ignorais, car alors j'eusse choisi d'autres fleurs. Mais puisque c'est moi qui lui offre ces roses, elles lui plairont.

Éliane marchait vers la maison ; d'un geste brusque, Emmanuelle la retint :

— Venez avec moi, ordonna-t-elle.

Docile, Éliane obéit à la volontaire injonction et s'appuya au bras de sa compagne.

— Alors, demanda Emmanuelle d'un ton âpre que l'autre ne remarqua pas, parce que vous lui donnez ces fleurs, vous êtes certaine que Guy les aimera? Êtes-vous si sûre de son amour?

— Quelle étrange question! Comment donc en douterais-je? Il me l'a dit. Je le crois.

— Évidemment. Déjà, l'autre jour, par vos réflexions enfantines — je n'emploie pas un autre terme! — on a pu juger de votre crédulité.

— Êst-ce donc être crédule de croire ce qu'on vous dit? demanda Éliane en marchant d'un pas si léger qu'elle semblait voler. Vous niez la franchise, la sincérité. Vous aussi, êtes-vous persuadée qu'autour de nous on ment?

« Oh! je sais bien que certains prétendent que le monde n'est que fausseté, hypocrisie, lâcheté! Je ne partage pas ces opinions et je vous tiens tous en plus haute estime.

« Êt d'ailleurs, que viennent faire ici ces généralités? Quel intérêt aurait Guy à me dire des choses qu'il ne penserait pas? »

Déroutée par cette candeur, Emmanuelle ne trouva rien à répliquer. Quel intérêt? Êt sa fortune? Mais, argent, ambitions, cupidité, étaient pour Éliane des mots creux. Elle jugeait les consciences sur la sienne propre. Êt les bassesses ne l'atteignaient pas.

— Vous l'aimez donc? questionna brutalement Emmanuelle.

Les joues roses s'empourprèrent :

— Si je l'aime? Oh! oui, je l'aime, de toutes mes forces!

Une absurde jalousie gonfla le cœur d'Emmanuelle. Elle se persuadait, depuis le premier jour, qu'Eliane n'aimait pas Guy, ne l'épousait que sur l'instigation de sa famille. Elle s'opposait à ce qu'Eliane aimât Guy comme elle-même l'avait aimé.

Et voici que près d'elle, Eliane doucement murmura :

— Si je n'épousais pas Guy, j'en mourrais de chagrin.

Emmanuelle s'arracha de l'affectueuse étreinte. A la jalousie, s'unissait la colère envers cette petite qui affirmait un amour plus fort que le sien puisque Emmanuelle, de sa douleur, n'était pas morte.

— Non, Mademoiselle, dit-elle durement, on ne meurt pas de chagrin.

Surprise, la jeune fille leva la tête :

— Qu'en savez-vous? Vous n'avez pas souffert.

Elle s'imaginait, dans son ignorance enfantine, que les souffrances se revêtent de longs voiles de deuil, qu'elles prennent l'aspect de visages longs et desséchés. Elle ignorait que celles qu'on doit dissimuler au monde sont les plus douloureuses, et que souvent, hélas, le rire n'est que la transformation des larmes.

L'ironie cingla Emmanuelle comme un fouet. On osait lui dire qu'elle n'avait pas souffert, et l'affirmation venait de la fiancée de Guy!

Son désir augmentait de se pencher sur cette âme fraîche, de la percer à fond, dans une volonté de vengeance... ou dans un sentiment qu'elle ne discernait pas.

— Vous mourriez de chagrin si un obstacle entre vous et Guy surgissait. Mais si un jour Guy ne vous aimait plus, dites-moi, que feriez-vous?

Eliane devint si blanche qu'Émmanuelle eut honte de sa cruauté. Mais l'émotion, très vite se dissipa.

— S'il ne m'aimait plus? Jamais je n'ai envisagé ce cas. Quand on s'aime, n'est-ce pas pour toujours? S'il ne m'aimait plus, c'est qu'il ne m'aurait jamais aimée. C'est donc, comme vous le disiez tout à l'heure, qu'il aurait menti. Alors, comme je le mépriserais, je ne l'aimerais plus.

— Êt vous ne souffririez pas?

— Non.

« J'ai raisonné ainsi », pensa Émmanuelle. « J'ai méprisé, je n'aime plus. Êt je souffre encore. Comment se fait-il? »

Elles avançaient sous les voûtes de verdure. Les oiseaux chantaient sur leurs pas. L'air brûlant desséchait les fleurs.

Eliane parut hésiter, puis se décidant, posa à nouveau sa main sur le bras d'Émmanuelle :

— Mademoiselle, laissez-moi vous exprimer la sympathie que vous m'inspirez. Elle date du premier jour où je vous ai connue. Vous ne vous souvenez pas. C'était à la fête des fiançailles. Je vous apercevais à travers une gerbe de roses. Je vous ai souri. Vous ne m'avez pas répondu. Je vous ai aimée, tout de suite. En

vous, j'ai eu confiance. Et je veux tout vous dire.

— Non, non, se débattit Emmanuelle ; nous ne nous connaissons pas. Vous ne pouvez m'apprécier. Vous ignorez qui je suis.

Alors qu'elle nourrissait contre elle de perfides desscins, Emmanuelle ne pouvait admettre d'être, par l'enfant, choisie pour confidente.

Obstinée, Eliane poursuivit de sa voix claire :

— Quelques-unes de mes amies, rencontrées au cours et dans le monde, prétendent que des jeunes gens ont aimé des femmes avant leur mariage, et que, parfois, ils délaissent leurs femmes pour en aimer d'autres. Je prétends que leurs assertions sont monstrueuses, et mes amies se rient de moi. Pourtant, à force de les entendre, ces affirmations me troublent. Je n'ai jamais osé questionner maman, ces idées sont trop mal, et je me reproche de ne pouvoir les chasser.

« Et j'ai souhaité rencontrer une jeune fille plus âgée que moi, à qui je confierais mes doutes, comme à une grande sœur. Rassurez-moi, Mademoiselle, vous si intelligente, si instruite, si sérieuse. Oh ! dites-moi que ces jeunes filles ont lu ces histoires épouvantables dans des livres qu'on m'interdit d'ouvrir. Dites que Guy n'a jamais aimé personne avant moi. »

Une telle innocence bouleversa Emmanuelle. Quelle âme de cristal possédait cette enfant qu'on allait marier à l'automne ?

La supplication ardente lui fit user d'un faux fuyant :

— Si vous appreniez que cela fut, que feriez-vous ?

Une expression résolue transforma les traits juvéniles. Emmanuelle en fut frappée. Cette fillette possédait un cœur de femme.

— Ce que je ferais? Mais nous tombons dans le cas prévu tout à l'heure. Je n'aimerais plus puisque je mépriserais.

— Oui, reprit lentement Emmanuelle, vous aimez Guy, je l'admets, mais à votre manière. Vous ignorez l'amour.

Elle calma, d'autorité, les protestations d'Éliane.

« Vous l'aimez, mais non comme il faut aimer.

« Aimer, c'est accepter les faiblesses, c'est prendre sa part des fautes de l'aimé, l'aider à les racheter. C'est aimer, quand même, malgré tout... »

Elle n'osa pas achever, surprise elle-même de le penser :

« Aimer, c'est pardonner. »

Éliane eut un radieux sourire :

— Si je l'aime, qu'importe que ma manière soit différente de celle des autres.

Qu'importait la manière? Emmanuelle sentait sa jalousie, sa rancune fondre sous la chaleur de cette âme de lumière.

Un cri d'Éliane la fit sursauter :

— Voilà Guy.

Le jeune homme, en effet, venait à leur rencontre. Un pli barra son front hautain. Emmanuelle s'en aperçut, releva la tête dans un défi. Ah! il avait rejeté la fiancée encombrante, et elle le tenait pourtant sous sa puissance! Un mot d'elle pouvait le perdre. Il ne savourait

pas l'essence même du bonheur : la tranquillité. Et qu'est-ce donc qui l'humilierait le plus? La vengeance ou la générosité?

Emmanuelle les laissa tous deux descendre l'allée, puis elle se retourna. Dans un joli mouvement de spontanéité, Éliane s'était, des deux mains, suspendue au bras du jeune homme. Ils s'éloignaient, indifférents aux jeux de la lumière, aux harmonies de la nature, aux effluves des fleurs les frôlant au passage.

Un cri jaillit, involontaire, des lèvres d'Emmanuelle :

« Pauvre petite ! »

Elle voulut se défendre, se ressaisir, interdire dans son cœur l'accès de la pitié ; en flots irrésistibles, la pitié l'inonda.

Guy, peut-être, comprenait la valeur de l'amour qui lui était offert, s'en montrerait digne, il le purifierait. Car, malgré ses dires, la désillusion tuerait Éliane. Certaines âmes résistent à la souffrance, à la séparation, à l'absence. Elles ne résistent pas à la désillusion. Si, un jour, Éliane apprenait que Guy n'était pas l'être loyal qu'elle chérissait, elle en mourrait.

Le soleil montait plus haut dans le ciel, et la chaleur de juillet rendait muets les oiseaux. Au fond du jardin, la source clapotait, et les roses s'effeuillaient sous l'ardeur du jour.

Une larme mouilla les cils d'Emmanuelle, et elle répéta, cette fois, volontairement, son mot spontané de tout à l'heure :

« Pauvre petite ! »

Au déjeuner, Guy ne parut pas. Parti pour Paris plaider une affaire, la dernière avant la fermeture des audiences, il devait rentrer le soir.

Au début de l'après-midi, Emmanuelle vint trouver sa mère.

— J'ai quelques courses à faire à Paris, dit-elle ; comme aucune promenade n'est projetée, je vais partir, et rentrerai demain dans la journée.

M^{me} Lassens ne discutait jamais les projets de sa fille. Emmanuelle partit par le train de quatre heures.

Le visage irradié d'une lumière intérieure qui la transfigurait, Emmanuelle, au sortir de la gare, sauta dans l'autobus qui démarrait.

La chaleur pesait sur le véhicule. La jeune fille resta sur la plate-forme.

Le soleil mettait des taches sanglantes aux vitres des maisons ; les balcons s'ourlaient d'un filet rouge. Sous les arbres déjà roussis, des enfants trempaient leurs doigts dans l'eau des ruisseaux rares.

Paris sentait le cambouis, la poussière et l'essence.

Un camelot monta sur le marchepied, hurla le titre des journaux du soir : *L'Ultimatum de l'Autriche à la Serbie ; Dernières Dépêches.*

Il tendait à Emmanuelle la feuille humide encore de l'encre d'imprimerie. Elle détourna la tête. Les affaires politiques ne l'intéressaient pas. Et comme l'autobus stoppait au coin du boulevard Raspail, elle descendit.

Alors, la gravité de l'acte qu'elle allait accomplir s'imposa si fort à son esprit, que pour dominer son trouble et s'armer de courage, elle s'assit sur un banc vide du square de la Croix-Rouge.

Les promeneurs étaient peu nombreux. Personne à elle ne portait attention. Comme trois mois auparavant, dans l'allée du Luxembourg, elle était seule en face de sa souffrance ; et, comme en ce jour, protégée par sa solitude, elle pleura.

Mais ce n'étaient plus les larmes de révolte, de regrets inutiles. C'étaient les larmes douces, les larmes qu'en versant on savoure, les larmes qui soulagent et qui rendent plus forts.

Une douceur inconnue en elle se répandait, la vivifiait, s'infiltrait dans ses veines, et qu'elle charriait avec son sang.

Ses rancunes, ses jalousies, ses projets mal-faisants n'étaient plus qu'un souvenir et qu'un remords. Redevenue elle-même, elle se demandait, remplie de confusion : « Est-ce moi qui ai pensé cela ! »

Sa souffrance ne s'atténuait pas, mais un baume lui donnait la force de la supporter, de

même qu'une huile versée sur une plaie vive atténue la blessure.

Elle ne haïssait plus.

La pureté d'une enfant avait désarmé l'injustice de sa haine.

Elle pardonnait.

Et la paix qu'elle avait en vain cherchée dans la rancune et la colère, qu'elle avait cru trouver dans l'assouvissement de la vengeance, elle la découvrait enfin, ineffable et profonde, dans l'acte héroïque du pardon.

Tranquille, elle laissait glisser l'heure. Le soleil flamboyait dans des rayonnements d'or. C'était l'heure exquise, l'heure atténuée, l'instant où chaque chose exhale son dernier parfum avant de s'endormir, l'instant qui permet les espoirs du lendemain.

Calmée et résolue, Émmanuelle se leva pour achever sa journée.

Pour la première fois depuis longtemps, un sourire flottait sur ses lèvres un peu pâles.

Elle croyait, dans le pardon, ne trouver que la paix.

Et la joie y fleurissait...

X

L'APPEL DU TOCSIN

Guy entra dans le vestibule de son appartement. Maria, qui avait accompagné à Paris son jeune maître, accourut au devant de lui, et familièrement respectueuse l'interrogea :

— Eh bien ! ce procès ?

Le jeune homme passa un mouchoir sur ses tempes humides de sueur :

— Je l'ai gagné, mais après une lutte de plusieurs heures. L'affaire a retenu la Cour l'après-midi entière. La fatigue, la chaleur de la salle d'audiences, celle de la rue, m'ont épuisé. Nous repartirons demain, au lieu de ce soir. Là-bas, on comprendra, on ne s'inquiétera pas !

Son visage portait la trace de son effort. Des cercles noirs bistraient ses yeux brillants ; le nez s'allongeait sous une tension nerveuse.

— Aussi, ma bonne Maria, vous serez bonne de me préparer mon dîner tout de suite. Après, j'irai faire un tour au Luxembourg.

— Alors, questionna Maria vibrante de curiosité et plus encore de sympathie, vous avez eu beaucoup de succès ?

— Un peu, concéda Guy : mais son accent de triomphe démentait la modestie de ses paroles. Oh ! la partie adverse n'était guère intéressante : un Juif, fripon, voleur, condamné déjà pour banqueroute frauduleuse, mais qui avait su si bien tourner les termes du contrat à son profit qu'il semblait l'honnête homme à côté du plaignant.

« Dans ma volonté de vaincre, je me suis surpassé. J'ai parlé, emporté par mon élan, sans même plus consulter mes notes. Les mots ont jailli, irrésistiblement. J'ai fait appel au bon sens, à la droiture des juges. Comment condamneraient-ils un honnête homme, père de famille, commerçant irréprochable, au profit d'un étranger venu dans le pays prendre la place des Français ? Eût mes arguments spontanés convainquirent les jurés, et dans le fond de la salle, un auditeur a crié : « Bravo ! »

— Ah ! je suis contente, bien contente, répéta Maria plus fière du succès de son maître que d'un succès personnel.

— Eût à part cela, rien de nouveau ? Pas de visite ? De courrier ?

— Si fait. Cet après-midi, j'ai trouvé, portée à la main, et glissée sous la porte, une lettre pour vous, monsieur Guy.

— Sous la porte ?

— Je l'ai posée sur votre bureau.

Intrigué, Guy se rendit dans son cabinet. L'enveloppe portait le nom « Monsieur Guy Sternel » sans autre indication.

Il décacheta, retira un feuillet de papier, y jeta les yeux. D'abord, il ne comprit pas. Il reconnut, sur la lettre froissée, son écriture.

Puis des mots, au hasard, le frappèrent : « Je vous aime tant que ma vie sera trop courte pour vous le dire... Car vous êtes celle que j'ai rêvée, que j'ai attendue. »

Alors, il devint blanc comme un linge. Il avait compris.

Émmanuelle lui renvoyait sa lettre... preuve concrète de leur rupture... de son oubli absolu du passé...

C'était comme si elle lui disait, dressée dans sa fière attitude :

« Allez, soyez en paix... Je ne vous trahirai pas. Votre fiancée jamais ne saura la vérité. Je jette un voile sur ce qui fut. »

Et elle l'avait apportée elle-même, glissée sous la porte, redoutant les erreurs de la poste, les commérages du concierge... Sa délicatesse se manifestait dans ces attentions.

Les yeux de Guy s'attachèrent à la lettre. Elle portait la date de février. Juillet s'achevait. Dans ce court espace, que d'événements avaient passé !

Émmanuelle... comme il l'avait aimée... et puis cet amour s'était éteint, comme une flamme qui tombe lorsqu'elle n'est plus alimentée. Et il savait que si Émmanuelle eût été riche comme Eliane, son amour, servant son ambition, eût survécu.

Eliane... la fiancée blonde lui apparut, mais atténuée, pâlie, comme un pastel fané. L'aimait-il ? Jamais encore il n'avait osé, face à sa conscience, se poser la question.

Oui... un vague sentiment, parce qu'elle était frêle et qu'elle s'appuyait sur lui... Oui, parce que par sa parenté, sa fortune, elle lui permet-



trait de prendre figure dans le monde, d'avancer sa position...

Là encore, l'orgueil intervenait. Des caprices toujours ; jamais l'amour.

Possédait-il un cœur ? Non, il n'avait qu'une âme de parvenu.

« Je suis indigne de vous, mais votre amour me mettra à votre hauteur... Soyez sûre de moi, comme je suis sûr de vous... »

Les mots le lacéraient comme des scies aiguës. Comme il l'avait aimée et comme elle avait dû souffrir !

Ah ! si sa fiancée apprenait ces faits, un jour ? Mais non, toute crainte devenait vaine. Emmanuelle brisait elle-même l'arme qui l'aurait pu venger. Et pour l'avoir si longtemps conservée, sans doute la pensée lui était-elle venue de s'en servir. Et puis, dans un geste sublime, elle pardonnait.

Pardonner ? L'orgueil de Guy se cabra. Il était donc coupable, malgré ses beaux sophismes ?

Et plus encore que la vengeance, qu'un scandale, la générosité d'Emmanuelle l'humilia.

Et les remords enfin montèrent, comme des flots qui ont brisé leurs digues.

Ah ! cette faute, comme elle jetterait une ombre sur son chemin ! Sa vie aurait beau s'allonger, et le couvrir d'honneurs, l'ombre le poursuivrait, marchant plus vite que le triomphe !

Il évoqua la scène de l'après-midi, au Palais de Justice : l'enthousiasme déchaîné par sa plaidoirie, son éloquence enflammée pour la

défense du Droit, les félicitations de ses confrères, sa réputation d'homme loyal ainsi consacrée.

Lui, l'homme intègre, l'homme loyal? Un ricanement s'étrangla dans sa gorge contractée. Que penserait-il, celui qui, dans la salle, avait crié « bravo », s'il apprenait que cet avocat avait abandonné une fiancée irréprochable, sans même lui donner de raison?

Une impression jamais ressentie lui brûlait la poitrine. Il se rejeta en arrière pour fuir les souvenirs. Ils revinrent, plus tenaces, l'enserrèrent comme des pieuvres : la grande allée du Luxembourg secouée par le vent noir, les semaines passées dans la magie de l'amour, son séjour à Amiens. Et la dernière scène, dans le salon, au mois d'avril. Quelle superbe indifférence elle avait affectée! De l'indifférence? Non, du mépris. Il s'étonnait maintenant de l'avoir pu supporter.

Elle l'avait aimé, pourtant. Pourquoi ne paraissait-elle pas le regretter? Mais, au fait, il aurait été fâché qu'elle souffrit. Il avait espéré qu'elle accepterait la rupture avec sa saine raison. Pourquoi donc ce mépris, tout à coup, l'irritait-il?

Eliane? Mais oui, il se devait de penser à Eliane. Pourquoi réveiller le passé mort? se laisser envahir par des remords inutiles? Eliane... l'image blonde s'estompait...

La sonnerie du timbre, à la porte d'entrée, retentit à coups précipités. Guy glissa la lettre dans son portefeuille, et courut au vestibule vers ce visiteur inattendu qui l'arrachait à ses torturantes pensées. Il reconnut l'un de ses

amis, lieutenant dans un régiment de l'Est.

— Toi ici, quelle surprise !

— Oui, je débarque à l'instant, revenant du Midi où je passais mes vacances avec mes parents. Un télégramme me rappelle à Nancy. A tout hasard, je me suis informé chez ton concierge si tu étais encore à Paris.

— Quelle heureuse idée ! s'exclama Guy en faisant entrer l'officier dans le salon aux volets clos, aux meubles couverts de housses, et, ouvrant les persiennes : Alors, quoi de nouveau ? Tes parents ?

— Alors, vieux, ça y est !

— Qu'est-ce qui y est ?

— Mais la guerre !

Guy le dévisagea, incrédule.

« Mais voyons, as-tu lu les journaux ? Cet ultimatum à la Serbie, c'est le coup de tocsin !

« Ah ! comprends-tu ma joie ? Voilà réalisée la raison de notre vie, notre but atteint ! La guerre, la revanche, la grande râclée aux Allemands ! »

Guy, adossé au piano, conservait sa pâleur. L'ombre mauve du crépuscule envahissait la pièce. Le lieutenant s'arrêta :

— Ah ! mon ami, pardonne-moi ! Nous ne pouvons avoir la même mentalité. Tu as choisi une carrière plus pacifique. Et puis, tu es fiancé.

Guy eut un pincement au cœur.

— Ah ! je t'en prie, dit-il sèchement, ne tombe pas dans l'exagération que j'ai tant reprochée aux officiers : se croire les seuls à servir le Pays, les seuls aptes à le défendre !

« Me prends-tu pour un lâche ? Doutes-tu,

ajouta-t-il avec une méprisante ironie, que je suis homme loyal, toujours prêt à remplir mon devoir? »

Guy ne comprit pas encore, ce soir-là, pourquoi le tocsin rendait à ses oreilles un son de délivrance.

XI

LA GUERRE

— Savez-vous, mademoiselle Eliane, qu'à votre place, je serais terriblement jalouse?

La phrase du plaisant André Vindy, au moment où l'on s'asseyait à table pour le déjeuner, suscita la curiosité générale. L'interpellée leva sa jolie figure ingénue :

— Et de qui, je vous prie?

— Mais, de M^{lle} Emmanuelle, parbleu! Elle et Guy sont partis presque en même temps et ils reviennent ensemble! Ils se sont certainement donné rendez-vous!

Les cils de Guy battirent; ironique, Emmanuelle s'exclama :

— Un rendez-vous avec M. Guy? Ah! que non! j'avais bien mieux à faire!

Guy avait envie de jeter André par la fenêtre.

Eliane regarda son amie :

— Je ne suis pas jalouse de M^{lle} Emmanuelle, dit-elle.

La jeune fille s'inclina :

— Merci de votre confiance. Elle est bien placée.

— Bon ! Voilà une nouvelle pique décrochée au sexe fort dont nous sommes, mon cher Sternal, les dignes représentants ! M^{lle} Emmanuelle entend par là que tu ne vaux pas la peine qu'on soit jalouse de ta fiancée !

— Elle n'a peut-être pas tort.

Cette phrase dite, il la regretta. Ne signifiait-elle pas qu'il avouait sa faute ? acceptait le pardon ?

Profitant d'un silence, Emmanuelle regarda Guy en face :

— Eh bien, Monsieur, vous qui avez vu du monde, quelles nouvelles rapportez-vous de Paris ?

Pour la première fois, depuis leur rupture, elle lui adressait la parole directement. Elle le prenait à partie, devant tous. Elle le plaçait au même rang que les autres. L'indifférence remplaçait le mépris. Et Guy dut s'avouer qu'il préférerait encore son mépris à son indifférence.

— Oui, quoi de nouveau, à Paris ? interrogea un monsieur qui trouvait économique d'accepter, quelques semaines, l'hospitalité des Sternal, mais s'ennuyait terriblement à la campagne.

Il y faisait horriblement chaud ! répondit Guy, incapable de dire autre chose.

Venu avec l'idée de crier la nouvelle, de répéter son entretien avec le lieutenant, d'annoncer la catastrophe prochaine, le courage lui

manquait pour parler. La conversation s'orienta sur son succès ; on lui prédit un avenir superbe ; les de Verneuil en furent flattés. Guy jugeait son triomphe une mesquinerie, lui qui sentait la terre trembler sur ses assises. Comment parler de guerre à ces joyeux convives discutant les projets de vacances ? Les fronts respiraient la plus parfaite tranquillité. En quels termes jeter le moins d'épouvante dans le cœur des mères ? Et l'éloquence de Guy pour la première fois le trahissait.

Le café fut servi sur la terrasse. Appuyé au parapet, Guy écoutait les mots sans relier les idées. On parlait d'une excursion en breack à Malmaison.

Guy eut l'impression d'être séparé du monde ; il se compara à un voyageur parvenu au faite de la montagne tandis que ses amis en gravissaient le versant. Il ne se pressait pas de les appeler, car au sommet de la montagne s'ouvrait le vide où ils allaient être précipités.

Lui seul connaissait le secret de l'heure à venir. Il était l'avant-garde, la sentinelle avancée, le veilleur sur la tour. Et il ne donnait pas l'alarme. La connaissance du danger ne le diminuerait pas. Eût Guy laissé ses compagnons dormir de leur dernier repos.

Alors, tous ses efforts pour parvenir, ses ambitions, ses succès et ses luttes devaient s'anéantir sur un champ de bataille !

Mourir à vingt-sept ans !

Une révolte le secoua ; puis son habitude de déduire le calma. Rien ne pouvait arrêter le cours de la fatalité. Le tocsin sonnait ? Il marcherait.

Il les regarda tous, ses parents, ses amis, sa sœur menacée dans son jeune bonheur ; une vague de tendresse l'entraîna vers Maurice qui lui était demeuré, jusqu'alors, indifférent. Tous, tous ces jeunes gens railleurs, inutiles ou de valeur, ils étaient tous menacés, Guy les évoqua, raidis sur la terre froide, sans l'aumône d'un linceul.

Alors, elle était destinée à la boucherie, sa génération, qui s'était élancée, ivre de joie, d'espérance, vers un avenir qu'elle rêvait meilleur ? Voilà quel devait être le résultat des conquêtes de la science, du progrès et de la civilisation ? Telles étaient les conséquences de l'amour de la paix, du rêve de la fusion des races, des discours éperdus sur la fraternité, et la suppression des frontières ?

Sa carrière... son mariage... Et Guy se revit, cadavre déjà rigide, rapporté à sa fiancée le jour où elle devait célébrer ses noces.

La guerre éclata comme un coup de foudre dans un ciel pur au sein de cette campagne paisible. Eût personne ne songea à se plaindre.

Les optimismes comptaient sur les diplomates pour éviter le cataclysme. Le 31 juillet au soir, on disait encore : « ça s'arrangera ». Les gens bien informés (et Dieu sait si cette époque en

abonda !) prédisaient : « Cela durera trois semaines. Le premier choc sera si terrible qu'il n'y aura qu'une bataille. »

La mobilisation s'opéra, non pas dans le calme, mais dans l'enthousiasme. Sur les voies ferrées, les trains passèrent, bondés de jeunes gens pleins d'entrain, les wagons entre eux reliés par des guirlandes de fleurs aux couleurs tricolores.

A Jouy, la guerre faisait cesser la villégiature. En hâte, les jeunes gens regagnèrent leur domicile où les attendaient les feuilles de route. Tous s'embarquaient avec joie, sûrs de la victoire, sûrs surtout de revenir.

A Paris, les gares du Nord et de l'Est déversèrent des voyageurs revenant des départements limitrophes. Des bruits étranges commençaient à courir : les Allemands, avant la déclaration de guerre, avaient franchi la frontière ; on avait vu des uhlands sur la terre française. Un avion prussien, dès le 1^{er} août, bombardait Paris, mutilant une fillette, avant que l'ambassadeur d'Allemagne ait quitté la rue de Lille.

Les boutiquiers fermaient leurs magasins ; plusieurs, sur les volets de fer, dessinèrent des drapeaux. Un plombier placarda cette affiche : *Fermé pour cause de villégiature. Les commandes, cet hiver, seront reçues à Berlin.*

M^{mo} Lassens voulut réunir sa famille avant le départ des jeunes gens. Ils s'embarquaient le lendemain, chacun dans une direction différente. Les femmes refoulaient leurs larmes pour ne pas mutuellement se démoraliser, pour ne pas surtout attrister les combattants. La haine séculaire reprenait ses droits, et l'on

disait : « le Boche », sentant que c'était là le terme le plus injurieux de mépris.

La lumière du couchant traînait dans les rues une lueur de sang. Par les fenêtres ouvertes à la tiédeur du soir, montait la rumeur des chevaux emportant au pas rythmé les régiments.

Quand minuit sonnèrent, Maurice, discrètement, fit observer qu'il était temps de partir. Alors, on se leva, on se hâta, chacun s'ingéniant à faire croire qu'il ne redoutait rien, qu'il s'agissait, en l'espèce, d'une marche militaire, et que sous peu de semaines on se retrouverait, comme ce soir, unis et tous présents.

Sur le palier, on s'attarda ; on prétextait avoir oublié un objet pour s'accorder le droit de demeurer. Dans l'émotion des adieux, Hubert s'approcha d'Emmanuelle.

— Mademoiselle, dit-il très bas, me laisserez-vous partir sans une parole d'espoir ?

Elle avait, dans son désarroi, oublié qu'il l'aimait. Elle ne répondit pas. Quelque chose de trouble passait en elle, qui n'était ni de l'angoisse ni de la peur.

Les jours à venir s'ouvraient sur le mystère. Qui donc pouvait assurer le lendemain ? Il lui était impossible de s'engager sans crainte de forfaire à l'honneur ou de le regretter. Mais ne devait-elle pas une arme morale au soldat qui partait ?

Elle leva la main, comme pour le bénir :

— Nous reparlerons plus tard de cela. Après la guerre.

Après la guerre... Tout le monde parlait de retour. Quels étaient ceux qui reviendraient ?

Emmanuelle ne pouvait se dispenser de tendre

la main à Guy. Leurs regards se croisèrent. Celui de la jeune fille disait : « Je pardonne à celui qui va peut-être mourir pour me défendre. » Et dans celui qui s'attarda sur elle, elle lut la reconnaissance pour s'être tue.



En revenant, le lendemain, d'accompagner Maurice, M^{me} Lassens, brave jusqu'au départ, eut chez elle une crise de larmes. Hélène y mêla les siennes. Emmanuelle s'enferma dans sa chambre, broyée de souffrance sous son apparente fermeté.

Maurice venait de les quitter, les serrant toutes trois dans ses bras, si fort qu'Emmanuelle en avait frémi. Un froid intérieur la pénétrait, glaçait, lui semblait-il, son sang jusqu'en son cœur... Maurice... elle n'osait s'abandonner à ses terreurs folles.

L'image de Guy surgit devant elle, sans qu'elle le voulût, sans même qu'elle en eût conscience. Guy, à cette heure, prenait aussi le train. Emmanuelle l'évoqua, entouré de ses parents, de sa fiancée.

Pourquoi donc cette vision la fit-elle gémir ?

La place d'Éliane n'était-elle pas auprès de Guy quand il allait mourir ?

Mourir ? Par une aberration en apparence inexplicable, elle oublia Maurice, ne pensa plus qu'à Guy. Se pourrait-il qu'un jour on ramenât Guy, frappé d'une balle ? ou qu'on apprît qu'un

éclat d'obus avait, au vent du ciel, dispersé ses membres?

Oh! quelles absurdités! Non, une telle monstruosité ne serait pas permise! Guy reviendrait, vivant...

Il reviendrait... et il se marierait après la guerre... Et la souffrance l'ayant purifié, il apprécierait l'amour d'Éliane, le comprendrait, il serait heureux.

Mais oui, il serait heureux! pourquoi donc souffrait-elle comme elle n'avait encore jamais souffert?

Émmanuelle se leva, arpenta la pièce, s'accusant de dureté, de manque de cœur. Qu'avait-elle donc à penser à Guy quand Maurice restait menacé? Guy? Ah! il se souciait bien peu d'elle à présent! Mais oui, il s'en souciait peu! Pourquoi cette vérité, qu'elle savait depuis longtemps, la révoltait-elle?

À cette heure, Éliane était près de lui... Sans doute l'embrassait-il... Pourquoi, évoqué à distance, ce baiser la brûlait-elle comme un fer rouge?

À mi-voix, elle appela : « Guy... Guy... » Une douceur descendait en elle... c'était un appel, une plainte douce ; le murmure d'un enfant qui souffre et qui demande un secours... « Guy... » Le nom vibra plus fort sur les lèvres décolorées.

Émmanuelle sursauta, comme sortant d'un rêve.

Un rêve, en effet... car son cœur dormait depuis quatre mois. Il n'était qu'assoupi. Il refusait de mourir.

Alors, épouvantée, elle vit enfin clair en

elle-même.. Elle comprit soudain que sa douleur venait seulement de sa fierté blessée. La tourmente qui emportait Guy vers la mort lui rendait sa conscience. Elle s'appuya au mur, défaillante et blême. Guy... elle l'aimait infidèle comme elle l'aimait au temps où elle s'était promise... Le serment jaillit avec un flot de larmes : « Oh ! Guy, vous savez bien que je vous aime et que je n'aimerai jamais que vous ! »



M^{me} de Verneuil entreprit des démarches pour s'engager comme infirmière. Elle se heurta à des difficultés qu'elle ne soupçonnait pas. Le personnel de la Croix-Rouge, recruté d'avance, se trouva à son poste dès le premier jour. De plus, la marche foudroyante des Allemands sur Paris, après l'envahissement de la Belgique, fit évacuer les blessés sur l'intérieur, et on n'hospitalisa, dans les ambulances de la capitale, que les intransportables.

M^{me} Sernel, au courant des tentatives infructueuses de M^{me} de Verneuil, proposa aux dames de ses amies de revenir à Jouy et d'offrir leurs services à l'ambulance provisoire qu'un Comité de Versailles venait d'y fonder.

Cette généreuse initiative fut entendue, et M^{me} Sernel, de Verneuil, ainsi que M^{lle} Lassens, Émmanuelle et Hélène, se retrouvèrent, en des circonstances bien différentes, dans la propriété que personne n'osait plus appeler *la Maison des Heureux*.

Éliane seule fut tenue, par sa mère, à l'écart des salles de blessés, et elle n'obtint que l'autorisation de venir offrir des gâteaux aux malades, de leur servir de secrétaire à certaines heures de la journée. Éliane se résigna mal. « Je fais l'office de mes bonbons fondants », disait-elle. Puis, comme toujours, après avoir protesté, elle se soumit.

Au combat de Mulhouse, le 6 août, Hubert de Verneuil fut frappé d'une balle au front. Quand il reprit connaissance, des têtes, coiffées de casques à pointe, l'entouraient.

Il était prisonnier.

Sa nature bouillante s'indigna contre l'injustice de son sort. Parti pour combattre, pour agir, pour user ses énergies, « être utile », faire œuvre belle, il ne put supporter l'idée d'être inactif dès le début de la guerre.

Toute tentative d'évasion était d'avance vouée à l'échec. Mais ses vellités de résistance le firent garder à vue.

Un train l'emmena, avec bien d'autres, vers une destination secrète. Parqués dans des fourgons, les pansements à peine renouvelés, plusieurs blessés succombèrent en cours de route. Aux gares, la population hostile, massée aux barrières, les insultait. Quand, au bout de longs jours de voyage, le train stoppa, ils se trouvaient sur les côtes de Finlande.

Hubert sombra dans la désespérance. Pour

combien de temps était-il rivé là, perdu, isolé, inutile?

Oir reçut sa première carte à la fin août, alors qu'on était sans nouvelles de lui depuis l'ouverture des hostilités. Bien des familles envièrent les de Verneuil, rassurés jusqu'à la fin sur le sort de leur fils. Mais sa mère, qui connaissait son ardeur, sa fougue, son amour de la lutte, s'épouvanta de le savoir en captivité.

Emmanuelle et Eliane ne se quittaient plus. Emmanuelle, répondant à la sympathie qu'elle avait inspirée, ne résistait plus au charme de la douce jeune fille. Le pardon accordé, la paix descendue dans son âme, sa jalousie et sa rancune ne trouvaient plus d'écho en elle. Et, reconnaissant les qualités d'Eliane, elle acceptait d'être traitée en grande sœur.

— Vous ne me parlez jamais de Guy? dit-elle un jour à Eliane.

— Je ne pensais pas que cela pût vous intéresser.

— Comment pouvez-vous croire que ce qui vous touche me laisse indifférente?

Emmanuelle goûtait à pleines coupes la saveur d'aimer, d'aimer quand même, sans espoir et sans joie. Elle jouissait de la liberté de pouvoir, sans contrainte, et tout haut, prononcer le nom cher. Et Eliane ne s'apercevait pas qu'Emmanuelle parlait de Guy avec autant d'émotion, autant de tendresse, qu'elle en parlait elle-même.

Maurice fut tué le 8 septembre. Un éclat d'obus le frappa en pleine poitrine. Il mourut pendant son transfert à l'ambulance sans avoir repris connaissance.

On ne trouva, dans ses vêtements troués, que les fragments d'une lettre tachée de sang. On ne sut jamais à qui elle était destinée : la sœur, la mère, ou la femme.

Pendant deux jours, Hélène demeura invisible. Dans le calme, la solitude, le recueillement, elle accepta le sacrifice, prit des forces pour achever seule le long chemin qui s'ouvrait devant elle. Au salut du pays, Maurice avait donné sa vie. Elle offrit sa douleur.

— J'ai été sa femme, c'est ce qui me donne la force de vivre, dit-elle quand on la revit, deux jours plus tard, les yeux cernés, les traits défaits, dans les salles d'ambulance.

Emmanuelle ne trouvait plus le courage de se ressaisir. Avec la douleur de perdre un frère chéri, un sentiment, dont elle se rendait compte avec un sursaut de honte, augmentait sa détresse.

Elle s'était sacrifiée, quelques mois plus tôt, pour le bonheur de son frère et d'Hélène. A quoi servait-il, ce sacrifice, puisque Hélène était veuve ?

Hélène, comprenant le brisement qui s'était fait en sa belle-sœur et en sa belle-mère, leur confia, pour les relever, le secret que Maurice avait appris, quelques heures avant de tomber.

— Maurice ne mourra pas tout entier, leur dit-elle, les pressant sur sa poitrine où déjà battait un autre cœur. Nous élèverons l'enfant dans le culte de son père.

Maurice avait eu le temps de léguer à sa femme le gage suprême de son amour.

Et M^{me} Lassens, dans l'espoir du petit être fragile qui réclamait sa part de vie, et n'aurait que des femmes pour le défendre, sentit s'atténuer en elle l'acuité de sa douleur.

Emmanuelle, en émoi, recueillit le fruit de son immolation. Le bonheur de Maurice, le bonheur d'Hélène, déjà ne comptaient plus. Par son héroïsme fraternel, la chair du mort ressuscitait.

L'été s'acheva. Les roses moururent sur leurs tiges où personne ne les cueillait plus.

Et septembre colora de fauve et de roux la lisière clairsemée des bois.

XII

QUAND LA SOUFFRANCE A PASSÉ

Légèrement blessé. — Hôpital 54, Dinard. — Serais heureux quelqu'un vint. — GUY.

Cette laconique dépêche, reçue moins de

trois semaines après la mort de Maurice, causa une nouvelle émotion.

Légèrement blessé était un terme trop vague. Pour une égratignure, aurait-on transporté un soldat aux confins de la Bretagne? Et Guy ne tenait-il pas à ménager les siens avant de leur apprendre une cruelle vérité?

M^{me} Sternel ne pouvait pas entreprendre le voyage ; M. Sternel n'en avait plus la force.

— C'est moi qui irai, déclara Hélène. Et son accent résolu fit taire toute objection.

« Et moi? pensa Éliane. Ne va-t-on pas m'emmener? Ma place ne serait-elle pas auprès de lui? Pourquoi n'accompagnerais-je pas Hélène?

Elle osa en parler à sa mère.

— Je n'y consentirai pas, répondit M^{mo} de Verneuil. Il obtiendra sans doute une permission qu'il passera ici. Tu le verras sous peu.

Elle n'exprimait pas sa pensée entière. Le chagrin d'Hélène, la douleur des deux mères, la jetaient dans de vives appréhensions. Éliane atteignait à peine ses dix-huit ans. La guerre briserait-elle aussi sa vie? Serait-elle veuve avant d'avoir été épouse? M^{mo} de Verneuil s'accusait d'imprudencce en ayant fiancé sa fille si jeune. Mais qui donc, au mois de mai, quand on avait décidé le mariage pour octobre, aurait pu se douter des catastrophes qui fondraient en été?

Le voyage d'Hélène dura deux jours. Les communications étaient longues, fort difficiles ; on laissait passer des convois de blessés, et les trains conduisant vers les lignes les soldats ayant terminé leur instruction militaire. Les

territoriaux, gardes-voie aux passages à niveau, sous les ponts, et à proximité des rivières, signalaient, quelquefois, des suspects ; et les trains, prudemment, ralentissaient, restant souvent, des heures, la nuit, entre deux gares.

A l'hôpital de Dinard, Hélène fut reçue par le gestionnaire. Il s'émut un peu devant cette jeune femme en grand deuil au premier mois de la guerre. Ce n'est que plus tard, l'habitude prise, et la sensibilité s'émuissant, que dans les ambulances on prévint brutalement les familles.

Le gestionnaire doucement la ménagea.

— Votre frère va mieux ; je puis vous apprendre maintenant qu'il nous a causé bien des craintes. Nous désespérons de le sauver.

— Menez-moi vers lui, immédiatement.

— Il est loin d'être rétabli. S'il est hors de danger, son état reste grave.

Hélène ne pouvait plus pâlir. Seulement, elle se sentit défaillir sous ces réticences.

— Soyez courageuse, Madame, car avant d'aller à lui il est indispensable que vous connaissiez la nature de sa blessure.

— Mais quoi ? Achevez ! Vous me faites mourir !

— Nous avons dû lui faire l'amputation d'un bras.

Hélène eut presque un soupir de soulagement. Une mutilation, qu'était-ce, à côté de ceux qui ne reviendraient pas ?

Le gestionnaire la conduisit vers la chambre paisible. Il reposait dans l'étroit lit de fer, pâle que, en qualité d'officier de réserve, Guy occu-

défait, méconnaissable. Au bruit de la porte s'ouvrant, il tourna des yeux vitreux, n'eut même pas la force de sourire. Il tendit sa main — sa main gauche — à sa sœur.

— Mon Guy, fit Hélène, retenant à grand-peine ses larmes, me voici. As-tu beaucoup souffert?

— Beaucoup, répondit-il faiblement. Comme tu es bonne d'être venue! Je n'espérais pas si tôt l'un de vous, toi surtout, ma chère petite sœur. Donne-moi des nouvelles de tous. Maman?

— Elle voulait venir; nous l'en avons dissuadée. Elle reste bien faible.

— Ma bien chère Hélène, dans une lettre écrite du front, on ne peut exprimer ses sentiments. Je partage ta douleur. Maurice mort, toi veuve. Pourquoi n'est-ce pas moi?

— Guy, tais-toi. Ne prononce pas des paroles sacrilèges. Le retour de Maurice ne m'eût pas consolée de ta perte.

— Pas plus que le mien n'apaise ta souffrance. Un mari, c'est bien plus qu'un frère, surtout quand il s'agit d'un frère comme moi. A quoi suis-je bon? continua-t-il avec accablement. Personne ne m'attendait.

— Guy, je t'en supplie, ne dis pas, ne pense pas de si affreuses choses! Maman, notre pauvre père. Éliane...

— Ah! Éliane, murmura Guy avec un accent qu'Hélène ne désinit pas.

— Éliane, j'en suis certaine, désirait m'accompagner. Elle m'a remis une lettre pour toi. Je te la ferai lire quand tu seras plus calme.

— Je suis mutilé, dit-il tout bas.

— Guy, douterais-tu de ta fiancée? Elle t'aime, tu le sais, et elle trouvera dans ton malheur une raison pour te chérir davantage.

— Ah! quand on m'annonça qu'on devait m'amputer, j'aurais préféré qu'on me laissât mourir!

— Tu ne sais pas ce que tu dis. Tout, mais pas la mort!

Elle eût donné sa vie pour se trouver, seulement une heure, au chevet de son mari. Guy eut pour elle un regard de tendresse qu'il n'avait jamais eu.

— Hélène, tu ignores combien des semaines passées devant la mort peuvent vous transformer. Je ne suis plus celui qui est parti. Le passé me semble si loin qu'on dirait qu'il fut, par un autre, vécu. Oh! les heures coupables de ma vie que je voudrais effacer!

— Tu les as effacées, avec ton sang.

— Certaines ne peuvent se racheter. Une mutilation, c'est la déchéance physique. La déchéance morale est pis encore.

Maternelle, elle voulut l'apaiser :

— Ne pense plus à tout cela. Ne t'inquiète pas de l'avenir. Je suis venu te porter les baisers de tous. Guéris-toi vite. C'est tout ce que nous exigeons.

Elle était si tendre qu'il se laissa convaincre. Épuisé de son effort pour parler, Guy s'assoupit, sans avoir réclamé la lettre d'Éliane. Hélène en fut un peu surprise ; et, près du blessé, protégeant son sommeil, elle écrivit à sa famille.

Pour la jeune veuve, cette mutilation ne représentait qu'une minime épreuve. Mais à

Jouy, les parents ne la jugèrent pas de cette façon.

La plus affectée fut M^{me} de Verneuil, qui se hâta de faire part de la nouvelle à son mari, garde-voie dans la Nièvre. Leur fille, à dix-huit ans, était fiancée à un homme de vingt-sept, qui devenait mutilé. M^{me} de Verneuil souhaita que le jeune homme comprît son devoir en rendant sa parole.

Eliane, au sein de la consternation générale, n'osa faire éclater sa joie. La mutilation entraînait la réforme. Guy reviendrait, et ne partirait plus. On ne redouterait plus pour lui ni les blessures ni la mort. Les craintes de ces six semaines fondaient, d'un seul coup. Dans son égoïsme d'amoureuse, Eliane oubliait les combattants toujours dans les tranchées, les blessés guéris qui regagnaient le front ; et son inexpérience l'empêchait de comprendre la souffrance que créait à Guy sa mutilation.

Des démarches furent tentées pour le faire admettre dans l'hôpital de Jouy. Le voyage pénible augmenta ses souffrances. Il arriva, très déprimé. Sa robuste constitution, sa joie à retrouver les siens, la jeunesse agirent autant que les soins, et, trois semaines plus tard, il obtenait l'autorisation d'aller en convalescence chez lui.

Octobre s'épanouissait ; les rouilles de l'automne mêlaient leurs notes harmonieuses. Devant la mélancolie des jours d'automne, Guy pensait : « Voilà l'image de ma vie. »

Il supportait mal sa déchéance physique ; un homme, fier de sa force, conscient de sa séduction, ne se résigne pas à s'avouer diminué.

Son orgueil, de ce fait, atteint, il devenait plus humble dans ses pensées. Quelque chose en lui était changé : moins d'ironie, et plus de douceur. La souffrance, ayant posé son empreinte, continuait à creuser son sillon.

Il s'enlisait dans une tristesse qu'on attribuait à son malheur. On s'efforçait, autour de lui, de le distraire. On ne lui arrachait pas un sourire. Éliane ne comprenait pas la raison de cette humeur. Puisqu'ils étaient réunis, n'était-ce pas le bonheur ? Des mots lui venaient aux lèvres : « Puisque nous nous aimons, de quoi vous plaignez-vous ? » Elle ne les prononçait pas, pressentant qu'ils n'étaient pas ceux, par lui, attendus. Elle s'asseyait, timide, à ses côtés, sans oser lui parler. Lui caressait les cheveux de sa fiancée, et pourtant la fuyait. Ét son regard, quand il se posait sur elle, recélait une détresse infinie.

Personne ne parlait plus des projets d'avant-guerre. M^{me} de Verneuil jugeait téméraire de confier sa fille, si jeune et si délicate, à un homme de vingt-sept ans qui n'aurait plus la force de la protéger, que sa faiblesse mettait, plus qu'un autre, à la merci d'un accident, et dont la situation se trouvait compromise.

M. de Verneuil partageait les craintes de sa femme. Il conseillait la patience, comptait sur le temps, laissait venir les événements. Guy était un héros, il l'admettait ; mais les lauriers, après la guerre, se faneraient vite. Un mari se doit d'offrir autre chose à une femme qui lui fait don de sa jeunesse et de sa fortune.

M^{me} Sternel se rendait compte des sentiments inavoués de M^{me} de Verneuil. Ét elle

présentait une crise décisive sans deviner sous quelle forme elle se dénouerait.

Eliane demeurait étrangère à ces hésitations qui la mettaient en cause. Elle croyait qu'on attendait la fin de la guerre pour parler mariage. La guerre ne durerait pas toujours. Quelques mois d'attente passeraient vite. Elle trouvait en effet malséant de penser à des réjouissances au milieu des calamités publiques. Car elle ne se représentait pas un mariage célébré autrement qu'avec une nombreuse assistance, au son des orgues et des coups de halberde des suisses, du piaffement des chevaux hennissant aux grilles de l'église, et des toilettes des dames près des habits noirs des messieurs.

Car la mode n'était pas encore, en octobre 1914, de se marier avec son filleul de guerre, ou « par procuration » dans la blouse d'infirmière.

Eliane, confiante, attendait le retour de tous, y compris celui de son frère. Et présentement, dans la joie de posséder son fiancé, elle ne craignait ni ne souhaitait plus rien.

XIII

TROP TARD !

La Commission de Réforme convoqua Guy à Versailles. Il dut, à cet effet, se faire plusieurs fois ausculter. Il partait en voiture, et ne rentrait que le soir. Ces jours-là, sa famille ne le voyait plus.

Un après-midi, comme il donnait l'ordre d'atteler, Éliane se tourna vers lui.

— Emmenez-moi, supplia-t-elle.

M^{me} de Verneuil lança à sa fille un regard courroucé. Guy observa le ciel :

— Vous êtes bien gentille de vouloir m'accompagner, mais je n'ai besoin de personne. Et il va pleuvoir.

Les cils d'Éliane se mouillèrent. Guy ne la recherchait plus. Qu'y avait-il donc entre eux de changé ?

Guy, en sortant de l'hôpital, s'attarda dans Versailles. Au hasard, il erra dans les rues, sur les avenues le long desquelles courait déjà un vent humide et froid. Les camions sautaient sur les pavés bosselés ; des blessés au bras de leurs infirmières profitaient des derniers beaux jours d'automne qui doraient le parc de reflets fauves.

Mais la promenade n'offrit à Guy aucun dérivatif à ses tristes pensées. Il revint vers la voiture et donna ordre au cocher de filer sur Jouy.

La pluie pénétrante et fine, dont les premières gouttes tombèrent sur la côte de Buc, rendait la route glissante. Le trot du cheval scandait les réflexions de Guy. Le mois vécu dans les grandes batailles, puis dans l'inaction morne des premières tranchées, lui semblait plus long que sa vie passée. Sa jeunesse choyée, son égoïsme inconscient, ne l'avaient pas préparé à la rude école de la souffrance. Elle l'avait stupéfait. Puis elle l'avait vaincu.

La misère partagée avec des compagnons, que la menace de la mort rendait ses frères, avait incliné son âme vers une charité jusqu'alors ignorée. Alors que, auparavant, il se jugeait d'essence supérieure aux autres, il n'avait été, dans la mêlée humaine, qu'une unité.

La vie lui apparut alors sous un autre sens, plus large et plus profond.

La vie? Des honneurs, de la gloire pour les privilégiés; la misère et la servitude pour les autres; puis, pour tous, la mort au bout.

Il avait voulu être riche, goûter l'ivresse de la puissance. A quoi servait-elle, son ambition, maintenant qu'il allait mourir?

Il s'examina à cette lumière nouvelle; ses erreurs, ses défaillances, sa dernière faute surtout, pesèrent sur sa conscience qui, enfin, prenant sa revanche, refusait de se taire. Il comprit que la vie ne nous est accordée que pour en faire le don aux autres, qu'il nous faut jeter dans le trésor commun nos vertus et nos

forces, héritées ou acquises. Expier? Il le pouvait, par sa souffrance, sa jeunesse sacrifiée. Mais comment réparer?

Alors, lui, l'homme orgueilleux, lui, l'homme fort, il s'était senti, devant la mort, effroyablement faible. Les honneurs du monde ne pesaient pas plus, devant la justice immanente, qu'une vie humaine dans la lutte sanguinaire sous la pluie des obus.

Le désir le saisit, pour ses dernières heures peut-être, de s'envelopper dans une tendresse si grande qu'elle se répercuterait dans l'éternité.

Mais cette tendresse-là, il l'avait rejetée, de ses propres mains, reniée, perdue pour jamais. Ah! comme il comprenait que son cœur ne s'était, absolument, donné qu'une fois! Mais au temps où il se croyait riche de l'avenir, l'ambition, les désirs de jouissances lui avaient semblé préférables à l'amour véritable. Il avait pu l'oublier, Emmanuelle, croire qu'il ne l'aimait plus; mais devant le néant des vanités humaines, la splendeur de l'amour avait repris ses droits.

Et comme il comprenait qu'il n'avait aimé, dans Eliane, que le moyen de parvenir; qu'elle ne l'avait que flatté; comme il savait maintenant qu'il n'aimerait qu'Emmanuelle!

Il avait souhaité la mort pour se libérer d'Eliane. La mort qui simplifierait tout. La mutilation, en le rendant à la vie, le jetait dans de sombres perplexités. Tout le reste du monde ne lui importait plus puisque Emmanuelle était perdue pour lui.

L'égoïsme là encore intervenait dans son

amour. La tendresse désintéressée d'Éliane ne lui suffisait plus. Il réclamait Emmanuelle parce qu'il avait besoin d'elle. Mais quand donc l'amour humain, même le plus élevé, cesse-t-il d'être une recherche de soi-même?

Le trot ralenti du cheval tira Guy de sa torpeur. La route s'élevait, en une côte sensible. Les arbres pleuraient au bord du chemin. Sous la pluie, devant la voiture, une femme marchait, revêtue d'une blouse bleue d'infirmière.

Guy posa la main sur l'épaule du cocher :
— Rejoignez cette dame, dit-il. Je suis un officier blessé. Sans doute va-t-elle à l'ambulance de Jouy. Je la prierai de monter en voiture.

Dans ces temps de calamités publiques, on oubliait les convenances mondaines et les bornes étroites du protocole. Guy, prêt à présenter sa requête, tressaillit en reconnaissant, sous le voile, Emmanuelle.

Il ne pouvait se dispenser de faire son offre, surtout devant le domestique. Maladroitement, les yeux baissés, il expliqua :

— Mademoiselle, il pleut, vous êtes mouillée, montez, je vous en prie.

Et tout aussitôt, il reprit :

« Si vous le désirez, je reviendrai à pied. »

En d'autres circonstances, par fierté, Emmanuelle n'eût pas voulu s'avouer gênée par la présence de Guy. Mais sa fierté maintenant ab-

diquait ses droits sous l'admiration, la pitié, surtout sous l'amour retrouvé.

Elle protesta, et, dans la voiture, s'assit en face de lui. Le cheval montait la côte ; les jeunes gens restèrent un moment silencieux, troublés tous les deux. Guy s'aperçut que, sous la cape ruisselante d'eau, la jeune fille frissonnait. Il enleva sa capote sèche, la lui présenta :

— Mademoiselle, couvrez-vous ; vous allez prendre mal.

Elle se défendit, voulut refuser. Avec une douce autorité, il insista :

— Vous n'avez pas le droit de tomber malade. Vos blessés vous réclament. Je vous ordonne de revêtir ce manteau.

Subjuguée, elle obéit, émue délicieusement de se soumettre à sa volonté. Il l'aida à enlever le manteau mouillé, et elle frémit au contact de la main qui, sur ses épaules, jetait la capote. Pour se soustraire à la caresse, elle prit la pèlerine, elle-même s'en couvrit. Guy se méprit sur son geste ; un triste sourire contracta sa bouche :

— Pardonnez-moi ma maladresse, Mademoiselle ; je n'ai pas encore l'habitude de ne me servir que d'un bras.

Elle s'exclama :

— Oh ! ce n'est pas cela ! puis elle se tut, rougissante et confuse. Quelle autre explication alors pouvait-elle donner ?

Et pour dissiper le trouble qui, entre eux, régnait, elle reprit, d'un ton dégagé :

— Que vous a-t-on dit à Versailles ? Pour quand votre réforme ?

Il eut un geste las :

— Que m'importe ma guérison? Je deviens inutile. Je ne sers plus à rien, qu'à encombrer les hôpitaux. J'eusse préféré être tué. Que me reste-t-il? Une vie brisée, une situation précaire!

— Votre avenir n'est nullement compromis!

— Vous raisonnez en femme, Mademoiselle, et ne parlez que nue par vos généreux sentiments. Un avocat sans bras? Réfléchissez-vous ce que cela représente? Mais c'est le prestige, l'autorité diminués! C'est le geste restreint! C'est la vie rétrécie!

— Ne parlez pas ainsi, s'écria Emmanuelle, emportée par sa fougue. Une voie plus belle s'ouvre devant vous. Vous serez au barreau le représentant de la France. Vous consacrez votre talent à la défense des nobles causes. Vous deviendrez le protecteur des veuves de vos compagnons d'armes et de leurs orphelins!

« Les morts vous demandent de continuer leur tâche interrompue, de sauvegarder leur héritage!

« Il faudra la faire, votre vie, comme eux voudraient la reprendre avec leurs enthousiasmes et leurs espérances, s'ils revenaient! Votre vie seulement aujourd'hui commence! Car vous lui donnerez un sens plus profond et plus beau! Vous ne chercherez plus votre intérêt personnel, vous n'aurez plus souci d'argent, ni de célébrité.

« La protection des opprimés, que des spéculateurs après la guerre exploiteront, voilà quelle sera votre tâche. Et là sera votre seule ambition et votre seul triomphe. »

Une extase brillait sur ses traits, avivait son teint pâli par la fatigue ; sur ses yeux pleins de flammes, ses longs cils palpitaient.

Guy détourna la tête, comme sous un vertige. Il la retrouvait, telle qu'il l'avait connue, telle qu'il l'avait aimée, dépouillée de cette carapace de glace dont sa fierté, devant lui, s'enveloppait. Émmanuelle vibrante, généreuse, qui versait l'espérance à pleines doses par sa foi dans la vie, ah ! comme elle saurait le comprendre !

Puis, malgré lui, son regard se posa sur elle, ne s'en put détacher. Éperdue, elle y vit luire la passion des anciens mois d'amour.

Dans l'explosion de son bonheur, des mots jaillirent au fond de son âme :

« Moi aussi, Guy, je vous aime ! »

L'image d'Éliane arrêta sur ses lèvres ses paroles décisives... Éliane... la fiancée, si confiante dans son amour...

Et le bonheur qui s'offrait à elle, elle le repoussa, cette fois, volontairement.

La voiture monta l'allée, se rangea devant le perron. Une exclamation les accueillit :

— Comment, vous revenez ensemble !

La coïncidence s'expliqua ; personne ne s'étonna. Éliane devint toute blanche : non qu'un soupçon pût atteindre sa candeur, mais elle souffrit de ce qu'une autre femme eût joui de la présence de Guy alors que, quelques heures plus tôt, il avait refusé la sienne.

Elle s'avança, une tasse à la main :

— Un peu de thé, Guy ?

— Merci, je n'en prends jamais.

Devant la mine désolée, il se reprocha sa dureté.

— Mais puisque c'est vous qui me l'offrez, je l'accepterai.

Sous prétexte de correspondance, il quitta le salon. Seul, chez lui, il relut la lettre, reçue le jour même de la guerre, et qu'il n'avait pas détruite.

« Je ne savais pas ce que c'était que d'aimer. Nous n'avons pas, l'un et l'autre, de fortune, mais nous serons riches de notre tendresse. »

Il avait lui-même brisé son bonheur.

Il était trop tard pour le reconstituer.

Emmanuelle ne l'aimait plus. Son indifférence même ne s'enveloppait plus de fierté qu'elle rejetait, comme un voile inutile.

Et il était fiancé.

« Ah ! si du moins, songeait-il, j'étais certain qu'Éliane ne m'aimât que par pitié, comme je lui rendrais sa parole ! Mais sa tendresse paraît profonde, elle a résisté à ma déchéance physique.

« Mais quelle tendresse enfantine, pour si suave qu'elle puisse être ! Une tendresse qui continue de s'appuyer sur moi, qui appelle la protection, le soutien, alors que moi je n'en peux plus et aurais tant besoin d'un stimulant !

« Moi, si fier jadis de ma force, si confiant en ma propre valeur, j'ai besoin d'encouragement ; j'ai besoin, comme tout à l'heure le faisait Emmanuelle, qu'on m'entraîne sur la route à suivre ! »

XIV

LE MATIN DU 20 OCTOBRE

Le matin se levait, léger comme un voile fluide. A travers les nuages, la lumière revêtait des transparences d'opale et d'algue-marine. Aux souffles de la brise, les feuilles se soulevaient en nuées de papillons fauves, et les cimes vibraient comme des harpes éoliennes.

Les crêtes, estompées dans la brume, se découpaient sur un fond d'or ; et les arbres montaient nus, piqués droit comme des cierges.

C'était le 20 octobre.

Assise devant sa fenêtre ouverte, Éliane pleurait à petits sanglots. Le jour qui se levait ravivait en son cœur les sombres désespérances, les craintes imprécises.

Au mois de mai, au temps des premières roses, on avait, le jour des fiançailles, fixé au 20 octobre la date de son mariage.

Personne ne s'en souvenait.

Et Guy, sans doute, moins que les autres.

Éliane contemplait le jour. En bas, dans le jardin, les roses d'automne s'ouvraient.

Guy souffrait. Sur la cause de son mal, Éliane échafaudait les conjectures.

De ne plus pouvoir se battre? Eliane raisonnait. Guy était un brave ; il avait accompli son devoir ; il aurait fait davantage si sa mutilation ne l'avait réduit à l'immobilité. Mais le désir de retourner à la bataille n'était pas la raison du chagrin de Guy.

Sa mutilation? Mais hélas, bien d'autres hommes reviendraient de la guerre amoindris, dans quelques années, personne n'y porterait attention. Et Guy n'avait-il pas, pour le consoler, sa famille, sa fiancée?

A cet argument, la confiance en sa logique arrêtait Eliane, qui n'osait aller plus avant dans ses déductions.

Sa fiancée?

Une idée qui la poursuivait depuis plusieurs jours la tenaillait, la faisait souffrir.

N'était-elle pas, involontairement, la cause de la tristesse de Guy?

Guy, la chose semblait certaine, ne croyait plus à l'amour de sa fiancée.

Il s'imaginait que la tendresse des premiers mois s'était transformée en cette sympathie, cette pitié qu'on offrait aux blessés ; et que son malheur avait altéré l'amour du temps de leurs fiançailles.

Eliane se tordait les mains ; des larmes mouillaient ses cheveux blonds aux frisons en désordre. Oh ! comment faire pour le déromper?

... Tout à coup, une idée traversa son esprit. Une idée si étrange qu'elle en sursauta. Elle la repoussa, puis, après, elle lui parut si simple qu'elle s'étonna de ne pas l'avoir trouvée plus tôt.

C'était de courir à lui, de lui dire, le jour même :

« Guy, sans la guerre, notre mariage eût été célébré aujourd'hui. La guerre a-t-elle altéré notre tendresse? Nos parents ne parlent plus de nos projets; ils attendent, savons-nous quoi? La fin de la tourmente, le retour de mon frère, la paix revenue? Guy, que nous importe le monde? Et qu'ai-je besoin d'une robe blanche pour venir à vous? Guy, je vous aime. Je veux devenir votre femme. Marions-nous tout de suite. »

Quelle meilleure preuve d'amour que de s'offrir la première? Et cette audace dénouerait mieux la situation que de rester devant lui, timide, irrésolue, en lui donnant l'impression qu'elle ne l'aimait plus.

Le parfum des roses montait, plus subtil et plus fin.

Éliane descendit au jardin, fit des fleurs une ample moisson fraîche, pria de les porter chez Guy. Et l'espérance la rendant radieuse, voyant en cette matinée de lumière le jour enfin de son bonheur, elle envoya un baiser, du bout de ses doigts roses, au soleil qui montait.

XV

LE SOIR DU 20 OCTOBRE

Guy, parti pour Versailles, n'allait pas tarder à rentrer.

Les dames se trouvaient encore à l'ambulance ; Eliane restait seule gardienne de la villa avec le vieux jardinier, trop âgé pour se battre, et qui avait quatre fils au front.

Assise dans le salon, au rez-de-chaussée, Eliane, dans l'ombre grandissante, suivait avec anxiété la marche des aiguilles sur la pendule ; le moindre bruit extérieur la faisait tressaillir. Guy bientôt reviendrait... Oh ! comme elle courrait à lui ; comme elle lui jetterait, d'une traite, les mots qu'elle se répétait, tout bas, depuis le matin !

Oh ! comme il serait heureux, Guy, de comprendre enfin la profondeur de l'amour de sa fiancée ! Oh ! comme il s'achèverait dans la joie ce jour qui aurait dû être celui de leur union !

Eliane pensa tout à coup que lorsque Guy reviendrait, il n'entrerait pas dans le salon, monterait directement chez lui. Il serait bien difficile, alors, de l'aborder ; il trouverait un prétexte pour l'éloigner, refuser de la recevoir,

et elle savait bien que lorsqu'il parlait de ce ton autoritaire qu'il prenait si souvent, elle obéirait, sans protester. Et, plus tard, dans la soirée, elle ne le trouverait plus seul ; et encore comme les autres, mélancolique et morne, finirait cette journée.

Il fallait prendre Guy par surprise.

Comment ?

En l'attendant chez lui.

Elle repoussa d'abord sa suggestion. Mais son amour vraiment bravait toutes les convenances. Quel mal ferait-elle en montant dans le bureau de son fiancé ? C'était, aussi bien qu'au salon, sa place.

L'appartement de Guy s'ouvrait au second étage le long de la façade. Elle monta, sur la pointe des pieds, l'escalier ; sur le palier, elle s'arrêta, confuse, prise d'une pudeur secrète. Puis, se décidant, ouvrit la porte, et une fois entrée, s'étonna d'avoir pu hésiter.

La première pièce servait de bureau. Une haute bibliothèque, bondée de livres aux reliures sévères, portant des titres barbares, faisait face à la table située devant l'une des fenêtres. Des dossiers ouverts, des papiers placés sous des presses, un buvard, l'encombraient. Guy travaillait, certainement, beaucoup. Il oubliait. Le ciel s'étendait gris au-dessus des lignes d'arbres dépouillés.

Éliane s'assit dans un fauteuil. Bien souvent, Guy devait y rêver. A quoi ?

Du regard, elle chercha les roses portées le matin. Elles s'effeuillaient, les roses pâles, aux tons fanés d'automne. Une d'entre elles glissait hors du vase, mourait sans eau.

Eliane étendit la main pour la redresser. Ses yeux, instinctivement, se posèrent sur une lettre, grande ouverte sur le bureau. Des mots la firent sursauter : « Ma bien-aimée fiancée. »

Guy lui écrivait. Il ne lui parlait pas. Voulait-il donc partir ? Où ? Pourquoi faire ? Lui rendait-il sa parole ? n'osait-il le lui dire ?

Elle porta les mains à son cœur. Ah ! qu'il était temps qu'elle arrivât pour lui avouer son amour !

Elle saisit la lettre, debout la lut d'un trait :

MA BIEN-AIMÉE FIANCÉE,

Vous devez avoir appris par ma famille qu'une plaidoirie m'a appelé au Tribunal de cette ville. Deux jours encore doivent s'écouler avant mon retour. Les heures me semblent si longues, si grises loin de vous, que je ne résiste pas au désir de vous redire, avant de vous revoir, mon amour.

Je vous aime tant que ma vie sera trop courte pour vous le dire, vous remercier à genoux de vouloir bien m'aimer.

Car je ne suis pas à votre hauteur. Mais votre amour me rendra moins indigne de vous. Et laissez-moi la joie de m'humilier devant vous.

Vous dirai-je que je vous aimerai toujours ? Quand on s'aime, n'est-ce pas pour toute la vie, à travers le temps, à travers l'espace, et malgré les obstacles ? Et je vous rendrai plus heureuse que toutes les femmes de la terre, bien plus que les reines des légendes et les princesses des contes de fées. Car vous êtes celle que j'ai rêvée, que j'ai tant attendue.

Je suis malheureux loin de votre chère présence, mais votre pensée me guide et me soutient. Car à

mon retour je vous ferai l'hommage d'un nouveau succès remporté à la barre, qui vous rendra fière de votre fiancé.

Nous ne possédons pas de fortune, mais nous sommes riches de notre tendresse. Qu'importent les vanités du monde, qu'importe la pauvreté même, quand on s'aime? Ayons confiance, et bientôt nous pourrons, devant tous, proclamer l'ardeur de notre amour, et réaliser enfin nos rêves.

Aimez-moi comme je vous aime, et croyez en votre Guy.

D'abord, elle ne comprit pas. Cette lettre, évidemment, ne la concernait pas. Sa première impression fut la confusion ; elle rougit de son indiscrete curiosité.

Puis, elle voulut savoir. Un mystère trop violent émanait de cette lettre. Et elle la relut attentivement.

Était-elle de la main de Guy? Venait-il de l'écrire, ou la relisait-il avant son départ à Versailles? Ou quelqu'un lui en faisait-il communication?

Ses dernières hypothèses tombèrent. Elle reconnut l'écriture de Guy par les courts billets qu'il lui adressait du front.

Alors?

Elle chercha la date : 15 février.

Elle rassembla ses souvenirs. La tension de l'effort amena des rides sur son front pur. Au mois de février, Guy ne l'avait pas encore demandée en mariage.

A cette époque, il aimait une autre femme.

Elle s'appuya des deux mains à la table. Elle ne souffrait pas encore. Le coup trop rude la frappait de stupeur. Elle était assom-

mée, non brisée. Surtout, elle essayait de comprendre.

Guy avait aimé une autre femme.

Celle-là, qu'était-elle devenue?

Pour tenter de le savoir, elle reprit la feuille, puis avec horreur la rejeta. Dans sa mémoire, elle chercha les mots : « Nous n'avons pas, l'un et l'autre, de fortune, mais nous serons riches de notre tendresse... Qu'importe la pauvreté même, quand on s'aime? »

Le sens des mots peu à peu la pénétrait. Elle réalisait enfin son malheur. La vérité filtrait dans son cerveau troublé. Guy aimait une jeune fille deux mois avant de se fiancer à elle, qui était riche.

La déduction logique l'atterra. Cette hypothèse était inadmissible. Guy l'aimait... il le lui avait dit... comment ne pas le croire?... La vérité se révéla à elle par les propres paroles qu'elle prononça tout haut :

— Mais il l'a dit aussi à une autre femme.

Peut-être cette femme était-elle morte? Cette pensée lui fut, un instant, un allègement : si elle souffrait terriblement de n'avoir pas été la première dans le cœur de Guy, une fiancée morte couvrait la culpabilité du jeune homme. Cette supposition s'effondrait d'elle-même. Personne, dans sa famille, dans l'entourage de Guy, n'avait jamais parlé de fiançailles premières. Et la lettre faisait allusion à une promesse secrète.

Guy avait abandonné une fiancée pauvre...

Et il en épousait une riche...

Elle ferma les yeux.

Son inexpérience ne la préparait pas à une

telle découverte. Une prudence maternelle, sans doute exagérée, une candeur native, son amour et sa confiance en Guy la laissaient désarmée devant les réalités de la vie. Elle découvrait, sans préparation, les bassesses et les calculs du cœur humain, les infamies de l'ambition. Parce qu'elle était née dans le luxe, elle trouvait la richesse don naturel.

Et elle ne parvenait pas à souffrir.

« Guy ne m'épouse que parce que je suis riche. »

Elle répétait les mots comme une psalmodie funèbre. Et elle semblait participer à une cérémonie funéraire qui ne la touchait pas.

L'amour, pour Guy, n'existait pas.

L'amour... Pour Éliane, l'amour était un rêve blanc, un vol sur des nuages, un voyage à deux dans le pays des roses, vers un horizon bleu. L'amour... le reste existait-il?

Et Guy ne l'aimait pas.

Car, lorsqu'on a aimé, peut-on aimer encore une fois? Guy, délaissant une jeune fille pauvre, avait tendu ses deux mains vers sa fortune à elle. Il avait feint des sentiments qu'il n'éprouvait pas.

Éliane recula du bureau, où elle se tenait toujours appuyée. Un mépris l'emporta contre elle-même. Elle avait aimé un homme qui avait menti.

L'idée lui vint d'attendre Guy, de lui crier, quand il paraîtrait, son dégoût. Puis, par un sentiment bien digne de sa délicatesse, elle réprima son indignation. Sa découverte provenait d'une indiscretion. Si elle n'était pas entrée chez Guy, clandestinement ; si elle n'avait

pas lu une lettre qui ne lui était pas destinée ; ou si elle l'avait rejetée, dès les premières lignes, elle n'aurait jamais connu ce secret. Personne ne devait le savoir. Elle le garderait. Elle remit les papiers en ordre, avec les mêmes précautions que lors de son entrée, elle sortit du bureau, et courut se cloîtrer chez elle. La nuit tombait, grise et mauve. Eliane essaya de démêler ce qui se passait en elle.

Elle n'aimait plus. Un grand vide se formait dans son cœur, et elle en éprouvait un vertige. Elle se souvint d'une de ses paroles qui avait défrayé les commentaires, cet été, pendant les vacances :

« Quand on méprise, on n'aime plus ! »

Et elle en vérifiait la justesse.

Guy, menteur et vil, cupide et ambitieux, tombait du piédestal où l'amour de sa fiancée l'avait édifié. Elle le méprisait. Elle ne l'aimait plus. L'amour était parti comme si, de son cœur ouvert, il eût, d'un jet, coulé.

Elle ne se révoltait pas. Elle acceptait le fait, sans cris inutiles.

Elle n'en envisageait pas encore les conséquences. Son sursaut d'indignation n'engendrait que le mépris. « Jamais plus je ne lui parlerai », pensa-t-elle.

Et sa résolution l'épouvanta.

Comment ne plus lui parler ? Et puisqu'elle ne l'aimait plus, elle ne pouvait l'épouser ? Un grand froid l'envahit. Dans quel cercle tournait-elle apeurée ?

Ne pas épouser Guy... la parole donnée... être parjure comme lui.

Et quel prétexte donner ?

Parler : c'était rendre publique la faute de Guy ; et elle se rendait bien compte, dans son instinct de femme, que la famille de Guy n'avait jamais été avertie de ses projets de l'hiver dernier. Elle se refusait à se disculper en accusant un autre, Guy, son fiancé, sous le toit duquel elle vivait.

Se taire... Il fallait dans ce cas aller jusqu'au bout, feindre l'amour, accepter le mariage dans un délai plus ou moins long. Non, cette comédie la remplissait de dégoût.

Mais alors comment arranger les choses ?

Elle gémit, la tête enfoncée dans ses mains jointes : « Oh ! mon Dieu, que j'ai mal ! »

Oh ! comme elle s'achevait lugubrement, cette journée commencée par un matin embaumé de roses, prometteur d'espérances !

La cloche du dîner parvint jusqu'à elle. Cloîtrée dans sa prostration, elle n'avait pas entendu la voiture de Guy rouler sur le gravier, ni les dames revenir. Elle ne voulait pas descendre, paraître à table, revoir Guy, être témoin de cette tristesse dont elle ne comprenait plus la cause. Elle laissa le second coup sonner.

Le pas de M^{me} de Verneuil résonna dans le corridor. Inquiète de l'absence de sa fille, elle venait s'enquérir du motif qui la retenait dans sa chambre. Du seuil de la pièce obscure, elle distingua la silhouette mince blottie dans un fauteuil et, la lumière allumée, s'effraya de sa pâleur.

— Je n'ai rien, déclara la jeune fille, seulement un point de migraine. Je désire me coucher sans dîner.

Elle ne mentait pas. Un cercle de feu serrait son front, martelait ses tempes.

Pour rassurer sa mère qui lui préparait du tilleul, lui faisait prendre un cachet, Éliane feignit de s'endormir. Quand M^{me} de Verneuil fut sortie, elle se redressa sur son lit, les joues en feu, le cœur battant.

« Comment faire pour ne pas épouser Guy ? »

Elle enveloppa l'humanité dans un dégoût universel, et les larmes venant enfin, elle s'abîma dans sa douleur. Alors, parce qu'elle avait le malheur d'être riche, d'autres jeunes gens, plus tard, après la guerre, la demanderaient en mariage ? Qui donc l'assurerait qu'elle serait épousée pour elle-même ? Jamais alors elle n'inspirerait l'amour !

Eh bien ! elle se débarrasserait de cette fortune gênante, elle prierait ses parents de donner sa dot aux pauvres. Alors, elle rencontrerait un jeune homme qui l'épouserait parce qu'il l'aimerait.

Mais non, elle divaguait. Jamais elle ne pourrait, une deuxième fois, aimer ! Tout son cœur, dans un élan, s'était donné à Guy. Elle n'aimerait pas un autre que Guy. Et puisqu'elle n'épouserait pas Guy, elle n'épouserait personne.

Oh ! elle voulait fuir ce monde méchant et faux ! Tout le monde mentait, et elle ne croirait plus ce qu'on lui dirait ! Quoi, c'était cela, le monde, et ses amies avaient-elles raison en qualifiant les hommes d'hypocrites et de lâches ? Elle pleurait, Éliane, les larmes de la désillusion. La laideur du monde l'accablait de ses hontes-

Elle voulait mourir, mourir pour quitter ce monde égoïste et vilain. Mourir pour ne plus voir Guy... Mourir pour aller avec les anges dans le beau ciel bleu...

Les battements de son cœur, la chaleur de ses joues, l'incitèrent à croire qu'une maladie grave venait de la frapper. Elle se berça de cette espérance. Elle mourrait, et ce serait beau de mourir jeune, couverte de roses, dans des draperies blanches. Et ainsi, elle n'épouserait pas Guy, et n'aurait pas eu à révéler son secret.

Et bercée de l'illusion qu'elle allait mourir, Eliane, très tard dans la nuit, sombra dans le sommeil.

XVI

LE MENSONGE D'ÉLIANE

Hélène fut agréablement surprise en voyant Eliane entrer chez elle, le lendemain matin.

— Ah! vous voilà, et en parfaite santé, ma petite. Vous nous avez bien inquiétés, hier au soir. Guy voulait...

Eliane l'interrompit, et très vite elle parla.

— Hélène, je désire vous entretenir d'un sujet grave, très douloureux. Ma confidence va

beaucoup vous peiner, et, d'avance, je vous en demande pardon.

Etonnée de ses allures, de sa pâleur qu'elle remarqua mieux, Hélène s'inquiéta :

— Dites-moi tout. Qu'y a-t-il, mon petit?

Eliane hésita quelques secondes ; échafaudé dans la solitude, son plan lui paraissait très simple ; au moment de l'exécuter, elle sentait son courage l'abandonner.

— Je tiens à vous avertir moi-même de ma décision, reprit-elle d'un trait, pour se débarrasser des paroles qui lui pesaient comme un fardeau. Maman ignore la visite que je vous rends. J'aurais pu me taire, accepter de jouer mon rôle jusqu'au bout, mais l'hypocrisie de ma conduite m'a répugné. Oh ! dites-moi, quand la compassion seule subsiste dans un cœur, quelle conduite doit-on tenir ?

Elle avait parlé sans reprendre haleine ; la netteté de ses paroles, récitées comme une leçon apprise, prouvait son mensonge. Elle eût agi avec plus de détours, moins de simplicité, si elle avait traduit la vérité. Hélène ne perçut pas la nuance, et elle comprit immédiatement.

— Vous refusez d'épouser mon frère ? dit-elle en se levant.

Son visage glacé bouleversa Eliane. Pour innocenter Guy, le soustraire aux blâmes des siens, elle semblait répudier ses devoirs de fiancée, de Française. Égoïste et sans cœur, elle se déshonorait aux yeux de cette famille qui l'avait accueillie.

Son silence acheva d'édifier Hélène.

— Et c'est moi, Mademoiselle, que vous avez

choisie pour intermédiaire? C'est à moi que vous donnez la triste mission de prévenir mon frère, mes parents? Je vous sais gré de votre confiance! Peut-être arguiez-vous de l'affection que je vous témoignais pour supposer que je comprendrais vos motifs, que j'absoudrais votre parjure!

« Un mari sans bras? Ah! c'est bon pour les autres! Vous, vous valez mieux qu'un soldat mutilé! Sans doute, Mademoiselle, préférez-vous, avec ses deux bras, un embusqué. »

— Je n'ai pu me résoudre à mentir, dit Eliane, fondant en larmes. Oh! rassurez-vous, ajouta-t-elle, il n'aura pas trop de chagrin!

— Il est toujours possible de trouver une excuse à ses fautes. Mon malheureux frère ne souffrait sans doute pas assez; il fallait encore que la plus cruelle épreuve vînt de vous, alors que son affection pour vous restait sa seule douceur.

« Vous ne pensez pas au chagrin que vous infligez à mes pauvres parents qui déjà vous traitaient comme leur fille.

« Non, toute considération de sentiment ou de convenance s'effondre sous votre égoïsme et sous votre dureté.

« Ah! n'attendez pas que je plaide votre cause, que je fasse valoir des arguments pour vous soustraire au mépris qui vous accablera!

« L'honneur? Un mot creux! Rendre sa parole? Une bagatelle!

« C'est bien, Mademoiselle; votre conduite nous permet de vous apprécier à votre juste valeur; nous saurons que vos mines candides,

vos sourires qui charmaient n'étaient que le masque trompeur de votre âme perfide !

« Remontez chez vous, Mademoiselle. Dès à présent, je ne vous connais plus. »

Frémissante sous le regard qui la toisait, Eliane eut la tentation de se jeter aux genoux d'Hélène, de lui crier son secret. Sa générosité lui donna la force, singulière chez une nature si jeune, de se taire. Elle se devait de supporter les conséquences de son héroïque mensonge. Elle gagna la porte et s'enfuit, dans l'escalier se heurta à Guy ; il voulut l'arrêter, s'informa de sa santé. Sa brusque retraite, son refus de répondre intriguèrent le jeune homme qui chercha sa sœur pour lui exprimer sa surprise.

La communauté de leurs malheurs les rapprochait ; et entre eux régnait une intimité qu'ils n'avaient pas connue au temps de leur jeunesse heureuse.

Guy trouva Hélène qui sanglotait.

Il crut qu'elle pensait à Maurice. Il posa doucement son unique main sur les cheveux bruns. Hélène, en l'apercevant, jeta un cri :

— Ah ! mon pauvre Guy, quel malheur nous accable !

Elle avait poussé l'exclamation de détresse, alors qu'elle cherchait les moyens les plus doux d'apprendre au mutilé la cruelle vérité. Et elle se repentit de ses paroles qu'elle ne pouvait plus retenir.

Guy vit une corrélation entre les larmes d'Hélène et la fuite d'Eliane. Il s'inquiéta :

— Aurait-on reçu de mauvaises nouvelles d'Hubert ?

— Ah ! il s'agit bien de lui ! fit Hélène avec amertume, englobant dans sa rancune le frère avec la sœur.

Et comprenant qu'il était trop tard pour user de faux-fuyant, et qu'elle ne pouvait plus louver, elle s'accrocha, des deux mains, au bras de Guy :

— Ah ! mon pauvre Guy, dit-elle, à travers ses larmes, je te supplie de t'armer de courage !

Un espoir insensé gonfla le cœur de Guy. Il n'osait croire à la vérité qu'il entrevit. Hâtant, il interrogea :

— Eliane t'aurait-elle fait part de son désir de ne plus m'épouser ?

Le mutisme de sa sœur le transporta d'une allégresse intime. La joie, qu'il ne connaissait plus depuis des mois, chanta dans son âme. Ah ! puisque Emmanuelle était perdue pour lui, au moins ne serait-il pas réduit à un mariage qu'il considérait maintenant comme un esclavage !

— Hélène, reprit-il doucement, ne pleure pas sur moi. Le coup ne me surprend pas. Je m'y suis préparé. Songe que cette enfant n'a que dix-huit ans ; qu'elle a vécu, heureuse, choyée dans sa famille. Le mariage représentait-il autre chose, pour elle, qu'un jour de fête, de musique, des diamants et des fleurs ? Elle m'aimait... comme elle eût aimé un autre. Nous avons été tous fous, imprudents, de nous confier en sa jeunesse.

« Vers quels sacrifices, quel avenir restreint, acceptais-je de l'entraîner ? N'as-tu pas deviné que M^{me} de Verneuil souhaitait cette rupture ? qu'elle s'étonnait de ma lenteur à rendre ma parole ? J'hésitais parce que je croyais, d'après

certaines indices, à l'affection d'Éliane. Je me suis trompé. À l'inclination des premiers mois, a succédé, depuis ma mutilation, la sympathie, la compassion, disons le mot : la pitié. »

Le calme de son frère stupéfiait Hélène.

— Ne souffres-tu pas? s'exclama-t-elle.

L'ombre d'un sourire passa sur les lèvres de Guy.

— J'envisage la vie sous un autre aspect. Et ayons, nous-mêmes, assez de loyauté pour justifier la conduite des autres ; un mutilé de vingt-sept ans, sans fortune, à la situation compromise, pourrait-il épouser une jeune fille riche, de dix-huit ans? Mais ce serait monstrueux, anormal!

— Mais toi, cria désespérément Hélène, que dis-tu de toi?

— Je t'ai dit accepter mon sort. Il est, crois-le, encore trop beau pour moi qui mérite si peu.

« Mais je me refuse à laisser englober Éliane dans un mépris général. Sa démarche a précédé celle que j'aurais dû accomplir depuis longtemps. Je te prie de te rendre à mes raisons, et de tenir secret notre entretien de ce matin.

« Je vais rendre ma parole à M^{me} de Verneuil, ne m'estimant plus à la hauteur de protéger sa fille, et la prier de consulter Éliane. Éliane, bien entendu, abondera dans mon sens, et elle semblera, devant nous et le monde, céder par obéissance. »

Hélène ne savait que penser. L'indifférence de son frère provenait-elle d'une rare force d'âme? ou n'avait-il jamais aimé Éliane?

La démarche de Guy eut lieu dans la journée.

M^{mo} de Verneuil, en femme bien élevée, feignit de refuser la généreuse proposition. Puis elle fit comparaître Eliane, d'avance accumulant les arguments qui vaincraient la résistance qu'elle redoutait. Elle fut ravie de trouver sa fille prête à suivre les suggestions maternelles, et, dans son for intérieur, s'applaudit de ce dénouement inattendu.

Après la guerre, on marierait la jeune fille sans difficulté ; malgré les vides, les femmes riches conserveraient la faculté de choisir. Et M^{mo} de Verneuil, sous des apparences courtoises, dissimula sa joie en décidant de quitter Jouy sur-le-champ, afin de faire un peu de silence autour de ce petit scandale mondain.

M. et M^{mo} Sternel n'essayèrent pas de la retenir, bouleversés eux-mêmes de la tournure des événements, ne comprenant pas la conduite de leur fils qui avait agi sans les avoir consultés ni prévenus.

Eliane, certaine de ne pas épouser Guy, heureuse surtout de conserver en quelque sorte l'estime générale, étourdie de la rapidité des faits qui se déroulaient en quelques heures, accepta, avant de partir, l'entretien que lui demanda son ancien fiancé.

— Eliane, lui dit-il, j'avais appris par ma sœur votre décision. Elle ne m'a pas surpris. Je tiens moi-même à vous demander pardon. Je fus très coupable envers vous, pour des raisons que vous ne pouvez comprendre. La guerre, en me plaçant en face de la mort, a suscité, dans ma conscience, le repentir. Malheureusement,

certaines fautes s'attachent à vos pas et ne peuvent se réparer.

« Je n'avais pas le droit de vous entraîner dans ma vie d'infirmes. Je n'avais pas non plus le droit de vous faire victime de mes défaillances. Eliane, je souhaite de tout cœur que vous trouviez le bonheur que vous méritez, et que j'eusse été, hélas, incapable de vous donner. »

En signe d'absolution, Eliane, en quittant pour toujours *la Maison des Heureux*, tendit la main à Guy. Elle n'éprouvait ni rancune ni regret, dans sa joie de se voir libérée des engagements anciens. Mais, dans le train qui la ramenait vers Paris, un sourire de pitié glissait sur ses lèvres un peu pâles. Celui qui prétendait fouiller le cœur des hommes, remonter des actions aux causes, lui, l'avocat habile dont on vantait la psychologie avertie, il ignorerait toujours et l'amour qu'il avait inspiré et l'héroïque mensonge de sa candide fiancée...

En rentrant dans son appartement de Neuilly, ramenant sa fille libre, M^{me} de Verneuil, qui ne tremblait pas pour la vie de son mari, et rassurée jusqu'à la fin de la guerre sur le sort de son fils, poussa un grand soupir de contentement en rendant grâce au ciel. ♦

*
*
*

Enfermée dans sa chambre, assise sur une chaise basse, les mains nouées autour de ses genoux, Eliane laissait glisser les heures qui,

peu à peu, ramenaient le calme dans son être bouleversé par ces émotions successives.

« Peut-être, pensait-elle, eût-il été plus généreux à moi de me consacrer à Guy, de me dévouer, alors qu'il est infirme et malheureux.

« Mais le dévouement ne peut naître que d'un grand amour. Et je ne lui aurais pas donné le bonheur puisqu'il ne m'aimait pas. »

Elle essaya de se représenter ce que serait son avenir...

Devant ses yeux, passaient, en vision, les ailes blanches des sœurs de Charité...

XVII

L'AUTOMNE DU CŒUR

Ce dimanche-là, une cousine de M^{me} Sternel était venue à Jouy avec ses deux enfants. Son mari se battait dans les Flandres, et l'on parlait de la guerre.

Guy faisait part de son intention de retourner à Paris dans un bref délai. Plusieurs de ses confrères avaient déjà trouvé une mort glorieuse sur le champ de bataille de nos premières victoires ; son Président de Chambre, en lui exprimant ses félicitations, avait manifesté le désir de lui voir reprendre, sans tarder,

sa place à la barre, pour remplacer les vides déjà creusés.

Guy espérait trouver dans le travail un dérivatif à ses peines. Il comprenait enfin le sens réel à donner à sa vie ; il était passionnément résolu à consacrer son talent à la défense des faibles, que des êtres sans scrupule, spéculateurs des misères humaines, allaient exploiter sans merci.

M^{me} Sternal ne comprenait pas la sérénité de son fils après l'abandon d'Éliane. Ne l'aimait-il donc pas ? Et comme le refus d'Emmanuelle pour Hubert semblait avoir prouvé son attachement à Guy, M^{me} Sternal, par un calcul naturel dans un cœur de mère, appelait de tous ses vœux un dénouement qu'elle n'osait espérer.

Le départ des Sternal pour Paris entraînait celui de M^{me} Lassens et de sa fille. Emmanuelle était bien résolue à dénouer la situation avant le départ général. Elle sentait que, si elle faisait un pas, Guy en ferait deux. Mais sa fierté trouvait sa revanche dans la joie de se faire attendre. Et elle guettait le moment favorable.

— Oh ! mais il fait beau ! cria la petite fille ; car le soleil brillait après la pluie.

— Allons dans le jardin, proposa Emmanuelle en prenant la main des enfants.

Le front assombri de Guy lui prouva qu'il allait trouver, elle absente, le salon triste. Dans les allées, le petit garçon courut en avant ; Emmanuelle racontait une histoire à conclusion morale à la petite fille quand un cri perçant retentit :

— Emmanuelle, viens vite !

Elle bondit dans la direction de l'appel. L'enfant, grimpé sur un arbre, ne pouvait plus descendre.

La jeune fille se rendit compte, du premier coup d'œil, de l'inutilité de ses efforts.

— Reste tranquille, dit-elle, je vais chercher quelqu'un.

Elle revint vers la maison. A qui demander secours sinon à Guy ? Elle entre-bâilla la porte :

— Monsieur Guy, voulez-vous venir ?

Elle était toute rose. Guy la rejoignit. Avec volubilité, pour voiler son émotion, elle raconta l'incident survenu.

— Et vous désirez mon appui ? dit-il amèrement. Ne savez-vous pas que je ne suis plus bon à rien ? Je ne peux pas monter à l'arbre.

— Il se jettera, vous pourrez le retenir avec votre bras.

Elle flattait sa force d'homme, l'assurait de sa vitalité. L'allée dénudée, les chrysanthèmes aux tons pâles rappelaient le Luxembourg qu'ils avaient traversé, un an auparavant. La comparaison, à eux, s'imposa. Ils s'en troublèrent et s'en aperçurent.

Guy examina la position du garçonnet à califourchon sur une branche :

— Laisse-toi glisser, dit-il, et je te happerai au passage.

La manœuvre s'exécuta. En gambadant, l'enfant manifesta sa joie :

— Attendez-nous, dit-il, nous allons, pour vous remercier, chercher des fleurs.

Il entraîna sa sœur vers la serre ; les deux jeunes gens restèrent seuls.

— Beaucoup de personnes ressemblent à ces enfants, expliqua Guy. Ils ne pensent qu'à cueillir des fleurs, et oublient le danger couru.

« Ils comparent la vie à une roseraie, et, quand ils se piquent aux épines, ils s'étonnent. Ah ! comme la souffrance vous donne, de la vie, un aperçu que dans les jours sereins on ne soupçonnait pas ! »

Elle ne répondit pas, incapable de parler. Lui retenait la minute glissante qui la faisait à lui.

— Le repentir, continua-t-il, ne suffit pas. Il faut réparer. Souvent, il est trop tard.

— Pourquoi trop tard ?

— Parce qu'il est des fautes irréparables, il est des expiations qu'on doit poursuivre sans jamais en recevoir le pardon.

— Pourquoi ?

Elle perdait le contrôle sur elle-même. Guy ne s'en aperçut pas. Êt il avoua, dans un élan :

— Mademoiselle, laissez-moi, à cet instant où nous nous trouvons seuls, vous remercier de la générosité que vous m'avez témoignée, à la veille de la guerre. Je n'ai pu vous en exprimer ma reconnaissance. J'ai interprété votre geste comme l'oubli de ma faute. Oh ! si vous saviez comme je le regrette ! Mais votre oubli, maintenant, ne me suffit plus. Rappelez-vous : l'autre jour, en voiture, vous avez ranimé mon courage, vous avez fait briller, devant mon avenir morne, une vie généreuse et féconde. C'est grâce à vous que je repars pour Paris, chercher, non plus la gloire, mais un devoir à remplir. Mademoiselle, c'est un soldat, un mutilé qui vous prie.

« Mademoiselle, si j'osais, aujourd'hui, implorer votre pardon? »

Un voile passa sur les yeux d'Emmanuelle. Les mois de souffrance s'anéantissaient. Rien ne subsistait plus. Une émotion prodigieuse la soulevait, comme l'an dernier, au Luxembourg.

Elle dit, enjouée et malicieuse :

— Mon pardon? C'est tout ce que vous demandez?

Il la regarda. Les yeux bruns se levaient sur lui, radieux dans un éclat. Bouleversé, il crut qu'elle se jouait de lui, qu'elle feignait, par vengeance, de se donner, afin de se reprendre.

— Emmanuelle, reprit-il, retrouvant d'instinct l'appellation chère, que voulez-vous dire?

Elle baissa ses longs cils qui tremblaient :

— J'en ai assez dit. C'est à vous de parler.

D'un geste impétueux, il l'attira à lui, de son unique bras, la serra sur son cœur.

— Emmanuelle, répéta-t-il, je vous aime.

Autour d'eux, c'était le grand silence.

Lui contemplait ce visage tout blanc d'émotion. Il n'osait, encore, croire à son bonheur.

« Emmanuelle, murmura-t-il, comment vous remercierai-je? »

Elle eut un sourire :

— Vous me rendrez en joies ce que vous m'avez fait souffrir.

Le front sur les cheveux dorés où ses lèvres se perdaient, il répétait :

— Je vous aime tant, mais il ne promettait pas, comme l'année précédente : « Je vous donnerai le bonheur. »

Perdus dans leur amour, ils ne se parlaient

pas. Les cris des enfants revenant vers eux rompirent leur extase. Ils accouraient, des roses dans les mains :

— Voici pour vous remercier.

Quand ils eurent disparu, se poursuivant dans les buissons, Guy ramena Emmanuelle près de lui, noya son regard un peu triste dans celui qui rayonnait de bonheur :

— Le geste de ces enfants symbolise notre vie. Les roses d'automne, n'est-ce pas l'image de notre amour? Nous nous sommes aimés avec notre jeunesse, notre ignorance. Nous savons à présent que la vie renferme autant de souffrances que de joies. C'est un amour d'automne que nous nous offrons, Emmanuelle. Il sera plus fort que les autres, il résistera aux temps, aux difficultés, car nous saurons le défendre, le conserver, le cultiver comme un jardin. Nous le dégagerons des mesquineries, des servitudes ; il sera le levier qui nous permettra d'étendre notre rayonnement sur les autres.

« Emmanuelle, ma chérie, les roses d'automne ont un parfum plus émouvant que les fleurs printanières, parce qu'elles sont les dernières et qu'elles vont nous quitter. »

XVIII

LA PITIÉ DES ANGES

Par un matin glacial, brouillé de neige et zinglé par les rafales du vent venant de la Russie, Hubert, sur les côtes de Finlande, apprit, en même temps, la rupture des fiançailles de sa sœur et le mariage de Guy.

La faible espérance à laquelle il se rattachait, pour ne pas mourir de chagrin et d'ennui dans les camps ennemis, s'éteignit, comme une flamme vacillante sous un souffle froid.

Emmanuelle était perdue pour lui.

« Après la guerre », lui avait-elle dit, le soir de son départ. Sans promettre de se donner, elle avait permis un espoir au soldat, partant pour la défendre.

Après la guerre...

Comment Eliane avait-elle si facilement accepté la rupture avec Guy, qu'elle aimait, Hubert le savait, alors que la mutilation du jeune homme eût été, pour la jeune fille, une raison de se dévouer mieux? Que s'était-il passé entre Guy et elle? Jamais personne ne le saurait.

Après la guerre, quand il reviendrait, ces fiançailles rompues et ce brusque mariage seraient déjà une vieille histoire dont on ne parlerait plus...

Hubert, se revit, accoudé à la terrasse de *La Maison des Heureux*, aux côtés d'Emmanuelle, vers laquelle son être entier se tendait. Quelques mois à peine... L'été alors s'épanouissait. Le parfum des roses montait dans l'or de la lumière... Emmanuelle repoussait son amour le cœur plein du souvenir d'un autre.

Alors, une désespérance infinie envahit Hubert, lui arracha des larmes, les premières qu'il consentait à laisser couler depuis sa captivité.

A quoi servait-elle, sa jeunesse, qu'il avait rêvé, dans ses élans de foi, ses ardeurs enthousiastes, de consacrer à la défense du peuple, à la diffusion de la vérité? A quoi servait-il, lui, qui ne s'était même pas battu, dans la mêlée terrible, noyant, dans un déluge de sang, toutes les nations du monde?

Car Hubert ne se berçait pas d'un béat optimisme. Ses compagnons d'infortune attendaient une délivrance prochaine. Un secret instinct l'avertissait qu'il était, pour longtemps, rivé au sol étranger, sous les menaces et les brutalités des géôliers, pour des mois, des années, peut-être...

Après la guerre...

Après la guerre, il reviendrait, son ardeur épuisée par la lutte quotidienne, son énergie usée par ses efforts renouvelés pour ne pas laisser son corps à la terre allemande.

Il reviendrait ; et il se heurterait à un monde nouveau qui ne le comprendrait pas, d'où il aurait été exilé ; il réclamerait ses droits dans une société fondée hors de sa présence, sans qu'il en connût les lois, et qui le traiterait, lui aussi, d'étranger...

Il n'aurait plus de jeunesse.

Il ne connaîtrait plus l'amour...

Plongé dans sa détresse, cloîtré dans ses souvenirs, Hubert, insensible au froid qui mordait son corps, laissait glisser les heures. Au signal avertisseur du déjeuner, il tressaillit, et fut quelques secondes avant de reprendre ses esprits.

La guerre... la captivité... il les avait oubliées, et dut faire un effort de mémoire pour se les rappeler.

Machinalement, il suivit ses compagnons d'infortune dans la bâtisse de bois qui servait de réfectoire. Bien que le repas fût frugal, dépourvu de toute recherche et de tout raffinement ; bien que tous ces hommes sentissent alors, plus profondément, leur solitude et leur exil, ces instants de réunion les détendaient, les reposaient, leur redonnaient, jusqu'au soir, espoir et confiance dans la vie.

Dans cette ambiance, les souffrances, les soucis personnels, devenaient lot commun : chacun semblait en prendre sa part pour en alléger le poids.

Quelques-uns de ces hommes, plus tard, après la guerre, se rencontreraient, aux hasards de la vie, et tout les séparerait : situation, fortune, éducation, relations sociales ; et ils passeraient, feignant de ne pas se reconnaître, portant au cœur, les uns, le **dédain**, les autres, l'envie.

Mais là, dans ces casemates où la discipline sévère les rendait égaux ; où la souffrance les ravalait au même niveau, ils étaient des frères se jurant aide et secours éternels, prêts, pour le salut d'un seul, à se sacrifier tous.

Par un de ces pressentiments qu'éprouvent les natures sensibles, surtout aux moments d'angoisse, Hubert sonda la fragilité des paroles d'affection qui s'échangeaient entre les prisonniers.

Après la guerre... revenus dans leur famille... ayant retrouvé leurs habitudes et leur milieu, tous ces prisonniers d'aujourd'hui chausseraient leur égoïsme et leurs appétits.

Alors, Hubert s'avoua vaincu par la souffrance.

Une grande humilité le saisit. Et il osa se mettre en face de sa conscience.

Après la guerre, il reviendrait, mais avec une plus grande défiance de lui-même, et plus d'indulgence pour les autres. Il aimerait assez l'humanité pour accepter ses travers, ses défauts, il aimerait assez pour pardonner. Et peut-être... peut-être... malgré son serment prononcé en ce matin glacial, mettrait-il un rayon d'amour dans sa vie... qui, qui donc, peut se jurer d'aimer toujours? de n'oublier jamais?

O pauvre cœur humain! insondable mystère! qui saura, du philosophe ou du psychologue, jusqu'au fond le sonder?

Hubert courba la tête; et un grand cri monta de son cœur ulcéré:

« Faiblesse humaine! Comme les Anges doivent en avoir pitié! »

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format 37×57½.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et Broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format 37×28½.

Chaque album : 8 fr. ; franco France : 8 fr. 75.

La collection des 12 albums : 82 fr. ; franco France : 90 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 273. * Collection STELLA * 25 juillet 1931

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),

à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

* * * * *

204.